

La flamme d'Harabec

Ange

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANGE

LA FLAMME D'HARABEC

Roman



Brapelonne

Les Trois Lunes de Tanjor

Ange

La Flamme d'Harabec

Les Trois lunes de Tanjor – livre deuxième



Bragelonne

Copyright © Bragelonne, 2002.
978-2-914-37020-2

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

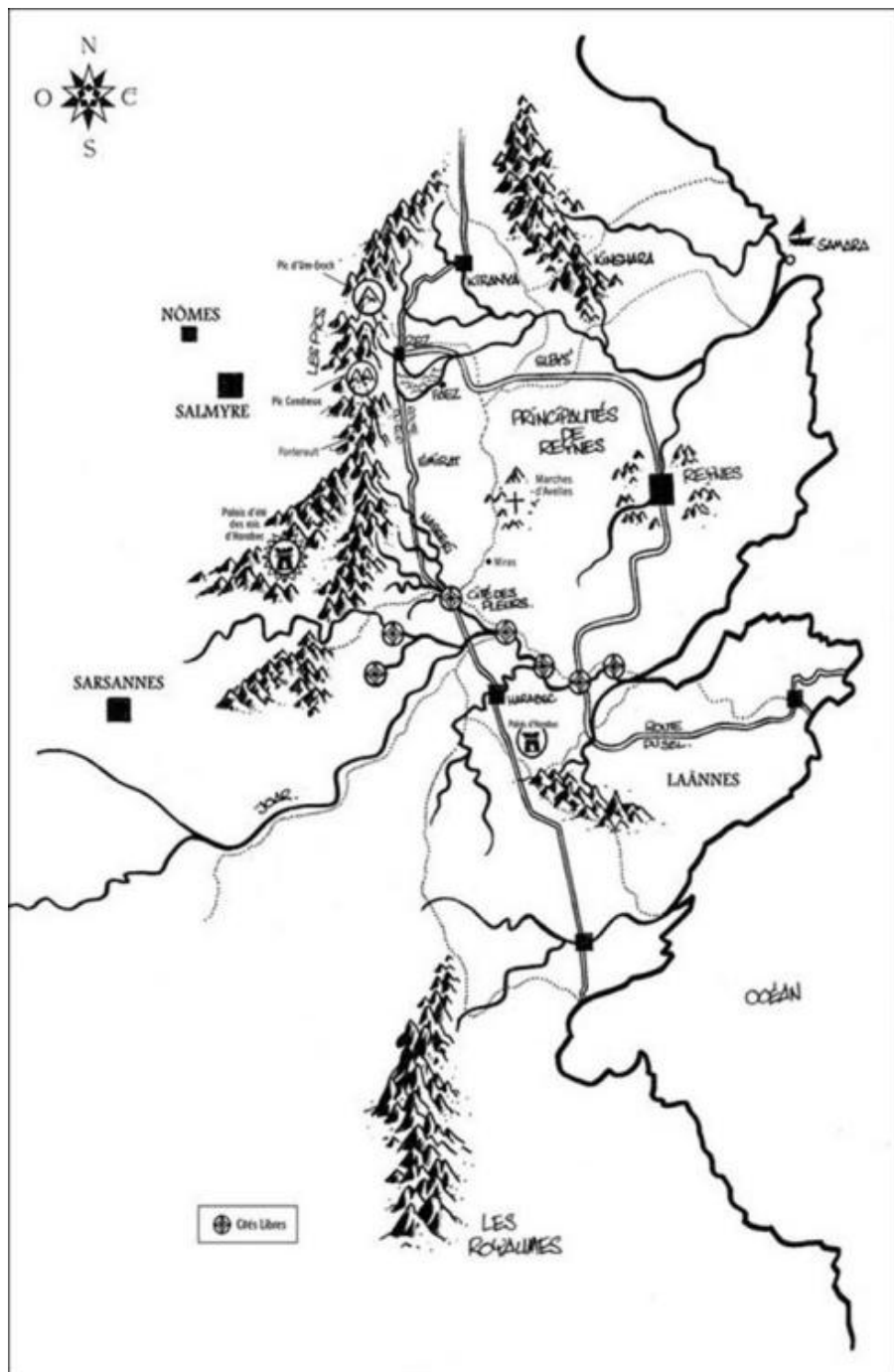
Illustration de couverture :
© Alberto Varanda

Carte intérieure :
© Alain Janolle

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris — France
E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : <http://www.bragelonne.fr>

*À la mémoire des deux ordinateurs qui ont brûlé
durant l'écriture de ce roman.*



Chapitre 1

La ville était un piège de flammes.

Tout brûlait. Les trois tours de Sarsannes n'étaient plus qu'un immense brasier sur le ciel nocturne. Le palais du mayarash venait de s'écrouler à l'ouest, tandis que la fine flèche de pierre et de bois qui en ornait le toit, visible à dix lieues de la campagne avoisinante, s'était abattue sur les occupants qui tentaient de fuir l'enfer.

Fuir où, d'ailleurs ? La cité était encerclée et les assiégeants avaient ordre de ne laisser sortir personne. Ils allaient périr ici, tous, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, brûlés vifs dans leurs maisons tandis que les envahisseurs massacraient tous ceux qui tentaient de passer les murailles.

Arekh interrompit sa course en voyant le toit où il se préparait à sauter s'affaisser dans une fumée noire, et des volutes de feu s'élancer vers les étoiles comme si elles voulaient les lécher. La terrasse où il s'était réfugié était en pierre, elle tiendrait, du moins tant que le bâtiment tiendrait lui aussi... or les poutres de soutènement fumaient, et à l'intérieur, dans la salle à manger où s'étaient tenus tant de festins, les parquets de chêne et d'acajou flambaient déjà avec une joie contagieuse.

Il ne pouvait pas reculer, il ne pouvait pas avancer, la ville était bouclée et le feu allait tout dévorer.

Arekh se mit à rire.

Derrière lui, les habitants de la maison qui l'avaient suivi sur la terrasse, sans savoir pourquoi, espérant que « le mercenaire étranger » était plus malin qu'eux, qu'il trouverait un moyen de fuir alors qu'aucun moyen ne subsistait – les habitants, donc, le regardèrent avec un espoir mêlé de crainte, se demandant s'il riait parce qu'il avait entrevu une solution. Rien n'était plus faux. Arekh riait justement parce qu'il n'en voyait aucune, parce qu'il se retrouvait bloqué dans une situation absurde et mortelle, et que son destin lui paraissait vide, sans signification, sans direction, sans gloire.

Il allait périr brûlé au milieu de gens qu'il ne connaissait pas, pour une guerre mesquine dont il ignorait les causes, dans une cité loin de chez lui... un « chez-lui » dont, d'ailleurs, il avait été banni

depuis une éternité.

Arrête, s'obligea-t-il à penser alors que la situation lui paraissait si drôle qu'il aurait pu rire là, sans s'arrêter, jusqu'à ce que le monde s'écroule sous ses pieds. Et puis, non... pourquoi arrêter, finalement ? Tant qu'à mourir, mieux valait mourir en riant, au lieu de paniquer comme la femme, derrière lui, une mère à la silhouette empâtée qui serrait son bébé contre elle, tandis qu'un enfant plus grand se plaquait contre ses jupes en criant : « Maman ! J'ai peur ! Maman ! », ou comme les deux adolescents qui pleuraient et tremblaient, comme la vieille inconnue qui marmonnait des prières. Oui, mieux valait mourir en riant... *Mais tu n'es pas encore mort*, lui souffla la voix logique et froide qui l'avait toujours soutenu. *Raisonne. Analyse. Réfléchis.*

Raisonne.

S'il voulait sortir vivant d'ici – et le voulait-il ? Oui, il voulait vivre... S'il voulait sortir vivant d'ici, donc, il devait arriver à fuir de la cité avant que les envahisseurs n'entrent aussi par le sud... les quartiers nord étaient déjà tombés, et une fois les derniers fronts de résistance éliminés, les Mérinides n'auraient qu'une idée en tête, piller la cité et la vider de ses habitants ; ils bloqueraient toutes les issues et avanceraient lentement dans les rues, groupe par groupe, massacrant tous ceux qui se trouveraient sur leur passage.

Les poutres grincèrent dangereusement dans la villa mais Arekh s'obligea à ne pas bouger, à réfléchir, malgré les cris des malheureux derrière lui... Il agirait mieux s'il avait un plan en tête, quitte à en changer dans l'urgence.

Les égouts. Sortir de la cité par les égouts, oui, l'idée était bonne, mais puisqu'elle était bonne les envahisseurs avaient dû y penser. Si Arekh avait dirigé les Mérinides, il aurait posté des archers à la sortie des tunnels pour s'exercer au tir en s'amusant à abattre tous ceux qui tenteraient de s'échapper par là. Non. La seule manière de sortir... La seule manière de sortir sans se faire abattre par les assiégeants, réalisa-t-il, était qu'ils ne *veulent* pas vous abattre ; il fallait donc se faire passer pour l'un des leurs... voler un uniforme mérinide et s'en revêtir.

Pour cela, Arekh devait s'approcher des murailles.

Mais d'abord, il fallait sortir de là, sortir de la villa avant qu'elle ne s'écroule...

Les pins du jardin d'hiver s'embrasèrent soudain en bas, sous leurs pieds. Le parc, asséché par la saison sans pluie, ne fut bientôt qu'un champ de flammes et comme si les éléments se liguèrent contre eux, des morceaux de bois incandescents choisirent ce moment pour pleuvoir du toit, brûlant un des adolescents. Le groupe s'éparpilla, certains habitants rentrant à l'intérieur, espérant peut-être encore atteindre les escaliers, d'autres s'accrochant à la balustrade pour se

laisser tomber dans la seule partie des jardins qui ne brûlait pas encore.

Le balcon, là haut. L'étage supérieur était en feu mais le balcon était encore accessible. Arekh grimpa sur la balustrade, et, devant le regard effrayé de la femme qui serrait son bébé, se demandant pourquoi le mercenaire étranger montait au lieu de descendre, il en saisit le bord et se hissa à la force de ses poignets. Il vit la femme essayer de l'imiter, tendant son enfant vers le haut pour qu'il suive son chemin, mais l'enfant n'avait pas la force nécessaire et Arekh ne l'aida pas – ça aurait été inutile, pensa-t-il en entrant dans la salle de jeu au sol dallé du troisième étage – ni femme ni enfant ne survivrait aujourd'hui. Seuls les hommes avaient une chance, s'ils savaient se battre et s'ils avaient la même idée que lui.

Un grand craquement résonna derrière lui, suivi de hurlements – la terrasse avait-elle cédé ? Arekh courut droit devant lui, traversant la salle vers le balcon opposé alors que la fumée s'échappait entre les interstices des dalles de marbre. La pierre céda sous ses pieds, les poutres qui se consumaient dessous ne les soutenant plus ; il fallait aller plus vite que la pesanteur et Arekh accéléra, apercevant des instruments de musique abandonnés, témoins de jours plus heureux... Son pied heurta quelque chose, il faillit trébucher, se rattrapa en prenant appui du pied avec violence sur une dalle, mais celle-ci céda avant qu'il ne puisse balancer son poids et sa jambe s'enfonça dans l'étage d'en dessous ; un instant il crut qu'il allait tomber dans l'enfer qui l'attendait, mais non, ses mains agrippèrent une autre dalle, qui tint par miracle le temps qu'il se relève, et ignorant la douleur atroce de sa jambe il finit de traverser la pièce et atteignit enfin son but, le balcon opposé.

Celui-ci donnait sur la cour des serviteurs et des esclaves. La rue n'était pas loin, ce qui était un premier avantage. Le second était décisif : au lieu d'avoir en son centre une fontaine entourée de mosaïques, sur lesquelles il se serait brisé le cou en tombant, la cour des serviteurs n'était qu'un cloaque de boue infâme...

Arekh sauta.

La glaise fit un bruit répugnant quand il atterrit. Les lueurs de l'incendie se reflétaient sur les flaques. Devant lui, il aperçut le baquet qui servait au lavage du linge des communs. Derrière, les poutres du bâtiment hurlaient d'agonie.

L'eau. Courir.

La jambe d'Arekh lui faisait de plus en plus mal et il s'aperçut que son pantalon brûlait. Les poutres gémirent de nouveau, puis dans un cri d'agonie la grande villa s'écroula. Arekh courut parmi les débris qui pleuvaient ; l'air se transforma en une bulle incandescente qui croissait comme un rond dans une mare ; bientôt la vague de flammes

allait l'atteindre, sa peau allait se racornir comme un parchemin brûlé... plus qu'un battement de cœur... Arekh prit sa respiration et se jeta dans le baquet.

Le froid le perça comme des milliers d'aiguilles. Tandis que l'eau sale tournait autour de lui, il sentit la cour trembler sous le choc, puis se retourna, au fond du baquet, retenant son souffle tandis qu'il voyait à travers la surface l'air devenu orange et les débris tomber comme de minuscules oiseaux enflammés. Il attendit, les poumons brûlants, que l'air passe au gris, arracha sa chemise trempée qu'il noua sur sa tête pour se protéger les cheveux et le visage, se releva et courut, courut vers la rue, toujours sans respirer.

Il était sur les pavés quand il reprit enfin de l'air, épuisé... mais ce n'était pas de l'air, seulement une fumée âcre et grise, et quelque chose avait changé dans la ville... Le ciel était noir, on ne voyait plus les étoiles, le firmament était obscurci, comme si un brouillard maléfique s'était abattu dans la cité. Arekh regarda autour de lui, les yeux piquants de larmes. Le quartier nord de la ville était en feu. La plupart des palais des nobles sarses s'étaient écroulés, le vent soufflait, rabattant la fumée et les cendres mortelles sur les rues basses de la ville, étouffant, asphyxiant les survivants.

Arekh courut, tenant un pan de chemise mouillée devant son visage, droit devant, bousculant des silhouettes indistinctes avec une seule idée en tête : atteindre la muraille sud. Il descendit les ruelles, tandis qu'autour de lui les bruits, les cris, les appels et les pleurs se fondaient en un brouillard sonore tangible, un mur de bruit, gris et orange, des couleurs de l'incendie. Il tourna dans un passage ouest, s'appuya sur un mur à l'enseigne écroulée...

— Arrethas, gémit une voix, jeune, féminine, perdue dans les ruines presque invisibles à sa gauche. Arrethas, je t'en supplie, je t'ai toujours prié, je t'ai toujours été fidèle... Sauve mon époux, Arrethas, je t'en prie... Sauve-nous...

Le cœur d'Arekh s'arrêta de battre. Un bref instant, une douleur aiguë, farouche le traversa, alors qu'aucune émotion particulière ne l'avait assailli quand il avait sauté vers le balcon. Survivre était devenu une habitude, il avait frôlé la mort tant de fois qu'il avait presque oublié ce qu'était la terreur, la sueur froide, la panique.

Mais cette prière... Une prière comme tant d'autres, une prière naïve, innocente aux dieux, la prière d'un être simple vers des cieux simples... Entendre ces mots qui n'avaient plus de sens, le nom d'une divinité qui rappelait des souvenirs enfouis, réveilla en Arekh une colère sourde, une haine fulgurante alimentée par le désespoir.

— Les dieux s'en foutent ! hurla-t-il de toutes ses forces en direction de la voix. Les dieux se fichent de tes souffrances ! Ils se

fichent que tu crèves, bouche ouverte, et que les cadavres de tes enfants pourrissent au soleil envahis par les vers ! Alors ferme ta gueule, pauvre pute, et agonise en silence !

Il était fou, réalisa-t-il au moment où les dernières injures sortirent de sa bouche, il était fou, fou, dément et son accès de rage ne l'aida même pas, car ce n'était pas ce qu'il voulait exprimer... ce qu'il craignait était pire, bien pire, au point qu'il ne pouvait même pas le prononcer.

La plainte de l'inconnue s'était tue. Arekh ressentit l'envie ridicule et irrationnelle de s'excuser, puis il se reprit et recommença à courir vers les murailles, tentant de percer l'obscurité.

Son calme avait disparu. Le sang battait à ses tempes, non de peur, mais d'un sentiment bien plus profond. Une terreur plus primaire l'avait envahi, une terreur qui ne l'avait pas quitté depuis qu'une femme, qu'il haïssait plus que tout au monde, avait d'une parole détruit l'aspect qu'avait le monde à ses yeux.

— Halte ! cria une voix, et Arekh vit qu'une dizaine d'hommes barraient la rue.

Des brigands, des soldats, des ennemis, des fuyards ? Impossible de distinguer dans l'océan de cendres, et de toute manière il s'en moquait. Arekh ne ralentit pas sa course. Trois inconnus avancèrent d'un pas pour le bloquer. Arekh attrapa le premier par les cheveux et le lança sur le deuxième, puis étouffa l'autre d'une manchette à la gorge avant d'attraper la courte épée à sa ceinture et de la planter dans la poitrine d'un autre, qui s'écroula dans un râle.

Arekh recula d'un pas.

— Je veux passer, cria-t-il pour couvrir le chaos ambiant. (Il leva l'épée.) Quelqu'un a une objection ?

Les hommes s'écartèrent et Arekh traversa le barrage.

La rue monta et, levant la tête, il aperçut la muraille : à quelques rues de là, haute et sombre, une immense zone d'obscurité lisse dans le noir. À l'ouest on entendait des hurlements et on voyait rougeoyer d'étranges lueurs – peut-être des défenseurs héroïques qui versaient de l'huile bouillante sur les assiégeants, une lutte inutile puisque derrière eux, l'autre partie de la ville était déjà tombée et que comme tous, ils étaient condamnés.

Arekh s'arrêta dans un minuscule passage, regardant la foule qui se pressait en bas, contre la muraille, dans le noir. Une foule silencieuse et compacte, des réfugiés se serrant les uns contre les autres, les adultes tenant leurs enfants dans leurs bras, tous tapis contre l'intérieur du mur, dissimulés dans son ombre, espérant y trouver quelque dérisoire protection. Nul ne parlait, nul ne pleurait, nul n'avait allumé de torches, comme si le feu appartenait à l'ennemi ou qu'ils craignaient que la lumière ne les trahisse.

Dans moins d'une heure, ces gens seraient morts, pensa Arekh en prenant des rues parallèles pour suivre la muraille sans traverser la foule, oui, dans moins d'une heure les envahisseurs atteindraient la zone et commenceraient à tailler dans la masse humaine. Ils n'auraient pas besoin d'en tuer beaucoup, la panique ferait le travail pour eux, les réfugiés s'écrasant les uns les autres dans une vaine tentative de fuite.

Ce qu'il cherchait apparut enfin devant lui : le mur d'enceinte de la zone des anciens moulins à esclaves. L'endroit consacré à moudre le grain avait été fermé un demi-siècle auparavant, quand les prêtres de Lâ avaient mis au point un système plus efficace où le vent faisait tourner les pales. Le quartier était collé à la muraille et donnait sur une entrée secondaire de la ville, utilisée il y a longtemps par les paysans qui amenaient leur blé sans avoir besoin de faire la queue aux portes principales.

Bien sûr, l'entrée était sûrement bouclée de l'intérieur par les défenseurs, et surveillée à l'extérieur par les assaillants. Mais les moulins en ruine et leurs anciens entrepôts formaient un vrai labyrinthe. Dans les passages sombres, il serait plus facile à Arekh de tuer discrètement un Mérinide et de lui voler son uniforme.

Il passa le mur, se retrouva dans une petite cour intérieure, enfonça une porte en bois, se retrouva dans une autre cour. Il y avait moins de fumée ici – peut-être l'incendie se calmait-il dans le centre ? Il était aussi plus près d'une zone de combat. Plus loin sur la muraille résonnaient le bruit des armes qui s'entrechoquaient, les gémissements des agonisants, le grésillement atroce des chairs brûlées.

— Le monde est si beau, dit une voix de femme derrière lui.

Arekh se retourna. Dans le coin de la cour, dans l'ombre, se tenait un petit groupe de réfugiés. Au moins deux familles : deux hommes, quelques femmes, des enfants terrorisés.

Celle qui avait parlé était une jeune fille, une jeune bourgeoise, d'après ses vêtements. Elle portait une robe simple de lainage bleu foncé et ses cheveux châtain clair étaient retenus par un lien d'argent. La lumière des lunes se reflétait sur son visage, faisant briller les larmes qui coulait sur ses joues, lui donnant un aspect irréel.

Il la regarda sans comprendre. La jeune bourgeoise désigna le ciel.

— Vous avez vu toutes ces étoiles ? demanda-t-elle d'une voix tendue, avant de reprendre sa respiration. Tant de flammes froides...

Le reste du groupe gardait le silence. Arekh hésita, puis leva les yeux à son tour.

— Votre destin est écrit là, dit la jeune fille, regardant un point dans le ciel. (Elle leva la main.) Là, vous voyez ? Vous appartenez à une de ces constellations. Moi à une autre... par ici. Et chaque astre

est un point, et tous les points font des lettres, et toutes les lettres font une histoire... Vous voyez ?

Un nouveau hurlement résonna non loin, un cri humain, atroce et bestial.

— Que faites-vous là ? demanda enfin Arekh, se tournant vers le groupe. Vous voulez sortir ?

— Nous allons essayer, dit un des hommes, solide et bien habillé... peut-être le père de la fille. La porte n'est pas encore enfoncée, mais ça ne va pas tarder. Il n'y a rien à voler dans ces entrepôts ; les Mérinides ne les fouilleront pas. Nous laisserons passer les envahisseurs... puis nous tenterons de fuir...

Ils n'avaient aucune chance, pensa Arekh. Ne réalisaient-ils pas qu'ils allaient sortir en plein champ de bataille ? Au milieu des soldats ennemis ?

Pourtant ils avaient réussi à atteindre les moulins, suivant sans doute le même raisonnement que lui, et il ne put s'empêcher de ressentir une bouffée de fraternité, une envie de proposer son aide... une envie que les autres habitants éperdus n'avaient pas éveillée en lui, et contre laquelle il essaya de lutter.

J'ai bénéficié d'un miracle, avait dit la femme qu'il haïssait plus que tout. Si vous aviez bénéficié d'un miracle, n'essayeriez-vous pas de le rendre ? De le partager ?

Le souvenir de sa voix lui donna un brusque accès de nausée — Arekh avait ces réactions parfois quand il pensait à elle, des bouffées de haine, d'incompréhension, le souvenir brûlant de la plus atroce des trahisons.

Pourtant...

— Vous ne ferez pas trois pas sur le champ de bataille, dit-il, regardant le père, puis la jeune fille aux yeux si limpides, qui l'observait sans rien dire. Il doit y avoir une meilleure solution... Il faut vous cacher, continua-t-il tout en réfléchissant.

— Nous attendons ma mère, elle est partie chercher deux outres d'eau, expliqua l'homme. Ensuite, nous nous glisserons dans une des anciennes réserves à grain...

Il désignait un des entrepôts. Arekh leva les yeux. À l'est, le ciel commençait à rougeoier, et ce n'était pas le feu.

— Depuis combien de temps est-elle est partie ?

— Trois heures, dit une autre femme.

— Elle ne reviendra plus. Cachez-vous, et... et attendez-moi quelques heures, dit-il avec peine, avec une véritable souffrance, comme s'il s'en voulait d'agir ainsi. Je vais récupérer un uniforme mérinide et me faire passer pour l'un des leurs. Si le terrain est favorable, je reviendrai vous chercher et je vous ferai passer pour mes prisonniers. Je dirai que je vous conduis à un officier... que vous avez

proposé de payer une rançon.

Arekh avait improvisé – mais à y réfléchir, l'idée n'était pas mauvaise. Qui sait, elle pourrait peut-être même fonctionner...

Les membres du groupes se regardèrent avec une ombre d'espoir. D'épouvantables craquements résonnèrent plus à l'est... une des dernières portes ?

— Dépêchez-vous, dit le père en poussant les enfants vers l'entrepôt. (Il releva les yeux vers Arekh.) Merci.

— Le regard de Fîr soit sur vous, dit une autre femme, plus âgée, aux cheveux noirs et courts.

— Regardez ! dit un petit garçon. Un bon présage !

Un petit oiseau brun était passé, très vite, à la droite d'Arekh. Les oiseaux noirs étaient les messagers du destin, mais les plus petits, disait-on, suivaient sans le vouloir les courants du destin ; ils se laissaient porter par le vent et le vent était le souffle des dieux.

— Nous marchons sur la terre de Lâ, nous sommes ses enfants et sa sève pourpre coule en nous, commença à psalmodier la femme en se dirigeant vers l'entrepôt. Ô douce mère, ô mère de compassion, je t'en supplie, protège ceux qui marchent sur ta terre...

Quand Arekh revint, quatre heures plus tard, vêtu du précieux uniforme, ils étaient tous morts.

La porte de l'entrepôt avait été défoncée et à l'intérieur se trouvait une trappe ouverte, entourée de cadavres. Le père avait été sorti le premier, son crâne était défoncé, ses yeux exorbités, sa bouche tordue dans un rictus d'horreur. Les autres avaient été massacrés à l'épée, ou peut-être à la hache, et les quelques bijoux que portaient les femmes avaient été arrachés. Certains doigts avaient été coupés pour récupérer les bagues. La jeune fille aux yeux si lumineux reposait par terre, sa robe déchirée et retroussée, du sang maculant ses cuisses.

Les Mérinides avaient fouillé les entrepôts.

Arekh se détourna. Il avait vu beaucoup de morts, en avait causé de nombreuses, mais soudain il se sentait pris de dégoût, comme s'il était fatigué, épuisé d'avoir contemplé trop d'agonies, trop de cadavres, et il recommença à rire, d'un rire sec et nerveux.

— Voilà, Marikani, hurla-t-il sans réfléchir, sans penser, vers le ciel, vers le vide, le voilà, ton miracle ! (Il regarda le cadavre de la fille et sa peau maculée de sang.) Tu es heureuse, maintenant ?

Jamais il n'aurait dû faiblir. S'apitoyer, tenter de changer les choses n'apportait que plus de morts, plus de destruction, n'aurait-il pas dû le savoir, maintenant ?

Jamais il n'avait apporté rien de bon sur ce monde. Jamais nul n'avait apporté rien de bon sur ce monde, et tenter d'influer sur le vol des oiseaux noirs ne faisait qu'amplifier la souffrance...

Il se retourna et marcha vers la porte, la gorge de cendre,

quand le plancher craqua derrière lui.

Arekh se retourna d'un bond, l'épée à la main.

La petite fille se tenait dans le coin, dans l'ombre. Elle ne sortait pas de la trappe, mais du fond de l'entrepôt, où elle s'était dissimulée derrière un tas de tonneaux vides et de planches pourries. Arekh la regarda, bouche ouverte, en silence.

— Je ne suis pas allée avec eux, dit-elle. Il n'y avait pas la place. Ils m'ont dit de rester là. Qu'ils étaient trop serrés...

Elle avança d'un pas, puis d'un autre, le regard timide, effrayé. Le soleil du matin joua enfin dans ses cheveux, éclairant une mèche dorée, trop pâle, bien trop pâle. Les yeux qui le fixaient étaient d'un bleu livide, délavé.

Une esclave. Une fillette du Peuple turquoise.

Elle avait encore les anneaux aux chevilles, mais pas de chaînes.

— Non, dit Arekh brusquement, sans réfléchir, sans savoir à quelle question il répondait. Non.

— S'il vous plaît, dit l'enfant, et la supplication dans sa voix la rendit presque rauque. Vous avez dit que vous pourriez nous faire passer les lignes. Vous avez dit que vous pourriez...

Un bruit fracassant l'interrompit, un coup de poing sur la porte, qui fit tomber le reste de l'encadrement et révéla un Mérinide, un homme petit et sec, à la courte barbe brune, portant l'oiseau brodé des officiers sur son épaule. Arekh l'avait déjà vu en repassant la porte de l'enceinte des moulins. L'officier gardait les lieux avec quinze autres hommes, et il n'avait fait aucune difficulté en voyant passer Arekh dans son uniforme volé.

Arekh avait d'ailleurs été presque surpris de la facilité avec laquelle tout s'était déroulé. Attendre dans l'ombre, derrière un muret. Voir passer les groupes. Un premier. Un deuxième. Trancher la gorge d'un retardataire... Sortir pour évaluer le terrain... De l'autre côté de la muraille, les feux de camp dans la nuit, les ombres mouvantes, les groupes courant vers l'entrée nord, les ordres des officiers, les chevaux galopant dans la boue. Un régiment s'était installé devant la porte des moulins et Arekh avait dû attendre qu'ils finissent leur manœuvre pour rentrer.

Et l'homme à l'oiseau brodé, le capitaine, lui avait fait un bref signe de tête.

Il lui refit le même, cette fois, après avoir jeté un regard indifférent aux cadavres. C'était sans doute lui et ses hommes qui avaient tué le groupe de réfugiés, réalisa Arekh. Peut-être était-ce même le capitaine qui avait violé et égorgé la jeune fille à la robe de laine.

— D'où elle sort ? demanda l'officier d'une voix brève, en

désignant la petite esclave du menton.

Il avait la main sur son épée et son pantalon était taché de sang, comme s'il avait essuyé sa lame dessus.

— Je suis avec lui ! cria l'enfant avant même qu'Arekh ait ouvert la bouche. Je suis son esclave. Je cire ses bottes et je porte les messages...

Le barbu se tourna vers Arekh et celui-ci sentit qu'il ne pouvait ni nier, ni confirmer. L'enfant le regardait avec tout l'espoir du monde, mais Arekh n'avait ni la force de l'accepter, ni celle de la tuer. Sa voix serait morte dans sa gorge s'il avait prononcé des mots. La petite esclave représentait trop, trop de choses, trop de souvenirs...

Ni l'accepter, ni la tuer.

— Quel message ? dit enfin le barbu.

— Il faut que j'y aille, dit Arekh d'une voix sèche. On m'attend à l'arrière.

Il sortit et il entendit la petite lui emboîter le pas, en silence. Arekh s'éloigna de l'entrepôt, descendit le passage. Il n'y eut pas de coup d'épée, pas de cris, pas de bruit sourd indiquant qu'un cadavre d'enfant venait de tomber à terre.

L'officier les avait laissés partir.

Arekh arriva à la porte qu'il avait déjà franchie deux fois ; les mêmes Méridiennes étaient là, assis sur des pierres, à plaisanter d'une voix grasse dans un dialecte de l'ouest.

Le soleil chauffait dur maintenant et les brumes s'évaporaient lentement sur le champ de bataille, découvrant des restes de catapultes incendiées, des cadavres, des tentes, des flaques de boue, de sang et de cendre, des hommes qui se rassemblaient et des officiers qui criaient. Il n'y avait plus de guerre : la cité était tombée et à l'intérieur, ce devait être le pillage et la mort. Pourtant les choses étaient étrangement calmes, et aucun incendie ne rougeoyait derrière les murs. Tout avait dû brûler pendant la nuit, et pour les survivants, la mort serait grise et froide, au fil de l'épée.

La petite fille trotta derrière lui.

— Vous manquez le meilleur, dit Arekh en faisant un signe de tête au plus gros des soldats, qui faisait sauter dans sa main des osselets ivoire.

Engager une conversation spontanée avec une sentinelle était le meilleur moyen d'éviter les questions... un stratagème aussi vieux que le monde, mais qui marchait avec une surprenante efficacité.

— Je m'en fous, dit l'homme. Mon cousin pille pour moi, on partage tout.

Arekh hocha la tête, comme s'il approuvait, sans arrêter de marcher, et bientôt les sentinelles furent derrière lui alors qu'il avançait vers la première catapulte. La petite esclave était toujours

derrière lui, il entendait le bruit léger de ses pieds nus sur la terre. Elle était à un peu moins de deux pas, la distance traditionnelle que les esclaves gardaient en suivant leur maître.

Les sentinelles la laissèrent passer.

L'homme et l'enfant continuèrent à avancer, droit devant, traversant le champ de batailles s'éloignant de la ville et de l'agonie silencieuse qui avait lieu à l'intérieur.

Ils passèrent devant les tentes. Les officiers ne les arrêtaient pas.

Ils passèrent devant un groupe en manœuvre. Les soldats ne les arrêtaient pas.

— Va-t'en, dit Arekh à mi-voix à la gamine quand ils arrivèrent à un espace vide, entre deux corps d'armée. Disparais. Je ne veux pas de toi.

Mais l'enfant continua à le suivre, même quand deux Mérinides qui venaient d'arriver s'approchèrent pour lui demander des nouvelles du siège. Arekh répondit de quelques paroles brèves, puis prétexta un message urgent pour continuer.

La petite fille était toujours derrière lui.

Enfin, ils arrivèrent dans les bois, où Arekh avait l'intention de se perdre avant d'enlever l'uniforme mérinide, qui pouvait devenir dangereux s'il rencontrait des partisans de Sarsannes. Arrivé au premier bosquet, il se retourna et cracha :

— Maintenant, disparais ! Disparais, tu m'entends ? Nous avons traversé les lignes et je ne veux plus de toi ! Je ne veux pas d'esclave ! (Il sortit son épée et l'agita devant le nez de la gamine, qui recula d'un pas, ses grands yeux bleus effrayés.) Si tu me suis, je te tue !

Et il s'enfonça dans la forêt, trouvant une certaine paix sous les feuilles immenses, dans l'enchevêtrement bizarre des troncs, prenant même une sombre satisfaction à sentir les épineux déchirer ses vêtements et le blesser.

Il marcha avec rage, il marcha avec haine, sans but, tout droit, s'enfonçant au plus profond des bois, mais quand il s'arrêta enfin dans la soirée pour faire un feu, il aperçut une petite silhouette se dissimuler hâtivement derrière les arbres. Il l'ignora et dormit comme il put, luttant contre le froid, mais au matin la petite fille était toujours là, et elle continua à le suivre dans le labyrinthe des branches, dans le soleil et dans l'ombre, comme un remords.

Chapitre 2

Arekh s'allongea sur le dos, dans la prairie, fixant le soleil jusqu'à ce que ses yeux soient douloureux. Le village où il avait acheté des provisions et de nouveaux vêtements s'étendait non loin, un village qui n'était ni mérinide, ni sarse, mais habité par des paysans à la peau claire parlant un dialecte inconnu. La plupart des maisons étaient vides, car la guerre qui grondait au nord avait fait fuir leurs habitants sur les routes.

Vides. C'était cela qu'Arekh sentait, un vide dévorant, qui avait grandi en lui depuis qu'il avait quitté Harabec. Les premières semaines, il l'avait supporté, il l'avait ignoré, il avait fait ce qu'il savait faire, s'engager comme garde du corps, combattre comme mercenaire, gagner un peu d'argent. Mais ce qui se passait, ce qui lui arrivait semblait lui être extérieur, comme des images d'un conte, comme s'il écoutait un récit et que ce n'était pas à lui que ces choses arrivaient. Il avait quand même réussi, jour après jour, à continuer à vivre, comme si l'existence était un escalier et que chaque marche, chaque matin, était plus difficile à gravir.

Aujourd'hui, c'était fini. Le vide avait gagné. L'amertume l'avait englouti, ou peut-être l'amertume était-elle un mot trop faible pour l'obscurité, le sentiment d'absurde qui l'avait envahi. Quelque chose avait changé... sans doute était-ce la destruction de la cité, et tous ces morts, ou peut-être la vision de la jeune fille à la robe si stricte et aux jambes ensanglantées. Une goutte d'huile dans une jarre déjà pleine, et l'huile avait soudain débordé, et l'obscurité l'avait vaincu.

Il ne pouvait plus vivre ainsi.

Il ne pouvait plus vivre... Voulait-il vivre, tout court ? La question lui traversa l'esprit tandis que montaient autour de lui les senteurs de l'herbe encore mouillée par la rosée du matin. Voulait-il mourir ? Était-il si fatigué de ses crimes, de l'ironie sans fin de l'existence, qu'il n'avait tout simplement plus la force de faire face ?

Il essaya de répondre avec sincérité. Voulait-il mourir ? Il prit une grande inspiration, sentit le parfum des trèfles, la douceur du soleil sur son visage. Au soleil levant, en arrivant près du village, il avait admiré la lueur argentée baignant les toits de pierre bleutée.

Non. Non, il ne voulait pas mourir, sinon ces détails l'auraient laissé insensible. Mais il ne pouvait pas continuer ainsi, à être un instrument de destruction sans but, à regarder les jours se placer les uns après les autres en ne créant qu'une mosaïque absurde de massacres écoeurants.

Que dois-je faire ?

Un pas léger fit craquer une branche à côté de lui. Il ouvrit les yeux et vit la petite esclave l'observer.

Il aurait dû lui hurler de partir, mais le fait qu'elle soit apparue au moment exact où il se posait la question le frappa. L'enfant avait continué à le suivre, se nourrissant il ignorait comment, n'osant s'approcher, et c'était sans doute parce qu'elle le croyait endormi qu'elle avait enfin trouvé le courage de traverser la distance qui les séparait.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il tout haut, la regardant.

La gamine se contenta de l'observer un moment avec ses grands yeux écarquillés. Sa peau déjà pâle de nature était livide, tendue par la fatigue et la faim au point que l'on voyait presque les fines veines bleues affleurer à la surface. La vision d'une peau et d'yeux trop pâles, l'apanage des esclaves, révoltait, bien sûr, tout être bien né, mais même si Arekh l'imaginait avec une peau dorée et des cheveux noirs, elle n'aurait pas été belle. Son visage était trop carré, ses traits pas assez fins, seuls ses yeux qui mangeaient son visage auraient pu avoir quelque charme, s'ils avaient été d'une autre couleur.

Elle n'avait rien de la beauté de...

Il s'obligea à effacer de son esprit toute pensée de l'« autre », et regarda la petite esclave comme s'il attendait qu'elle réponde à sa question.

Et à sa grande surprise, elle le fit.

— *Abandonne ton destin et chaque geste de ta vie à la volonté des dieux*, dit-elle d'une voix claire. (Elle vit le regard étonné d'Arekh et ajouta :) C'est ce que ma grand-mère m'a toujours répété.

— Ta grand-mère ? demanda Arekh.

— Elle travaillait aux cuisines, dit la fillette. Elle est morte il y a deux ans.

Arekh ne demanda pas quelles cuisines : pour une petite esclave, la famille de ses maîtres représentait la vie, la mort, le centre de l'univers. Pour elle, cela devait être évident. La gamine appartenait peut-être aux parents de la fille à la robe de laine... sans être très riches, ils avaient sans doute les moyens d'entretenir quelques serviteurs. À moins qu'elle n'ait appartenu à la femme aux cheveux noirs qui priait les dieux quand il était parti.

Les dieux.

« Abandonne ton destin, chaque geste de ta vie à la volonté des dieux. »

Il en aurait ri, avec amertume, avec douleur, quand il avait quitté Harabec, mais aujourd'hui, alors qu'il cherchait des réponses, la réponse, celle-ci avait un petit côté ironique qui ne lui déplaisait pas.

Le mal qui le rongea depuis qu'il était parti avait un nom, il avait un visage. Celui d'une femme qu'il avait aimée et qui l'avait trompé... pas trompé avec un homme, non, trompé sur tout, trompé sur sa nature, trompé sur le sens de sa vie qu'il avait cru retrouver et qui lui avait été arraché. Et cette femme avait tout détruit, tout souillé, en lui disant – la phrase lui faisait mal, comme si la répéter était un blasphème – que les dieux n'existaient pas.

Et le monde était devenu creux, et vide, et la désolation et la vue du sang avaient doublé d'atrocité, car s'il n'y avait pas de dieux, s'il n'y avait rien d'inscrit dans les étoiles, alors quel sens avaient la vie, la mort et la souffrance ?

Mais l'enfant paraissait si sûre. Les dieux avaient tant d'évidence pour elle, comme pour la jeune femme invisible qui priait Arrethas dans les ruines.

Pourquoi pas ?

« Abandonne ton destin, chaque geste de ta vie à la volonté des dieux. »

Oui, entendre ces paroles de la voix d'une autre fille du Peuple turquoise était pour le moins... amusant. Paradoxal. Et Arekh n'avait jamais su résister aux paradoxes.

— Ta grand-mère avait raison, dit-il en se levant. L'idée me semble sage...

Il y avait de nombreux moyens d'offrir son existence aux dieux. La première et la plus simple, celle sans doute que la pauvre esclave des cuisines avait à l'esprit, était de se laisser porter par le destin, d'accepter chaque événement, chaque douleur. Mais il y avait d'autres méthodes... des méthodes rituelles, dont Arekh avait entendu parler lors de ses voyages dans le nord. L'une d'entre elles s'appelait « le chemin de pierre ». Ceux qui avaient connu de grandes souffrances, ou commis de grands crimes, pouvaient aller faire don de leurs possessions terrestres à Fîr, dans le temple de Kinshara. Là, en échange de leur fortune (Arekh crut voir Marikani sourire, et chassa l'image de son esprit)... en échange de leur fortune, donc, les pèlerins leur donnaient un certain nombre de cailloux, et ces cailloux déterminaient le reste de leur existence grâce au geste d'Ishna.

Le geste d'Ishna...

Tenant de se souvenir des détails, Arekh commença à ramasser des cailloux. Combien devait-il en prendre ? Comment savoir quand s'arrêter ? Une pierre tomba de sa main trop pleine et il

considéra l'événement comme un signe.

La petite esclave avançait d'un pas, étonnée, l'observant.

Traçant autour de lui un cercle sacré, Arekh dessina les quatre points cardinaux puis compta ses pierres : vingt-trois. Il fallait maintenant lancer les pierres – quel était le rituel, déjà ? – oui, il fallait les lancer, mais pas n'importe comment, en tournant, avec le geste d'Ishna qui reprenait le mouvement de poignet sec des semences...

Il tourna, lançant des pierres comme du grain. Le paysage tourna avec lui, et un instant, il eut une vision... une vision qui ne devait prendre son sens que plus tard, la vision que tout était possible, que le soleil l'appelait, que toutes les routes s'ouvraient, et qu'il y avait là quelque chose à faire, quelque chose à comprendre... mais il ne comprit pas et lança la dernière pierre avec une prière à Fîr et aux fenyis, les oiseaux noirs d'Arrethas.

La petite fille le regardait toujours, sans bouger, prise parfois d'un léger frisson d'épuisement.

Les pierres s'étaient dispersées sur le cercle. Cinq étaient tombées autour du signe qui représentait le sud, six entre le sud et l'ouest, trois à l'est, mais les autres, toutes les autres se trouvaient dans la zone qui déterminait le nord-est, et un caillou plus rouge que les autres formait une pointe, une flèche... Comme une direction, un ordre.

Un hasard. Ou non. Les dieux. Ou le vent. Ou... Qu'importait.

Arekh prit une grande inspiration. Le nord-est. Très bien. Il allait suivre le chemin d'Ishna.

— Combien de lieues ? dit-il tout haut après avoir ramassé les cailloux.

Il dessina une ligne verticale, devant lui, puis lança de nouveau quelques pierres... celles qui tombaient à droite représentaient les dizaines, celles de gauche les unités.

Vingt-huit, répondirent les dieux.

Ou le vent.

— Dois-je emmener la gamine ? dit-il tout haut encore une fois, lançant une seule pierre...

À gauche de la ligne, la réponse était oui, à droite non.

La pierre tomba droit sur le trait, presque parfaitement au milieu. Arekh hésita. Il leva les yeux sur l'enfant, qui avait entendu la question et le fixait de ses yeux turquoises, étincelants comme les pierres bon marché que les adolescentes vendaient sur les marchés de Reynes.

L'enfant était maudite, réalisa-t-il soudain. Si les dieux avaient guidé sa main, alors la rune de la captivité enserrait bien, là-haut, l'étoile bleutée du Peuple turquoise. Alors l'enfant était condamnée

pour les péchés qui alourdissaient son âme, et son regard clair dissimulait un abîme.

Si.

Si c'était les dieux, et non le vent...

Pourtant le paradoxe ne s'arrêtait pas là. Car c'était l'enfant qui lui avait donné l'idée de recourir à ce rituel, c'était elle qui lui avait porté le message divin.

Il y avait là quelque chose de gênant, quelque chose qui le dérangeait. Pas le fait que les dieux aient utilisé une messagère à l'âme noire – les dieux étaient des êtres de mystère, et il y avait dans les légendes bien des histoires plus étranges – non, ce qui gênait Arekh, c'était que l'enfant paraisse y croire de tout son cœur, qu'elle ait tant de respect pour des dieux qui l'avaient maudite. Si elle s'était révoltée, au moins en pensée, si elle avait craché sur le divin, cela aurait été plus simple... Elle aurait été une rebelle et les rebelles étaient faits pour mourir, la gorge tranchée, sur les pierres d'une cour oubliée d'un palais d'été...

Mais la petite ne se rebellait pas. Elle avait répété la phrase de sa grand-mère comme s'il s'agissait de la vérité. Se rendait-elle compte à quel horrible destin cette vérité la condamnait ?

Les yeux de la petite ne l'avaient pas quitté et Arekh comprit soudain qu'elle représentait un danger. Un danger pour lui, pour la paix de son esprit. S'il l'abandonnait maintenant, ou s'il lui coupait la tête avec l'épée du Mérinide, il conserverait le souvenir d'une injustice.

La petite esclave avait l'air si innocente, si fragile. Elle n'avait pas encore eu l'occasion de lui prouver la noirceur de son âme. Il fallait qu'il la garde, pour qu'elle lui dévoile peu à peu son infamie. Il fallait qu'elle soit la preuve vivante de la sagesse des dieux, de la nature maudite des enfants du Peuple turquoise.

L'infamie pouvait mettre longtemps à se déclarer, il en avait eu l'expérience.

Il ramassa ses cailloux, fit signe à l'enfant de le suivre, et la petite fille lui emboîta le pas.

Ils marchèrent, Arekh sentant les pierres dans sa poche.

Il en avait gardé une en main, comme pour le guider.

Oui, la petite fille, par ses actions, par l'abomination de sa nature, prouverait que la condamnation du Peuple turquoise était justifiée.

Il n'agissait pas par pitié, ou par souvenir.

C'était une expérience.

Pas de pitié.

Au bout d'un quart de lieue, il se retourna et vit qu'il la distançait, tant la faim avait dû l'affaiblir. Ils finiraient bien par passer

devant une ferme. Si elle n'était pas abandonnée, Arekh pourrait acheter du pain et du lait, et les partager avec l'enfant.

Pas par pitié.

Seulement pour qu'elle puisse marcher.

Vingt-huit lieues.

Au nord-est.

Les dieux lui facilitaient la tâche. Comme souvent à l'ouest des montagnes, la route sur laquelle ils avançaient était construite sur une des voies pavées de blanc de l'ancien Empire. Et si les belles dalles de pierre translucide avaient été depuis longtemps volées et remplacées par des pavés gris, des bornes demeuraient, marquant les distances.

Au fil des siècles, différentes vagues de population avaient habité la région, et des blasons de rois, de chefs de guerre, de célébrités depuis longtemps oubliées y avaient été gravés ou peints, parfois avec maladresse ; les bornes étaient usées, patinées, mais elles tenaient encore debout.

Après quinze lieues, ils avaient croisé deux autres chemins, rencontré un paysan solitaire sur un mulet et passé un village.

Ils dormirent à l'ombre d'un petit bois, et reprirent leur chemin au matin.

Vingt lieues.

Et s'il devait s'arrêter au milieu de la route, sans rien à l'horizon ? Devait-il relancer les pierres ? Attendre un signe ?

À la vingt-troisième lieue, il n'y avait toujours rien à l'horizon, que quelques collines pelées.

À la vingt-quatrième lieue, la route tourna brusquement, suivant une rivière.

À la vingt-septième lieue, Arekh et l'enfant avançaient dans les faubourgs d'une bourgade sarse ravagée par la guerre. Les maisons n'étaient que ruines fumantes et des cadavres pourrissaient sur la route, entourés par les mouches.

La vingt-huitième borne était placée au centre de la ville, dans un univers de désolation. Là où il y avait eu auparavant une place du marché, ne se trouvait maintenant que des étals brûlés ou défaits. Arekh regarda autour de lui. Il devait y avoir un signe...

Rien.

Fermant les yeux, il soupira profondément. Quand il ouvrit les paupières, il vit, de l'autre côté de la place, dans la direction de son doigt, une petite tache rouge. Pas du sang, quelque chose de plus vif... Une minuscule étoile colorée dans un monde de cendres.

Après un coup d'œil bref autour de lui pour s'assurer qu'il n'y avait pas de danger immédiat, il traversa les ruines des étals et avança jusqu'à la tache de couleur. Un morceau de tissu... un morceau de tissu qui dépassait d'une roue arrachée à une charrette. Il s'agissait

d'un foulard, un foulard de lin teinté de pourpre, qui appartenait sans doute à la femme dont le corps exsangue pourrissait à deux pas.

Arekh ramassa le foulard, pensif. Ce rouge si vif était obtenu grâce à une teinture spéciale, très rare... un mélange de roches broyées et du suc d'une racine qu'on ne trouvait qu'à la frontière de Reynes et de l'Émirat, au nord-est.

Était-ce le signe ?

Le nord-est, encore. Pendant combien de temps ?

La petite esclave s'approcha. Arekh traça une ligne et sortit les pierres de sa poche.

Chapitre 3

Il faisait gris quand Arekh, à cheval, revint dans la région de son enfance. La petite esclave le suivait sur un poney, une bête sans véritable couleur qu'il avait obtenue pour presque rien dans un marché au sud des montagnes.

Le Chemin de Pierre l'avait mené de Sarsannes jusqu'à la frontière de Mérounes, de Mérounes aux rives sud du Joar, puis sur les contreforts des pics, au Nasserri, et enfin à travers l'Émirat jusqu'à la frontière de Reynes. Alors qu'il traversait les collines de son pays natal, sur un chemin discret pour éviter les patrouilles, il avait trouvé des panneaux en bois arrachés par une tempête, à moitié noyés dans la boue. Sur l'un d'eux était inscrit « Miras ».

Miras était le nom de sa famille. Le nom du château, le nom du village, le nom des terres où il avait grandi.

La pluie avait trempé ses cheveux tandis qu'il réfléchissait, regardant les lettres gravées sur le bois. Il ne ressentait pas de stupéfaction, seulement le doute. Miras. Que devait-il faire là-bas ? Qu'était-il censé y trouver ? Une réponse ? Il ne parvenait pas à s'en persuader.

Pourtant il était remonté sur sa lourde jument et d'un coup de talons, lui avait fait reprendre la route. Il aurait été stupide de changer d'avis maintenant. Les jours, les semaines passant pendant son long voyage, sa décision – suivre un rituel absurde, à cause d'une parole, d'un coup de tête – avait perdu de son évidence. Peut-être tout cela était-il ridicule. Peut-être se fourvoyait-il.

Mais les lettres sur le panneau brûlaient son esprit et lentement, il avait avancé vers Miras, qui n'était qu'à trois jours de voyage, même avec une mauvaise jument.

La région n'avait pas changé.

Les chemins, constamment mouillés par la bruine, étaient boueux et une odeur âcre flottait dans l'air : celle de la tourbe détrempée, des grenassiers aux minuscules fleurs jaunes qui poussaient sur les chemins creux... et celle des marais, bien sûr. Les marais près desquels Arekh avait grandi, des marais qui avaient englouti des centaines de paysans, obligés pour leur subsistance d'aller y ramasser les herbes bleutées que les teinturiers des villes leur

achetaient pour quelques sous. La terre était ingrate et donnait peu. Ici, même les nobles avaient du mal à survivre. La fortune du père d'Arekh était maigre, et pourtant son fils était considéré comme un bon parti pour les filles des fiefs voisins, demoiselles de haute naissance, avec plus de dettes que d'or.

Oui, à douze ans, il était considéré comme un bon parti. Arekh regarda le ciel lourd, huma le vent froid chargé de pluie et laissa échapper un rire sec. La situation avait quelque peu changé. Il imaginait déjà la tête effarée que feraient les nobles de Reynes s'il lui venait à l'idée, aujourd'hui, de courtiser l'une de leurs filles.

La route continua et la bruine se transforma en averse, une averse lourde aux grosses gouttes presque douloureuses. Enfin, les toits du hameau apparurent. Vingt et un ans auparavant s'y trouvait une taverne : les conducteurs de troupeaux et les paysans partant vendre leurs chargements de céréales au nord y faisaient parfois halte.

La grande bâtisse de bois, au toit recouvert de torchis et de jonc, était toujours là. Un hongre maigre, esseulé, gelé par la pluie, était attaché près de l'abreuvoir. Si l'endroit était encore une auberge, elle n'avait pas beaucoup de clients. Arekh arrêta sa jument et descendit de cheval, imité par la petite esclave.

Il attacha les montures et entra.

Oui, c'était encore une auberge, même si l'intérieur n'avait plus rien à voir avec les souvenirs d'Arekh. Aux murs, les tapisseries étaient ternes et l'endroit puait la misère. Un feu presque éteint couvrait dans la cheminée ; la terre battue, mal balayée, sentait le foin pourri et la nourriture oubliée.

Arekh avança vers une grande table de bois et s'assit sans un mot.

Au bout d'un moment, une vieille femme sortit d'une arrièresalle et lui demanda ce qu'il voulait. Il montra la marmite oubliée sur les braises et la femme le servit, ajoutant une assiette pour l'esclave quand Arekh la désigna du pouce. L'enfant mangea, sans un mot, assise par terre, attrapant les morceaux de viande trop cuite de ses doigts bleuis par le froid.

L'espionnage silencieux d'Arekh n'avait pas encore porté ses fruits. La nature de la petite esclave demeurait mystérieuse ; il n'avait pas encore réussi à prendre une décision à son sujet. Il observait chaque geste, chaque expression, tentant d'y découvrir le mal... il n'y avait trouvé que la peur, l'épuisement, le rêve. Elle semblait parfois lâche, parfois brave. Parfois Arekh croyait lire dans ses yeux une compréhension qui l'inquiétait, parfois il n'y trouvait que la naïveté d'une enfant terrifiée qui n'avait vu de la vie que les murs étroits d'une cuisine. Déjà pâle, elle l'était devenue plus encore après ce voyage dans les terres brumeuses, sa chemise de lin grossier ne la

protégeant guère contre l'humidité glaciale du début de printemps. Par endroits, de fines veines bleues étaient visibles sous sa peau.

Arekh la regarda avec dégoût avaler les rares morceaux de légumes en les trempant avec avidité dans la sauce. Oui, les esclaves avaient l'âme noire. Quel enfant de parents libres accepterait sans se révolter de manger ainsi, par terre, dans une position d'abjecte humiliation ?

Mais son argument ne le convainquait qu'à demi. Il avait vu des hommes libres que l'argent ou la peur faisait ramper, des enfants aux cheveux bruns affamés s'entretenant pour un morceau de pain...

La pensée lui déplaisait et il se redressa, puis fit un signe de tête sec en direction de la vieille femme.

— Qui habite le château de Miras aujourd'hui ? demanda-t-il.

La femme qui traversait la pièce, une bassine dans les bras, s'arrêta brusquement. Elle posa son chargement sur une table, puis dévisagea Arekh.

— Personne, dit-elle enfin. Le château est abandonné depuis des années.

Arekh regarda lentement les murs autour de lui. Il connaissait déjà la réponse à la question suivante, mais il fallait pourtant qu'il la pose.

— Que s'est-il passé ?

La femme effleura le bord de la bassine, puis haussa les épaules avec un fatalisme qu'Arekh avait souvent vu chez les gens des marais.

— Fîr seul le sait. Le fils de la famille est soudain devenu fou. Lors d'un dîner d'anniversaire, il a tué ses parents et une partie des invités avant de prendre la fuite. Un cousin éloigné a essayé de vendre le château, mais personne n'en a voulu. La région n'est pas riche, et puis, les pierres sont tachées de sang...

Arekh hocha la tête. À côté de lui, la petite esclave écoutait avec curiosité.

— On peut visiter le château ?

La femme lui jeta un étrange regard, hésita, puis acquiesça.

— Si ça vous amuse. Le chemin n'est plus guère praticable. Mais si vous voulez y user votre pantalon et épuiser vos chevaux, c'est votre affaire... Vous voulez partir maintenant ? Il est déjà tard.

Quand ils étaient entrés dans l'auberge, le ciel s'assombrissait déjà. En soirée, la température serait glaciale.

Arekh jeta un coup d'œil aux haillons de la gamine et secoua la tête.

— Non. Demain. Vous avez une chambre ?

La pluie s'interrompt au cours de la soirée et les lunes se levèrent sur une nuit superbe, claire, cristalline, comme il y en avait parfois dans la région après une tempête. Accoudé à la fenêtre de la

minuscule chambre qui leur avait été attribuée, Arekh lutta pour repousser des souvenirs importuns. Ceux de deux petits garçons jouant sur une margelle de pierre, un beau soir d'été, tandis que les voix paisibles de leurs parents s'élevaient par la fenêtre du salon. Mais malgré ses efforts, les images dansaient devant ses yeux, invoquées par les odeurs si familières des feuilles mouillées, de la terre, de la paille.

Non. Il ne voulait pas penser. Pas se rappeler. Il se redressa, ferma les volets pour se protéger de la nuit, et se retourna vers l'intérieur de la chambre.

Une silhouette d'enfant se tenait dans l'ombre, au fond de la pièce, jouant par terre avec un brin de laine... et un instant, l'image du petit frère d'Arekh se juxtaposa à celle de l'esclave. Arekh hésita, puis se dirigea vers la table de nuit, allumant la chandelle pour dissiper l'illusion.

La lumière de la bougie fit reluire les cheveux pâles de la gamine et Arekh l'observa un moment.

— Sais-tu pourquoi tu es esclave ? demanda-t-il soudain.

Comme l'autre femme, celle dont le nom même lui faisait mal, la petite fille ne semblait jamais surprise par ses questions. Elle fronça les sourcils et répondit après un instant de réflexion :

— À cause de la condamnation des dieux.

— Qui t'a appris ça ?

— Le mas'tir. Nous devons réciter les commandements bleus chaque matin à notre réveil. Si nous ne savions pas, nous étions fouettés.

Les mas'tir étaient des contremaîtres, des esclaves eux aussi, qui avaient pour rôle de surveiller et parfois éduquer les leurs. Arekh ignorait ce qu'étaient les commandements bleus... Sans doute une sorte de litanie, une prière sarse, pour rappeler les membres du Peuple turquoise à leurs devoirs. Chaque région avait ses traditions.

— Les dieux. Oui. Et pourquoi vous ont-ils condamnés ?

La petite fille se leva brusquement, avança jusqu'à la fenêtre et rouvrit les volets, sans demander de permission. D'un geste, elle désigna les étoiles qui s'allumaient dans le ciel sombre.

— Là, dit-elle. La Rune de la Captivité. Ma grand-mère me la montrait souvent.

L'étoile légèrement bleutée qui symbolisait le Peuple turquoise luisait avec douceur dans un ciel profond, entourée des sept étoiles blanches qu'on pouvait relier, comme des points, pour former une des cent trois runes du langage religieux. Ces runes, seuls les prêtres et les rois au sang sombre, à l'esprit éclairé par la grâce divine, avaient normalement le droit de les apprendre. Celle-ci, pourtant, était connue de tous. Depuis trois mille ans tous les enfants s'amusaient à tracer, du doigt, la nuit, les contours imaginaires de la Rune de la Captivité,

heureux de comprendre et de déchiffrer une infime parcelle du dessein divin.

— « Quand le temps était lent et que les femmes étaient sages, commença à réciter l'enfant, des hommes, des femmes et des enfants aux cheveux clairs et aux yeux bleus arrivèrent du pays des glaces. Nul ne savait d'où ils venaient, nul ne savait où ils allaient, nul ne connaissait leur langage... Ils arrivaient, c'est tout, et entraient dans les Royaumes où ils n'avaient pas été invités, mangeant le pain des habitants, buvant leur eau, porteurs de chaos et de misère. À cause de la couleur de leurs yeux et de la tache bleutée sur leur omoplate, on les appela le Peuple turquoise...

» Alors les habitants des Royaumes, inquiets, demandèrent à ceux qui les gouvernaient de se réunir. Et les rois et les prêtres s'assirent autour d'une table, et s'interrogèrent sur ce qu'ils allaient faire au sujet des nouveaux venus, et parmi eux se trouvait Ayona, à l'intelligence infinie. Alors qu'ils discutaient encore, Ayona, l'esprit las, se leva, alla à la fenêtre et contempla le ciel nocturne. La première chose qu'il vit fut une étoile turquoise, qui n'avait pas encore de nom, et il comprit que les dieux venaient de leur offrir un astre pour symboliser ce nouveau peuple. Puis il vit les sept étoiles qui entouraient l'étoile bleutée et, en un éclair de compréhension divine, il en comprit le tracé : les sept étoiles formaient la Rune de la Captivité, et la rune enserrait l'étoile bleutée. Ainsi il comprit que les dieux avaient condamné le Peuple turquoise à l'esclavage, et qu'il en serait ainsi pendant des milliers d'années, jusqu'à ce que la rune soit effacée. Ainsi en avait décidé le destin : les membres du Peuple turquoise serviraient dans les chaînes et la souffrance les hommes libres des Royaumes...

» Et Ayona se tourna vers les rois et les prêtres assis à la table derrière lui, et leur expliqua ce que les dieux lui avaient dicté, et les rois et les prêtres dirent : *Cela est bien. Qu'il en soit ainsi.* »

La petite fille se tut et regarda Arekh avec un sourire fier, ravie d'avoir récité son texte sans erreur. Arekh l'observa en silence.

— Bien, dit-il enfin. Bien. Ainsi tu me sers parce que les dieux en ont décidé ainsi.

La gamine acquiesça gravement.

— Sais-tu que je suis un criminel ? dit Arekh. Trouves-tu normal que les dieux exigent que tu serves un homme comme moi ? Moi qui ai répandu le mal ? Ont-ils raison ?

À l'idée de questionner les dieux, la confusion et la panique passèrent dans les yeux de la petite esclave. Elle resta immobile, bouche bée.

— Je ne comprends pas, finit-elle par balbutier. Que voulez-vous que je réponde ? Êtes-vous mécontent de moi ?

— Non, dit Arekh, exaspéré sans savoir pourquoi. Non. Allez, dors.

Comme l'avait dit la tenancière de l'auberge, le chemin qui menait au château était envahi d'herbes et de ronces. Une rivière, détournée par le père d'Arekh des années auparavant pour dégager la route, avait peu à peu repris son cours normal et de l'eau noire dégoulinait, emportant des mottes de terre et des cailloux. Mais la pente était légère. Le cheval et le poney n'avaient pas de mal à monter, même si la gamine, qui les tenait par la bride, s'écorchait les pieds.

Ils passèrent « les trois chênes », un bosquet où des arbres vieux de plusieurs siècles régnaient avec majesté. Quand ils étaient petits, Arekh et Ires y avaient construit leur refuge secret... une cabane de branches et de feuilles, invisible de l'extérieur. Dès qu'ils pouvaient échapper à leurs précepteurs, ils se réfugiaient là pour combattre leurs ennemis, les spectres des abysses, qui attaquaient par rangs entiers dès que les grandes personnes étaient hors de vue.

Ires adorait ce jeu. Il prenait le sabre en bois qu'Arekh lui avait taillé et frappait à tour de bras ses ennemis invisibles, les faisant décamper en poussant des hurlements de victoire.

Peut-être le sabre en bois était-il encore là, quelque part, par terre, avec le reste de la cabane. Arekh n'avait pas le cœur d'aller voir.

Sous le ciel aux couleurs sales, le château était sinistre et mort. En ruines, il aurait donné un air romantique au paysage, mais vingt années n'avaient hélas pas suffi pour que les murailles s'écroulent.

Les ronces avaient poussé, les douves étaient pleines d'herbes folles et trois chèvres paissaient devant la porte... pourtant ce n'était qu'un château, pensa Arekh en commençant à en faire le tour, une bâtisse sans originalité ni charme, à l'architecture banale et sans grandeur. Dans les souvenirs d'Arekh, l'endroit était noir, gigantesque et maudit. La haute silhouette de la tour avait hanté ses cauchemars, mais ce qu'il voyait maintenant... ce qu'il voyait maintenant n'avait aucune force, aucun maléfice.

Ce n'étaient que des pierres.

Il s'approcha lentement des douves, suivi par la petite fille et les deux montures.

La demeure banale à pleurer d'une famille de province désargentée.

Rien d'important. Rien de terrifiant.

La gamine regardait le bâtiment, bouche bée. Arekh l'observa alors qu'elle étudiait, fascinée, les murailles et les meurtrières qui n'avaient pas servi depuis cinq cents ans et la deuxième guerre du sel. Imaginait-elle des actes héroïques, des défenses sanglantes, de preux chevaliers défendant la vertu des damoiselles dans les tours ? Soudain,

Arekh fut pris d'une envie affreuse de s'éloigner, comme si la comparaison entre les fantasmes romantiques d'une enfant et la vérité était impossible à supporter.

Au retour, ils croisèrent deux paysans, qui ne leur adressèrent pas le moindre coup d'œil. La région était-elle si déserte quand il était petit ? Arekh se souvenait que de nombreux braconniers hantaient les forêts, des braconniers que son père et ses cousins attrapaient quand ils s'aventuraient trop près du château. Avant, il y avait des potagers et des vergers sur les pentes, des fermes aux cheminées fumantes à l'horizon. Mais sans doute l'extinction de la famille avait signé une baisse du commerce dans la région, et les paysans étaient morts, ou avaient émigré ailleurs.

Il hâta le pas, tandis que la gamine dévalait le chemin derrière lui, tenant toujours les bêtes par la bride. « Chemin de Pierre » ou non, il n'avait rien à faire là. C'était dangereux. Arekh était recherché, même si les auxiliaires de justice de Reynes devaient avoir perdu sa trace depuis la Cité des Pleurs. D'ailleurs, Miras était le dernier endroit où ils penseraient le trouver.

Il fallait qu'il parte. Pourtant, il passa la journée à errer sur les chemins, donnant une dernière chance au signe d'Ishna de se manifester.

Était-il venu pour rien ? Qu'avait-il à faire, à comprendre, au milieu de ces pierres humides ?

En fin d'après-midi, il retourna au village. Cette fois, l'auberge était pleine. La vieille femme était accompagnée d'une inconnue presque aussi âgée qu'elle – sa sœur ? – qui servait avec une certaine grâce entre les tables. Deux paysans buvaient de la bière, trois bourgeois installés sur des bancs comptaient de l'argent autour d'une cruche de vin, un adolescent portant un tablier s'affairait avec un plateau autour d'un groupe de nobles élégamment habillés. Arekh leur jeta un coup d'œil rapide. Ils étaient trois : deux femmes, jeunes et belles, qui sirotaient du vin dans des verres presque propres et un jeune homme à la chemise blanche impeccable et aux cheveux coupés à la dernière mode, dévorant une énorme tranche de pain bis.

Le feu crépitait dans la cheminée. Il faisait bon. Le bruit des bavardages ressemblait à celui d'une nuée d'insectes tranquilles.

Arekh s'assit et commanda un large repas : du pain, de la soupe, de la viande pour l'esclave, du ragoût et une cruche de vin rouge pour lui. Deux verres de vin plus tard, une douce chaleur l'avait envahi, qui ne fit que croître quand il commanda une liqueur, puis une autre.

Le moment était agréable et Arekh se détendit, sentant la douce chaleur de l'alcool se répandre dans son dos. La dernière fois qu'il avait bu, c'était...

Il se figea.

Il savait où et quand. Et ce qui était arrivé.

Pourquoi avait-il commandé du vin ? Cela faisait vingt et un ans qu'il n'avait pas avalé un verre d'alcool. En quelques gestes, il venait de rompre des années d'abstinence, et cela sans décision particulière, sans y réfléchir, sans même le remarquer.

Simplement parce qu'il était dans les mêmes lieux.

La vieille femme de la veille lui apporta une coupe de fruits, puis engagea la conversation, faisant des efforts d'amabilité sans doute dus à la présence de la famille noble à la table d'à côté. Elle proposa même à Arekh d'envoyer son petit-fils – l'adolescent qui aidait au service – chercher un cheval frais au relais de poste « ... si vous en avez besoin, bien sûr. Si monsieur reprend la route demain matin, même si nous serions ravis d'accueillir monsieur plus longtemps... »

Arekh accepta. La jument n'avait jamais été solide et son état ne faisait qu'empirer. En vérité, un nouveau cheval serait le bienvenu.

La vieille femme accepta les pièces d'argent tendues et lui demanda son nom.

Arekh la regarda un court instant.

Puis il répondit.

— Arekh ès Morales de Miras, déclara-t-il en souriant.

Sa voix avait résonné entre les murs de bois de l'auberge et le silence s'abattit sur la salle. Arekh resta immobile, gardant son sourire aux lèvres. Il savait ce qui s'était passé. Il avait vu d'autres hommes provoquer ainsi le destin sans logique, par pure déraison, sur un coup de folie créé par la boisson. Un phénomène que les prêtres appelaient « danser avec la mort ». C'était, disaient les vestales de Lâ, qui s'occupaient des déshérités à Reynes, l'appel des Abysses, réveillé par l'alcool ou les potions utilisées pour les transes divines, un appel qui poussait ceux en qui il se réveillait à provoquer dans un bar des guerriers dix fois plus forts qu'eux, où à accepter des paris stupides et mortels.

C'était ce qu'Arekh venait de faire – provoquer les oiseaux de Lâ par pur plaisir, poussé par le vin et les sombres pensées qui se mouvaient dans les eaux ignorées de son âme.

L'atmosphère s'était glacée. Seuls les trois commerçants, et une des deux jeunes femmes nobles, sans doute non originaires de la région, continuaient de discuter à voix basse.

La vieille femme regardait Arekh, horrifiée. À côté, sa sœur s'était transformée en statue, une cruche en terre cuite et des bols sur son plateau en équilibre précaire. Les deux paysans qui conversaient près de la porte fixaient Arekh, bouche ouverte. Un prêtre entre deux âges, qu'Arekh n'avait pas remarqué auparavant, se releva de la marmite au-dessus de laquelle il était penché et observa l'assistance.

Le bavardage musical de la jeune femme à la table d'à côté s'éteignit quand elle réalisa que personne ne l'écoutait. Son élégant compagnon, qui tournait le dos à Arekh, s'était figé, très raide.

Puis, lentement, il se retourna.

— Arekh ès Morales de Miras, répéta-t-il en appuyant chaque syllabe.

Maintenant, même les bourgeois s'étaient tus. Tous les regards convergeaient vers les tables.

Arekh élargit son sourire, découvrant les dents.

— Pour vous servir.

— Intéressant. Vous l'ignorez peut-être, mais le fils aîné de la famille de Miras s'appelait aussi Arekh.

— Vraiment ? dit Arekh sans changer d'expression.

La petite esclave suivait chaque phrase avec attention, ses grands yeux étonnés tentant d'analyser les expressions de chacun. À la table d'à côté, les deux jeunes femmes, inquiètes, faisaient de même.

— Savez-vous ce que cet homme a fait à ma sœur aînée ? dit le jeune noble, se levant et sortant son épée.

— Aucune idée. Racontez toujours...

— Ma sœur s'appelait Alyssa, dit lentement le jeune homme. Elle avait dix-neuf ans et allait se marier. Elle menait une existence plutôt terne, dans cette province éloignée... Aussi mes parents ont pensé qu'il était bon qu'elle sorte, qu'elle voie du monde, pour s'habituer à sa future vie d'épouse et de châtelaine. Alors ils l'ont emmenée à un dîner, au château voisin, dans la propriété de la famille Morales. C'était l'anniversaire de leur fils aîné... Un enfant de dix-sept ans, bizarre, qui, disait la rumeur, avait déguisé le meurtre de son jeune frère en accident de chasse pour toucher l'héritage...

Il laissa mourir sa phrase.

— Mais c'est que votre histoire me passionne, dit Arekh en se levant.

Il posa sa main gauche sur le bord de la table, sentant la chaleur de l'alcool dans ses veines et le pommeau de son épée courte contre sa hanche.

— Très bien. Je continue donc... Mes parents se sont quand même rendus à l'invitation. Après tout, les Morales étaient des parents éloignés. Et puis, si on prête attention aux rumeurs... Mais il semble que cette fois, elle était vraie. Au moment du dessert, le garçon est devenu fou. Il a tué son père, sa mère, trois de ses métayers, un de ses cousins, deux autres invités... dont ma sœur, qui tentait de fuir.

— Voilà qui est très mal, dit Arekh en élargissant son sourire.

Le noble lui jeta un regard de haine pure. Les deux paysans, ébahis, ne bougeaient pas. La femme au plateau fit deux pas en arrière, mettant un banc entre elle et Arekh.

— J'avais cinq ans à l'époque, ajouta le jeune homme en faisant miroiter son épée. Je ne pouvais rien faire. Mais j'ai grandi...

L'assiette de ragoût lancée par Arekh s'écrasa sur son visage et le jeune homme recula d'un pas, sous le choc et la surprise, la figure dégoulinant de graisse et de tomates séchées. Les deux femmes crièrent et se levèrent. Arekh fit tomber la table d'un coup de pied, sortit son épée, puis se tourna vers les autres clients, s'inclina, et fit un grand salut théâtral.

— Le fils aîné des Morales, pour vous servir, dit-il en s'amusant de sa propre folie.

S'il n'avait pas bu, le jeune homme serait déjà mort. Arekh aurait profité de la désorientation de son adversaire pour le transpercer, puis il se serait frayé un chemin jusqu'à la porte avant que personne n'ait eu le temps de réagir. Mais il n'était pas tout à fait lui-même.

« *Danser avec la mort.* » Quelle belle expression.

Il s'attendait à ce que les paysans se jettent sur lui mais il n'y eut aucun mouvement, que les grognements furieux du jeune noble qui s'essuyait les yeux. Enfin, il se mit en garde, le visage crispé d'une rage froide. Arekh fit le salut réglementaire à la mode de Reynes, puis s'engagea dans le duel, prenant un malin plaisir à ne transgresser aucune règle, à combattre selon « l'honneur », juste pour le plaisir de se rendre les choses plus difficiles.

À la table de derrière, une des jeunes femmes se détourna et s'éloigna à grands pas. À la porte, elle jeta un coup d'œil acéré aux duellistes, puis sortit.

Son adversaire savait se battre, constata Arekh, mais son niveau était celui d'un noble de province. Rien à voir avec le talent d'escrimeur d'Harrakin ou de certains des nobles de la cour d'Harabec. Malgré tout son panache, le jeune homme n'avait bénéficié que de l'enseignement des maîtres d'armes locaux, et ne s'était sans doute entraîné qu'avec ses frères et ses cousins...

Il est « moi », réalisa Arekh en parant une attaque énergique mais prévisible.

— Vous devriez travailler vos feintes, mon brave, déclara-t-il pour l'énervé.

Le jeune homme était « lui ». Son adversaire était le Arekh de province, celui qu'il serait devenu s'il avait grandi normalement parmi les siens, s'il était devenu un fils de famille estimé de tous, entre les marais, les réceptions familiales et les tournois amicaux...

— Assassin ! cria son adversaire, un cri étranglé de rage furieuse.

Arekh fit un pas sur le côté et d'un geste sec, lui enfonça sa lame dans l'épaule. La blessure n'était pas profonde, mais le sang

commença à couler. Un bruit de pas résonna derrière lui... Un des paysans s'était enfin décidé à agir, et avançait, un tabouret à la main, avec ce qu'il pensait être de la discrétion.

— Attention ! cria la petite esclave.

Elle bondit sur ses pieds et rentra, tête la première, dans les genoux de l'homme qui trébucha. Arekh n'aurait pas eu besoin de son aide, mais si l'enfant lui donnait une opportunité, autant la saisir. Il recula, frappa le paysan de son poing fermé et entendit le petit bruit caractéristique de la nuque qui se brisait.

Le premier mort de la soirée, et tout ceci pour deux verres de vin...

Alors le chaos se déchaîna. Le jeune noble bondit en avant avec un cri de rage – peut-être connaissait-il le paysan, ou peut-être voulait-il simplement profiter de l'occasion... en tous cas il frappa avec fureur, de toutes ses forces, et Arekh se trouva pour la première fois du combat en réel danger. La porte de l'auberge choisit ce moment pour s'ouvrir et trois valets en livrée s'engouffrèrent dans la salle. Encouragés par la jeune femme qui était partie les chercher, ils se jetèrent sur Arekh avec des bâtons. Le deuxième paysan s'enfuit tandis que les autres dîneurs reculaient en criant.

Seul le prêtre, qui n'avait pas bougé, observait la scène.

Plus le temps de faire de détail, de s'amuser ou d'observer les règles. Arekh frappa comme il pouvait, au hasard, transperçant un visage avec sa lame, frappant un autre du coude, parant et retournant les coups d'épée du noble avec autant de rage et de volonté de vaincre que son adversaire. Malgré la situation, Arekh n'avait pas peur... pourtant il pouvait mourir à tout moment, il suffisait qu'un des valets l'étourdisse avec un bâton pour qu'il ne puisse se défendre, et il se souvint d'une autre auberge où, poussé par le même désir irrationnel d'en finir, il avait provoqué des soldats, en avait tué quelques-uns et s'était retrouvé condamné aux galères.

Son existence aurait dû prendre fin le lendemain. Oui, il aurait dû périr, se noyer, et si Marikani n'était pas venue le sortir de l'eau, il aurait été en paix. Voilà pourquoi, sans doute, il avait de nouveau provoqué le destin, il était temps que le sursis finisse, que ces pages de trop qui avaient été écrites sur le livre de sa vie s'arrêtent, et quoi de mieux que le pays de son enfance, l'endroit où, par accident, il avait provoqué la mort d'un frère adoré ?

Puis le jeune noble s'écroula, les coups s'arrêtèrent, et Arekh s'aperçut qu'il était vivant.

Le jeune homme était allongé sur le sol, encore conscient, le torse déchiré, du sang perlant à ses lèvres. Arekh lui avait porté sans même s'en apercevoir un coup décisif en lui déchirant le muscle d'un bras. Deux valets étaient à terre, l'un mort, l'autre inerte. Le deuxième

paysan n'était nulle part en vue. Les trois bourgeois s'étaient retirés au fond de la pièce et observaient la scène avec horreur ; la femme au plateau sanglotait, debout, immobile.

Alors Arekh la reconnut. C'était une des cuisinières du château... elle avait travaillé pendant des années à l'office, à préparer des gâteaux et des sucreries qu'Arekh et Ires venaient la supplier de leur donner après le repas du soir. Resanne. Il avait oublié jusqu'à son existence, mais maintenant son visage et son nom lui revenaient, aussi clairs que le bruit des pas de deux petits garçons courant sur le carrelage de la cuisine.

La jeune femme qui avait appelé les valets se jeta sur le corps du noble, secouée de sanglots convulsifs. Une bague en forme de serpent, le symbole de l'amour, ornait son doigt... il s'agissait sans doute de son épouse, réalisa Arekh. L'autre se tenait debout, très pâle.

— Il n'est pas mort, dit Arekh à la femme qui sanglotait. Il a perdu beaucoup de sang, mais c'est tout. Il s'en tirera.

— Assassin ! !! cria-elle, comme son mari un peu plus tôt dans le combat. Assassin...

Arekh avança d'un pas vers le blessé, observa le sang qui maculait sa chemise, puis leva les yeux vers Resanne.

— Je ne l'avais pas tué, dit-il. Je n'avais pas tué Ires. C'était un accident. J'ai voulu atteindre le sanglier, mais ma lance a glissé...

Resanne continua à le fixer, la même expression terrifiée sur le visage.

— Ils ne m'ont jamais cru, et vous ne me croyez pas non plus, reprit Arekh sans détourner le regard. Mais c'est la vérité.

Seul le silence lui répondit. Arekh baissa les yeux vers le blessé, puis ajouta :

— Je suis désolé pour votre sœur. Elle n'avait rien à voir avec ce... avec tout ce gâchis. Elle est tombée à cause de la mort d'un autre. Je suis navré.

Il ramassa son manteau, fit signe à la petite esclave, et sortit.

La nuit était fraîche et belle et Arekh respira l'air glacé avec un soulagement infini. À côté, quatre magnifiques chevaux bais attendaient, surveillés par un tout jeune laquais qui le fixa, terrifié, se demandant sans doute s'il reverrait jamais ses maîtres.

Les étoiles brillaient avec une intensité presque douloureuse.

La gamine l'observait et Arekh se souvint de leur conversation à l'auberge. *Je ne l'ai pas tué*, faillit-il répéter. *Pas lui. Pas Ires*. Mais il se retint. Il n'avait pas à se justifier devant une esclave.

La route qui l'avait amené jusqu'ici serpentait dans l'ombre. Alors ? Que voulait Ishna ? Où était son signe ? Pourquoi était-il venu ici ?

Ses cailloux pesaient dans sa poche et hésita. Il ne voulait plus

jouer, et il était fatigué des énigmes. Il était temps de se débarrasser des pierres, une fois pour toutes.

Le jeu n'était plus drôle.

Par acquit de conscience, il prit une pierre et la leva, regardant les rayons de lunes s'y refléter.

— Ishna, dit-il, une dernière chance. Où est ton signe ?

Derrière lui, la porte de l'auberge s'ouvrit.

Arekh se retourna, prêt à se battre. Mais ce n'était que le prêtre.

Arekh observa l'homme tandis qu'il avançait vers lui, éclairé par la lumière des étoiles... La quarantaine, le visage pensif et plutôt doux. Il portait la robe noire du sacrifice permanent, orné d'un col rouge et orange, les couleurs de Saille, la gardienne du feu sacrificiel.

Le prêtre l'observa un instant, puis dit d'une voix lente :

— Arekh ès Morales, héritier de Miras... Vous savez que vous êtes recherché sur le territoire de Reynes...

Arekh se contenta de le fixer, sans répondre.

— Après ce petit... incident, à l'auberge, il va vous être difficile de rester discret. Dans deux heures, toute la région sera au courant. Demain, les routes seront gardées. Vous allez avoir du mal à repasser la frontière. (Toujours pas de réponse. Le prêtre hésita, puis reprit :) Je suis curieux... Quel effet cela vous a-t-il fait de revoir cet endroit ?

Le silence s'éternisa, puis Arekh haussa les épaules.

— Difficile à dire. Tout me paraît si petit maintenant. Ce n'est pas le même lieu.

— Ça ne m'étonne pas, dit le prêtre, et Arekh entendit la petite esclave frissonner derrière lui. (Le vent se levait, faisant baisser la température déjà glaciale.) Ce n'est pas le même lieu. C'était un endroit rempli de gens que vous aimiez ou que vous haïssiez, un endroit rendu vivant par votre regard d'enfant. Les enfants font étinceler ce qu'ils voient. Leur imagination enflamme l'endroit le plus morne de l'étincelle divine et...

— Si vous avez quelque chose à dire, crachez, coupa Arekh. Comme vous le dites, les routes vont être gardées. Je ne vais pas m'attarder.

Le prêtre croisa les bras.

— Vous êtes bien le Morales qui était Conseiller à la Couronne d'Harabec ? L'homme qui a repris le palais avec cinquante hommes, après la tentative de coup d'État du cousin d'ayashinata Marikani, qu'Arrethas la protège, elle et ses descendants ?

La phrases prononcées par le prêtre laissèrent dans l'esprit d'Arekh une traînée de cendres.

— C'est moi, réussit-il enfin à prononcer.

— Alors notre rencontre est un présent des dieux, dit l'homme en s'inclinant. Mon nom est Pier, et bien qu'originaire des Principautés, j'ai été détaché auprès du Haut Conseil de la Cité de Salmyre, que je représente. Je reviens de Reynes, où j'ai essayé de convaincre les Principautés de nous envoyer des troupes. La discussion est ouverte, mais je n'avais pas le temps d'attendre le vote. Toute décision prend un temps incroyable là-bas...

Arekh hocha la tête. Les cinq assemblées de Reynes était un véritable puzzle diplomatique, une tapisserie tissée par un politicien dément et dans laquelle même les spécialistes des lois du pays, pourtant élevés depuis leur plus tendre enfance dans les arcanes du pouvoir, se perdaient parfois.

— Bonne chance. Si vous êtes en guerre, vous avez le temps de la perdre avant qu'ils se décident.

— Justement. Nous sommes en guerre contre les créatures des Abysses, Conseiller Morales. Si Salmyre tombe, elles risquent de déferler sur le continent et de détruire toute vie dans les Royaumes... ce que nous préférerions éviter. Nous avons besoin d'hommes sûrs, d'officiers de talent, renommés, sachant motiver leurs hommes, et votre expérience militaire nous serait précieuse. Nous pouvons vous payer un très bon prix. Et bien sûr, ajouta-t-il en souriant, je peux vous faire repasser la frontière. Nul n'a le droit d'arrêter le compagnon d'un prêtre...

— Les créatures des Abysses ? répéta Arekh, ébahi. Mais comment...

— C'est une longue histoire. Acceptez-vous ma proposition ? Nous aurons tout le temps de parler sur les routes de l'ouest.

Salmyre. Les routes de l'ouest. Les grandes étendues désertes où Arekh voulait se perdre, où il voulait recommencer sa vie quand, suivi de Liénor, Mîn et Marikani, il avait traversé le col des Monts de Cendre, espérant laisser les deux jeunes femmes derrière lui...

... mais les choses ne s'étaient pas passées comme prévu et il avait fait un sacré détour.

Une guerre. Une nouvelle.

Pourquoi pas ?

— Un très bon prix ? C'est un peu vague. Pouvez-vous être plus précis ?

— Nous en discuterons ailleurs, si vous le voulez bien, dit Pier. Mais vous serez étonné. Les shi-âr de Salmyre sont désespérés. Et riches.

Arekh s'inclina.

— Voilà deux mots qui me plaisent infiniment. Je suis à votre disposition, ô béni de Saïlle.

— Ma voiture est par là, dit le prêtre, frissonnant malgré sa

cape. Allons-y. Il va commencer à pleuvoir.

Chapitre 4

Les esclaves révoltés s'introduisirent dans les appartements de Marikani et d'Harrakin, la nuit, au moment où les lunes entraient en conjonction avec l'étoile du nord. Leur complice aux cuisines avait mis une puissante potion soporifique dans le repas des gardes et ceux-ci, malgré leurs yeux ouverts, ne les virent pas réellement venir. Leur sang coula sur le marbre comme une nouvelle veine de pierre. Leur capitaine n'était pas venu en faction. Menra, une esclave aux formes souples dont les longs cheveux blonds ne suffisaient pas à rebuter les hommes libres, s'était arrangée pour passer la nuit avec lui. Elle lui avait tranché la gorge dès qu'il s'était endormi.

Elle serait torturée à mort le lendemain matin, mais le jeu en valait la chandelle.

... Le jour viendrait.

Le jour devait venir, les hommes et les femmes du Peuple turquoise se répétaient parfois les lignes de l'ancienne prophétie comme une prière. Une très ancienne prophétie, venue de la nuit des temps, venue de la nuit des glaces peut-être, de ce pays froid et bleu devenu mythique et d'où on disait que le Peuple turquoise était arrivé, des milliers d'années auparavant, pour tomber en captivité dans ce pays brûlant et cruel.

Mais les dieux l'avaient dit : le jour viendrait de leur libération. Il y aurait un signe, et en voyant ce signe, les enchaînés se réveilleraient et arracheraient leur liberté, dans le sang et la douleur.

Ils étaient beaucoup à vouloir donner ce signe.

L'esclave qui menait ses trois compagnons en direction des appartements royaux étaient l'un d'eux. Il n'était qu'un captif comme les autres, né d'un père inconnu, d'une mère qui lui avait été arrachée quand il avait quatre ans... peut-être avait-elle été vendue, peut-être avait-elle été tuée, il n'en avait jamais rien su. Un jour elle avait simplement disparu de la mine. Lui, il y avait grandi, il y avait travaillé, il avait teinté chaque centimètre de pierre d'une infinie souffrance...

Et un jour, cette souffrance s'était arrêtée. C'était matin très tôt, avant que le soleil ne se soit levé, alors que la Rune de la Captivité brillait encore dans le ciel. Il avait été affecté aux chargements et

poussait dehors sa première cargaison de la journée. Il avait regardé les étoiles et tout s'était cristallisé en lui. La haine, la douleur, l'énergie qui résidait encore, malgré l'existence qui avait tout fait pour l'abattre, dans son jeune corps. Il avait su que le temps était venu et qu'il fallait agir.

Ses frères attendaient le signe.

Il avait eu de nombreuses idées, qui n'étaient hélas que peu réalisables. Mais il avait une sœur – du moins, la rumeur disait qu'elle était sa sœur, la seule chose qu'ils pouvaient savoir était qu'ils avaient été enfants en même temps à la mine – une « sœur », donc, qui, grâce à sa beauté et ses cheveux plus foncés que la moyenne, avait été envoyée au palais pour y servir. Grâce à elle, et à un de leurs complices qui travaillait au ravitaillement de la mine, et auquel ses maîtres faisaient confiance, ils avaient préparé l'expédition.

Ils allaient tuer le roi et la reine d'Harabec... les tuer de manière ignominieuse et lente, mettre le feu au palais, jeter les cadavres dans la cour devant les nobles assemblés, et hurler, hurler que c'était là le premier pas de la révolte, hurler que c'était là le signe et que dans tous les Royaumes, les esclaves devaient s'unir et se battre, arracher leurs chaînes, dans une mer de flammes qui engouffrerait le continent...

La porte de la chambre s'ouvrit et les quatre hommes avancèrent sur le parquet en marqueterie. Le bois était vernis et souple sous leurs pieds, légèrement parfumé. La pièce était baignée dans la douce lueur des bougies reposant sur des chandeliers de bois ornés d'incrustation d'or, et aux murs se trouvait le sceau de la maison royale d'Harabec, l'initiale du premier roi mêlé au A ornementé du dieu Arrethas, l'ancêtre de la lignée.

L'esclave jeta un coup d'œil au sceau du dieu. Cette nuit, Arrethas ne protégerait pas ses descendants. Pas contre des épées tranchantes et la fureur qui lui serrait la gorge.

Un rideau d'un rouge profond protégeait l'alcôve où se trouvait le lit. D'un geste, l'esclave donna ordre à ses compagnons de se déployer, se plaçant lui-même sur la gauche. Des respirations lentes et régulières s'élevaient derrière le lourd tissu.

Il leva la main, tira le rideau...

... et tout s'enchaîna.

Les événements allèrent très vite, comme si après tant de préparatifs, le destin accélérait l'histoire vers une conclusion hâtive. L'esclave vit une jeune femme ouvrir les yeux ; elle était à moitié nue, assez belle, ses longs cheveux bruns dénoués tombant sur sa poitrine et son dos. En voyant le premier homme approcher, elle laissa échapper un cri de stupeur, attrapa un vase qui se trouvait au pied du lit et frappa, se défendant de son mieux. Mais l'esclave, endurci

pendant des années aux pires travaux de la mine, n'allait pas se laisser impressionner par une femme habituée au luxe et à la paresse. D'un coup sec du poing, il la frappa au visage, lui éclatant la lèvre et la faisant voler sur le lit. Le banc qui se trouvait à son chevet tomba avec fracas, un chandelier roula sur les rideaux, qui commencèrent à prendre feu. L'esclave sourit alors que les flammes léchaient le tissu et il vit, grandissant dans son cœur comme sur les broderies, les flammes monter, monter, comme une vague de feu grandissante, enflammant Harabec et se répandant sur les royaumes, engouffrant le monde dans une vague de sang et de lumière pour signer enfin la liberté des siens...

C'est alors que le roi d'Harabec se réveilla.

Il bondit de sa couche avec une grâce mortelle, une grâce cruelle et glacée née d'années de cours de danse, d'escrime, d'équitation, affinée lors d'innombrables duels et d'interminables campagnes. Soudain, il eut une lame à la main, fine et noire, et, avant que l'esclave révolté ne puisse réagir, son compagnon s'écroula, une imperceptible ligne rouge sur la gorge. Il se débattit à terre, s'étouffant avec le sang qui coulait dans ses poumons, tandis que le roi attrapait un poignard ornementé accroché au-dessus du lit. Alors, une arme dans chaque main, il bondit tel un fauve au-dessus de la couche...

L'esclave, désespéré, leva son couteau pour l'enfoncer dans le cœur de la jeune reine, pour en tuer au moins un, pour accomplir au moins la moitié de sa promesse, mais la femme le repoussa avec rage et avant qu'il n'ait pu reprendre son équilibre le poignard du roi d'Harabec s'enfonça dans son épaule, l'autre frappa, droit au cœur, et l'esclave révolté tomba, perdant en même temps la vue, l'espoir et la vie. Il ne vit pas son deuxième compagnon, le dernier survivant, tenter de s'enfuir avant que le roi ne le poignarde dans le dos, il ne le vit pas arracher les rideaux et éteindre les premières flammes du talon avant qu'elles ne puissent gagner le reste de la chambre.

Le feu qui dévorait le tissu s'éteignit, et la pièce retomba dans le noir.

Marikani attrapa avec hâte sa robe d'intérieur en soie rouge et s'enveloppa dedans avant de regarder les cadavres, le sang, le rideau brûlé. Les bougies s'étaient éteintes en tombant, laissant une larme de cire sur le parquet. Elle les redressa, puis les ralluma, tandis qu'Harrakin, encore nu, jetait négligemment l'épée et le poignard sur le lit. Il s'étira comme un chat.

— Eh bien, voilà ce qu'on appelle un réveil agité, dit-il avec le sourire carnassier qui le rendait irrésistible auprès des femmes. J'aime l'exercice au réveil, mais en tout l'exagération est une erreur...

— Il faut sonner la garde, dit Marikani en se dirigeant à grands pas vers le couloir. Il y a sans doute des insurgés partout. Pourvu que

Banh soit indemne...

— S'il s'agissait d'un nouveau coup d'État, ils auraient envoyé plus d'hommes, ma belle, dit Harrakin en la regardant traverser la chambre. Trois adversaires contre moi... Ils n'avaient aucune chance ! (Il repoussa du pied un des corps, encore agité de soubresauts.) Non, ces types ne viennent pas de l'Émirat. Ce ne sont que des esclaves révoltés...

Arrivée près de la porte, Marikani se figea. Elle se retourna et son regard se posa de nouveau sur les cadavres, sur son mari souriant, la peau encore légèrement éclaboussée de sang.

Puis elle sortit.

Une heure plus tard, le palais était sur le pied de guerre. Chaque recoin du bâtiment était fouillé, les soldats réveillés, les complices des révoltés arrêtés. On n'en trouva que deux, le charretier qui les avait introduits dans la place, et qui s'était jeté par la fenêtre du troisième étage en voyant sa capture proche, et une certaine Menra, apprentie cuisinière. C'est dans sa chambre qu'ils retrouvèrent le cadavre du capitaine.

Des sanctions devaient être prises, et elles furent exemplaires. Tous les gardes survivants attachés à l'aile royale du château furent mutés dans le sud et rétrogradés pour incompétence. Le capitaine étant mort, il n'était plus besoin de le déshonorer. Deux heures plus tard, un conseil restreint était tenu dans le Salon d'Automne.

— Il faudra au moins tripler la garde, et cela pendant des années, expliquait Banh. Il importe peu que les coupables soient morts. Que trois hommes aient pu s'introduire dans la chambre royale avec autant de facilité va donner des idées à tous les fous du royaume... et à nos ennemis.

— Sans doute, mais l'important est de mater les insoumis, et de manière exemplaire, déclara *eheri* Loniros Maloua, le fils du chef de la guilde des marchands, qui s'occupait des mines. Comme vous dites, cela va donner des idées aux autres... mais aux autres esclaves d'abord ! Les mineurs doivent subir un châtement terrible, pour leur couper à jamais l'envie de lever les yeux...

— Je ne comprends toujours pas, dit Harrakin en étouffant un bâillement. Qu'est-ce qui les a poussés à faire ça ? Il y a eu des problèmes de nourriture à la mine ? Des maladies ? Des sacrifices ?

Les prêtres venaient parfois faire moisson d'enfants dans les mines, ou sur les chantiers d'esclaves, pour des sacrifices humains de groupe prévus lors des occasions de fête, comme les solstices ou les grandes célébrations religieuses. Parfois, les parents réagissaient mal, et les prêtres devaient éliminer les fortes têtes avant que la situation ne s'envenime.

Mais à tout prendre, les rébellions étaient rares. Le poids de

milliers d'années de servitude suffisait à maintenir l'ordre.

Loniros haussa les épaules.

— Non, rien. Ils sont nourris normalement, et cela fait des années que nous n'avons pas eu de difficultés.

— Alors pourquoi ?

— Peut-être parce qu'ils ne veulent plus être esclaves, dit Marikani d'une voix douce, et après les événements de Salmyre, des mois plus tard, les participants à la réunion devaient se souvenir encore longtemps de cette étrange réflexion.

Harrakin la regarda, une lueur d'incompréhension dans ses yeux noirs.

— Ne plus être esclaves ? (Marikani le regarda sans rien dire, attendant sa réaction. Le jeune roi réfléchit un moment avant de continuer.) Ça n'a pas de sens. Même s'ils brûlaient le palais, même s'ils tuaient tous les habitants d'Harabec un par un... Ils ne seraient toujours pas libres. Le reste du monde se retournerait contre eux. Les autres pays ne supporteraient pas l'existence d'un pays régi par le Peuple turquoise. Toutes les armées des Royaumes seraient envoyées pour les éliminer.

Marikani détourna son regard vers la table d'acajou et parut réfléchir un moment.

— C'est vrai, dit-elle enfin. Ce serait sans espoir.

Le Haut Prêtre d'Harabec, que Marikani avait d'abord hésité à réveiller à cause de son rang, se tenait un peu en arrière, les bras croisés. En entendant les paroles d'Harrakin, il se pencha avec une expression de reproche.

— Ayashi Harrakin, vous oubliez la principale raison. Les esclaves ne peuvent obtenir la liberté car leur servitude est éternelle. Elle est inscrite dans leur âme par la condamnation des dieux, et nulle révolte ne pourrait l'effacer.

— Ah, oui, les dieux... Pardonnez-moi, Béni d'Arrethas, dit Harrakin avec une légèreté presque blasphématoire, et Marikani dissimula un sourire.

Comme tous les habitants des Royaumes, Harrakin croyait aux dieux, et en la supériorité d'Arrethas, son ancêtre, mais le moins qu'on puisse dire était qu'il n'était guère obsédé par les règles religieuses. Les interprétations des prêtres et les lectures des augures ne l'intéressaient que quand il pouvait s'en servir pour faire valoir sa volonté, et il ignorait superbement tout édit ou présage qui n'allait pas dans son sens, au point que le Haut Prêtre devait parfois discrètement le rappeler à l'ordre... même si Harabec était un pays où, comme le climat, la religion était douce, il n'en était pas de même partout dans les Royaumes et une mise en garde du Haut Clergé de Reynes pouvait arriver à n'importe quel moment.

— Ayashi Harrakin réagit en guerrier, dit Banh qui sentait le mécontentement du Haut Prêtre. C'est un soldat, il pense aussitôt stratégie militaire.

— En effet, dit Harrakin en souriant. Mais comme il ne s'agit pas d'une guerre, la rébellion est votre problème, Béni d'Arrethas. Tout révolté est un blasphémateur, c'est donc bien aux Liseurs d'Âmes d'intervenir ?

— Oui, dit le Haut Prêtre, d'un ton étonnement neutre. J'ai fait partir une lettre aussitôt que j'ai su la nouvelle. Les Liseurs du Haut Temple de Reynes sont en route... ils étaient près de la frontière quand ils ont reçu mon message. Ils devraient arriver demain, peut-être même dans la soirée, et ils s'occuperont de la question et des condamnations.

— Les Liseurs d'Âmes ? répéta Loniros, inquiet. J'ai parlé de châtiment exemplaire, mais ne m'en tuez pas trop, quand même. J'ai besoin de faire tourner la mine.

— Vous connaissez les règles, soupira le Haut Prêtre. (Une ombre de tristesse passa dans son regard, comme s'il n'appréciait guère ce qu'il allait dire.) Un homme sur dix devra périr sous la torture, cinquante seront décapités pour l'exemple, et les autres marqués au fer du blasphème. Telle est la loi divine.

— Vous plaisantez ? Avec deux cents esclaves de moins, nous prendrons un retard immense sur les livraisons prévues ! Sans compter la désorganisation qui...

— Nous n'allons pas procéder ainsi, dit soudain Marikani.

Quatre regards étonnés se posèrent sur elle.

— Je vais aller à la mine demain, déclara-t-elle avec une certaine lenteur, comme si elle ignorait ce qu'elle allait dire, et qu'elle inventait la solution avec ses paroles. Je vais y aller pour me rendre compte par moi-même de l'ambiance qui règne là-bas. Selon ce que je constaterai, nous laisserons les Liseurs d'Âmes appliquer ou non la punition divine. Peut-être n'est-il pas besoin d'aller si loin...

— Vous n'avez plus le choix, dit le Haut Prêtre. Une fois la procédure déclenchée, il faut aller jusqu'au bout. Ces trois esclaves ont condamné les autres mineurs. Vous n'y pouvez rien.

— Pas s'ils ont agi seuls, protesta Marikani. Les Liseurs d'Âmes n'interviennent qu'en cas de conspiration.

— Comment voulez-vous qu'il n'y ait pas eu conspiration ? Ces esclaves ne sont pas sortis de la mine sans que leurs camarades les aient vus ! s'exclama Loniros, avant de comprendre que sa réaction ne servait pas ses intérêts. Enfin, non, enfin, je veux dire, oui, il est tout à fait possible qu'ils aient agi seuls...

Harrakin lui jeta un regard de mépris qui aurait fait rire son épouse en d'autres circonstances.

— Nous verrons demain, dit simplement celle-ci.

La rumeur que la reine d'Harabec allait se rendre dans les mines traversa la cour comme une traînée de feu. La tentative d'assassinat manquée avait déjà excité les esprits – il n'y avait rien de mieux qu'un danger évité pour rendre ses couleurs à la vie. Les dames se firent un plaisir de renvoyer leurs filles d'atour aux yeux bleus à la campagne, disant qu'elles ne pouvaient plus leur faire confiance, avec l'intention de faire venir à prix d'or de belles filles libres du sud, auxquelles elles devraient payer salaire, mais dont les massages et le goût des tissus étaient réputés. On raconta de vieilles histoires familiales, des histoires sombres de massacres dans des propriétés perdues, au cours de siècles oubliés, tout en dégustant de délicieux sorbets dont la glace était importée à grands frais des montagnes.

La Danse des Fauves, un bal masqué prévu le soir même, et auquel on avait prédit un succès mitigé, car la demi-sœur de Vashni, qui l'organisait, n'était guère aimée à la cour d'Harabec, fut au contraire un succès. Les manières parfois vulgaires et la couleur un peu trop claire des cheveux de l'hôtesse étaient maintenant le dernier des soucis des courtisans. Tout le monde voulait échanger les nouvelles, voir la lèvre tuméfiée de Marikani, féliciter Harrakin – si celui-ci daignait passer au bal – de son héroïsme.

Harrakin ne vint pas, et Marikani les déçut. Au lieu de raconter avec passion la bataille où son époux avait fait preuve d'un courage digne d'un demi-dieu, et de donner des détails croustillants – on racontait qu'il était nu quand les rebelles avaient fait leur apparition – elle coupa court à toute conversation sur le sujet, comme si la moindre mention de l'incident l'irritait. Elle refusa aussi de commenter sa future promenade dans la mine, se contentant de parler avec l'ambassadeur de Kiranya de l'arrivée de la future délégation de Salmyre, qui, disait-on, cherchait de l'aide dans la guerre qu'ils menaient contre les barbares du nord... un sujet de conversation qui n'intéressait personne, et les curieux de la soirée en furent pour leurs frais.

Enfin vint le temps de la Danse des Fauves. Elle était donnée en l'honneur de la tigresse Ha, demi-humaine, fille du roi des animaux et d'une princesse mythique du nord, qui représentait l'été et la férocité. Il était de tradition de célébrer la danse au milieu du printemps, alors que la grisaille et les frimas régnaient encore sur les terres, pour faire venir au plus vite les feux étincelant de l'été.

Chacun sortit son masque, tenu par un manche d'ébène et d'or, contrastant avec les habits pourpres et oranges sauvages choisis en l'honneur de la tigresse. La musique rythmée, lourde, comme le pouls des jungles du sud, retentit et les couples commencèrent à évoluer lentement au centre de la salle, mains s'effleurant, pieds tournants,

masques se croisant, selon un ballet extrêmement codifié.

Marikani continua à marcher dans la salle, tenant son masque à la main. Elle ne voulait pas danser, et si elle voulait éviter de parler il lui fallait bouger, tourner autour des danseurs, comme si elle voulait admirer la cérémonie. Au moindre arrêt, comme des vautours, les courtisans se jetteraient sur elle, et sa tête lui faisait si mal qu'elle ne se sentait pas la force de prononcer les phrases élégantes, mensongères et joyeuses qu'ils s'attendaient à entendre. Un serviteur passa avec un plateau et elle attrapa un verre de vin parfumé, qu'elle but d'un trait, puis prise d'une soudaine impulsion elle en attrapa un autre, le vida aussi... Levant les yeux, elle croisa le regard amusé de Vashni, une des femmes les plus belles, les plus riches et les plus en vogue de la cour, qui venait d'arriver. Sourire aux lèvres, Vashni traversa la foule comme un bateau fendait les flots, et Marikani, malgré une manœuvre habile, ne put l'éviter.

— Ayashinata, le vin est fort, vous savez. Est-ce l'avidité de vos sujets à vous arracher l'histoire de votre nuit qui vous fait fuir ainsi la réalité ?

Même si elle ne pouvait, bien sûr, comprendre ce qui se jouait dans l'âme de Marikani, Vashni avait le don de toucher juste. Sous le regard trop perçant de son amie, Marikani se sentit soudain nue. Décidément, elle n'avait pas envie de converser, et surtout pas avec quelqu'un d'intelligent.

— Je réfléchis à mes réunions de demain, dit-elle avec un signe de tête bref. Je crois que j'ai besoin d'un peu de solitude.

— Je ne sais si c'est ici que vous la trouverez, commenta Vashni en riant, mais elle comprit le message et après un petit salut amusé, elle se joignit à un autre groupe.

Marikani se remit à marcher, attrapa un nouveau verre de vin, continuant à tourner autour des danseurs. La musique martelait, les courtisans tournoyaient, les masques ricanaient, dans une envolée de couleurs chaudes et de tissus chatoyants, tandis que flottait au-dessus des groupes qu'elle croisait des lambeaux de conversations épars.

... et la réduction des taxes sur les céréales dans les sept cités libres n'est pas si grande si on considère...

... bleue, ma chère, sa robe bleu pur, d'un mauvais goût impitoyable...

... « Et d'Harabec viendra une grande flamme, et cette flamme embrasera les Royaumes... » Si les augures sont vrais, alors...

Marikani s'immobilisa un instant, sourcils froncés. Elle connaissait la prédiction par cœur, bien sûr, celle-ci faisait partie de l'histoire d'Harabec. Les présages et les sacrifices annonçaient sa réalisation pour bientôt, peut-être même sous son règne... Ce dont Marikani se moquait bien. Elle ne croyait ni aux prédictions, ni aux

présages, mais elle n'appréciait pas la manière dont les rumeurs croissaient dans la population, et même chez les nobles, sur un « désastre » à venir. L'inquiétude n'était jamais bonne pour le commerce.

Le mot « commerce » lui fit penser aux exportations, et les exportations à la mine... Le plateau passa, et sans savoir comment elle se retrouva avec un nouveau verre de vin dans les mains, et sans savoir pourquoi elle le but, puis se remit à tourner comme une lionne marquant son territoire...

... les meilleures pâtisseries que j'aie jamais mangées, par contre, leur vin...

... et son époux ne s'en est pas offusqué non plus, en fait, je me suis laissée dire qu'ils étaient très amis...

... trois esclaves, trois, et il les a laissés morts sur le parquet...

... devraient arriver avant minuit. Banh leur a fait préparer des appartements, mais Laosimba veut passer jugement sur les mineurs avant de se reposer. La délégation...

Laosimba. La délégation religieuse. Les Liseurs d'Âmes. Ainsi, ils arrivaient encore plus vite que le Haut Prêtre ne l'avait prévu. Sentant qu'elle ne pouvait continuer à tourner ainsi sans être ridicule, Marikani se mêla à la danse, levant devant son visage le masque de la tigresse à la fourrure violette et aux yeux bleus qu'elle avait choisi avant de venir.

Trois pas à gauche, prendre la main de l'ambassadeur de Kiranya, reconnaissable par sa corpulence malgré son masque de lion, tourner, trois pas à droite, saluer, un pas en avant, un pas en arrière...

Les Liseurs d'Âmes. Ils allaient frapper ce soir. Le cœur serré, Marikani continua la danse. Cela voulait dire que sa visite à la mine, le lendemain, serait inutile ; Laosimba aurait déjà pris sa décision. Trop tard, trois pas à gauche, donner la main à un lion ricanant à la silhouette élégante, tourner, trois pas à droite, oui, trop tard, elle ne pourrait plus rien faire...

... soudain une souffrance brutale lui tordit le ventre et elle se plia en deux de douleur, tandis qu'un cri résonnait dans son esprit. Un cri, des voix, des voix qui hurlaient au secours, les voix des esclaves de la mine qui ne savaient pas encore qu'ils allaient être assassinés... Marikani se redressa tandis que tous s'affairaient autour d'elle, la soutenant, l'éventant.

— Je vais bien, je vais bien, dit-elle. Reprenez la danse.

Elle traversa la piste, mue par un terrible sentiment d'urgence. Bien sûr, son malaise était dû au vin, et à la tension et la fatigue de la journée, mais... mais il était encore temps. Si les Liseurs d'Âmes n'arrivaient que dans deux heures...

Elle vit Vashni se rapprocher, lui prit le bras et l'entraîna dans

un coin.

— Va chercher le Haut Prêtre, dit-elle. Je vais à la mine tout de suite, seule, discrètement. Je voudrais que nous évaluions la situation et que le Haut Prêtre prenne sa décision avant l'arrivée des Liseurs d'Âmes.

— Ce soir ? répéta Vashni après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle pour voir si on ne les écoutait pas. Maintenant ? Toute seule avec le Haut Prêtre ? Ce n'est guère convenable.

Marikani étouffa un soupir d'exaspération et après un nouveau regard amusé, Vashni se dirigea vers la porte.

Chapitre 5

Les abords de la mine sentaient les ordures, les cendres froides et le pin des montagnes. La nuit était tombée depuis bientôt cinq heures mais des feux couvaient encore aux entrées des galeries, de bas en haut de la falaise, comme des yeux de braise dans un visage noir. Feris, le gérant de la mine, avait été prévenu par un messenger qui avait précédé Marikani et un petit groupe l'attendait en bas, dehors, à l'endroit où la route se perdait dans le tas de graviers et de poudre grise.

La soirée était magnifique et les trois lunes baignaient le paysage d'une lueur qui faisait étinceler les lamelles de mica de la pierre, luire le dessous argenté des feuilles des plantes grimpantes qui, semaine après semaine, gagnaient le terrain perdu par la nature autour des plaies béantes infligées à la pierre. Pourtant il faisait froid, et Feris, comme ses contremaîtres, frissonnait malgré son manteau de laine.

Marikani descendit de sa voiture avec l'aide d'un laquais et frissonna elle aussi. Sa robe de bal écarlate était bien trop légère pour une sortie de ce genre, et incongrue en ces circonstances et en ces lieux, mais elle n'avait pas pris le temps de se changer. Elle fit quelques pas vers le groupe, vit leurs regards étonnés et fascinés, puis serra contre elle sa cape de soie brodée, tandis que ses chaussures de satin crissaient contre les graviers.

Feris s'inclina, touchant presque la terre du front, tandis que les autres mettaient un genou à terre.

— Ayashinata, votre visite nous honore et nous illumine, nous ne sommes pas digne de votre présence...

— Les dieux vous regardent avec bonheur, ayashinata, murmurèrent les contremaîtres.

— Relevez-vous, dit Marikani avec un geste sec. Faites-moi visiter les lieux.

— Et comment, nous sommes impatientes de salir nos chaussons, dit Vashni derrière elle. Après tout, je ne les ai payés que la moitié du salaire annuel de ma chambrière...

Vashni en voulait à Marikani de ne pas lui avoir laissé le temps de mettre ses bottes assorties à sa tenue de voyage en velours vert

foncé, dans laquelle elle se savait irrésistible. Pourtant, elle avait tellement insisté pour venir que Marikani avait fini par la laisser faire. L'idée d'entrer dans un endroit aussi exotique qu'une mine à esclaves, la nuit, et surtout le plaisir de pouvoir tout raconter le lendemain étaient trop tentants.

Derrière, le Haut Prêtre gardait le silence. Il était le seul à être vêtu pour la circonstance, en habits pratiques de laine marron et velours ; seul le collier portant le lourd médaillon d'or d'Arrethas trahissait sa fonction. Marikani vit Feris frémir quand, en se relevant, il comprit à qui il avait affaire.

— Nous vous demandons humblement pardon pour l'immense faute qui a été commise à votre rencontre, ayashinata, commença-t-il, les lèvres tremblantes. Nous ne pouvons qu'implorer votre miséricorde pour...

— Entrons, interrompit le Haut Prêtre.

Feris hésita, puis se tut, et désigna la pente.

Ils gravirent lentement le chemin qui menait à l'entrée est... une pente plus qu'un chemin, une pente de cailloux et de poudre si compacte qu'elle en devenait solide. Ils n'avaient pas fait plus de vingt pas que les chaussures de satin des deux femmes étaient devenues grises, mais Marikani continua. L'effet du vin parfumé, dont elle sentait encore les épices sur sa langue, commençait à s'estomper, mais il en restait quelque chose... une sensibilité exacerbée, peut-être, qui n'était pas sans effet. Elle avait l'impression de sentir l'âme du lieu, et à chaque pas qu'elle faisait, des images lui venaient, d'hommes et de femmes, de pieds nus enchaînés, de chargements qu'on tirait, de pierres qui s'écroulaient, de soleil et de pluie sur des peaux maculées de sueur rance.

Respirant l'air glacé, elle s'obligea à reprendre ses esprits. Il y avait une partie à jouer, et elle aurait besoin de tous ses moyens pour le faire. Sa vision lui revint, un éclair de souffrance, un tourbillon de douleur inutile, et elle sentit de nouveau cette morsure au ventre, celle de la culpabilité mêlée d'un immense sentiment d'impuissance.

La bouffée de chaleur les prit tous par surprise. Des feux brûlaient de part et d'autres de l'entrée est, creusée à même le roc comme un rond maladroit. Une odeur presque tangible s'en échappait, une odeur de fumée et de corps humains pressés, d'excréments et de poussière de pierre. Feris et les contremaîtres entrèrent sans paraître rien remarquer, mais Vashni s'arrêta après deux pas.

— Charmant, dit-elle seulement, après avoir reniflé.

Marikani ne commenta pas. Qu'y avait-il à dire ?

— Voici la place principale, dit Feris en montrant une étendue ronde de sable et de gravier.

Ils se trouvaient dans une grande caverne illuminée par les

feux. La cavité, en partie naturelle, avait ensuite été creusée, trouée par d'innombrables galeries, traversée par des ponts suspendus qui permettaient de passer sans perdre trop de temps d'un tunnel à un autre.

Trois hommes nouveaux, les poignets et les chevilles ornés de cercles de fer, avancèrent vers eux. Marikani retint une exclamation de surprise. Elle s'attendait à voir des hommes grands et musclés, aux biceps gonflés par des années de travail, le visage buriné par le soleil – bien sûr, c'était ridicule, il fallait de la nourriture variée et abondante pour grandir. Qu'avait-elle imaginé ? Pas cela, en tout cas, pas ces hommes à la peau livide – ne sortaient-ils jamais ? Ces hommes aux visages sans âge, aux regards morts, aux corps couverts d'hématomes visibles sous leur peau tendue comme du parchemin. Musclés, ils l'étaient, oui, mais avec une musculature noueuse, déséquilibrée, étrange, des cuisses et des bras saillants contrastant avec leur poitrine creuse.

Derrière Marikani, Vashni poussa un soupir déçu. Marikani sentit le malaise qui l'avait envahie s'accroître. Une douleur lui mordit le ventre, et un instant, elle sentit le décor tourner autour d'elle.

— Voici nos chefs de rangs, les mas'tir, expliqua Feris. S'ils ne sont pas enchaînés, c'est pour qu'ils puissent réagir plus vite en cas de rébellion des rampants...

Il avait parlé à toute vitesse, comme s'il voulait se justifier, et Marikani comprit qu'il avait toujours peur d'être accusé d'avoir, par négligence, laissé l'attaque se produire.

— Vous comprenez, parfois, il y a des bagarres dans les galeries, et il leur faut réagir vite. S'ils étaient enchaînés, ils ne pourraient pas...

— C'est bon, c'est bon, coupa Marikani. Je vous crois. Faites-nous visiter les galeries.

— Qu'appellez-vous les rampants ? demanda Vashni, derrière elle.

— Les assignés aux galeries. Ils ne font que creuser, et ne sortent jamais de la partie basse de la mine... Vous voulez aller en bas ? répéta-t-il soudain, comme si ce que venait de dire Marikani lui parvenait seulement à l'esprit. Ayashinata, êtes-vous certaine ? Ce peut être dangereux...

Quel imbécile, pensa Marikani. L'homme s'enfonçait lui-même, comme s'il n'avait toujours pas compris ce qui était en jeu.

— Le Haut Prêtre et moi-même venons en ce lieu pour décider s'il y a eu conspiration, dit-elle d'une voix glaciale, appuyant sur chaque mot en espérant que cette fois, les sous-entendus seraient clairs. S'il y a conspiration, si la mine est considérée comme un foyer

de rébellion, alors la décimante sera appliquée... Plus de deux cents de vos meilleurs esclaves seront tués sous la torture, et cinquante décapités, comme ça, pour l'exemple. Comprenez-vous ce que cela veut dire pour votre mine ? Comprenez-vous ce que cela veut dire pour vous ?

L'homme hésita, puis un éclair passa dans ses yeux, vite remplacé par une lueur de crainte. Homme libre, il ne serait pas torturé avec les esclaves... mais si la mine était en faillite, s'il était considéré comme responsable, il y perdrait sa place, sa fortune, et peut-être sa vie. Loniros, furieux, pourrait le faire exécuter comme complice.

Les mas'tir avaient compris, eux aussi, et Marikani vit apparaître la terreur dans leurs pupilles.

Feris se retourna vers le Haut Prêtre, puis commença à parler, ses yeux passant de Marikani au Béni d'Arrethas.

— Quand je dis « dangereux », je veux parler des mines elle-même, bien sûr, pas des hommes, commença-t-il d'une voix saccadée. Les ponts ne sont pas très solides, et il peut y avoir des éboulements à chaque instant... Mais les rampants... Les rampants sont sous contrôle, n'est-ce pas, Lhi ?

Lhi, dans le jargon du sud, voulait dire « deux ». Comme beaucoup de maîtres, Feris refusait sans doute de nommer ses esclaves. Ceux qui travaillaient dans les mines étaient les rampants, et les mas'tir n'avaient droit qu'à des numéros.

Lhi était loin d'être stupide. La panique visible sur son visage, il balbutia :

— Sous contrôle. Tout est sous contrôle. Ceux qui ont attaqué le palais étaient des fous – des fous – les autres n'étaient pas complices...

Cet homme est déjà mort, réalisa Marikani. Si la condamnation divine était prononcée, les premiers à périr sous la torture seraient les mas'tir.

Elle parlait avec les morts. Elle marchait avec les morts.

S'il y avait conspiration.

Le Haut Prêtre fit un pas en avant et mit la main sur son insigne d'or.

— À partir de cet instant, je ne suis plus un visiteur, mais le représentant des dieux, dit-il d'une voix solennelle, et Marikani vit les esclaves et Feris faire un pas en arrière. Um-Akr voit par mes yeux, Um-Akr entend par mes sens, et ce que je verrai formera la colonne sur laquelle je fonderai mon jugement. Quand je sortirai de ce lieu, les dieux auront donné la vie ou la mort.

Le silence tomba sur la mine, et même Vashni garda bouche close. De la décision du Haut Prêtre dépendrait le sort de centaines

d'humains, et sur le visage des mas'tir passa un reflet de flamme qui venait peut-être des feux qui brûlaient sur les passerelles, ou de la vision fugitive de la lente agonie qui les attendait, quand la lueur des charbons ardents se refléterait sur les instruments de torture, quand leur peau serait arrachée morceau par morceau, car ainsi en auraient décidé les dieux.

— Pitié, chuchota un mas'tir, un murmure si bas qu'il se perdit presque, et que Marikani avait très bien pu rêver.

Mais le Haut Prêtre avait entendu lui aussi, il se mit à marcher vers les tunnels, et si Um-Akr voyait par ses yeux, alors il y avait une peine infinie dans les pupilles du dieu.

Ils avancèrent vers une des quatre fosses secondaires. Pour l'atteindre, il fallait s'enfoncer dans les tunnels creusés au cœur de la montagne, là où étaient extraits les minéraux précieux qui portaient ensuite vers le nord, vers Reynes et vers l'Émirat : les larmes opalines du lait de roche, dont les belles ornaient leurs bijoux précieux, une pierre translucide et fragile qu'on réduisait en poudre et qu'on filait, pour la mélanger à la soie, le cristal pourpre, aussi appelé lassine, dont les fines aiguilles servaient pour l'horlogerie et les travaux de précision, et, principale ressource de l'endroit, la pierre-bois friable du sud, le loosa, le bois noir et compact des pauvres qu'on vendait aux paysans de Reynes contre quelques piécettes pour se chauffer l'hiver.

Les esclaves remontaient les galeries en traînant la marchandise dans des wagons de bois aux roues rudimentaires raclant la pierre, attachés comme des bêtes de trait, suant dans l'atmosphère sèche, leur peau blafarde éclairée par les torches. Ils croisaient les visiteurs sans les voir, leurs yeux fixés sur la route, leurs cuisses lacérées frôlant le tissu pourpre de la robe de Marikani ou les plis orangés du pantalon de Vashni. Leur destin passait à côté d'eux en habits de soie et leurs pupilles blanchies ne le distinguaient pas.

Feris expliquait au Haut Prêtre, d'une voix blanche, l'organisation de la mine, insistant sur la non-communication entre les fosses et les dortoirs, la manière dont chaque clan de rampants – ceux de la fosse primaire avec ses cent galeries et ses quatre-vingt-sept passerelles, ceux des fosses secondaires aux minéraux précieux – oui, chaque clan de rampants avait sa fosse, une fosse où les esclaves vivaient, mangeaient, déféquaient, dormaient et se reproduisaient, et, ajoutait-il sans une pause, sans même reprendre sa respiration, seuls un sur cinquante était un « porteur », ceux qui tiraient les wagonnets pour porter la marchandise des fosses sur la place principale, non, il n'y avait pas de communication, aucune, aucune conspiration possible, les rebelles qui avaient attaqué ayashinata et son glorieux époux étaient des dorés, ceux qui avaient droit à la lumière du soleil, car ils s'occupaient de préparer les chargements et de les descendre

dehors, être doré était une sacrée promotion, qu'on n'accordait qu'aux plus solides et aux plus présentables, mais les dorés ne parlaient pas aux porteurs, une fois qu'ils étaient sur la place ils n'avaient aucune communication avec ceux des fosses, comment auraient-ils pu conspirer, Arrethas en soit témoin, ce n'était pas possible...

— Et la nourriture ? demanda le Haut Prêtre, alors qu'ils s'approchaient de la fosse secondaire.

— La nourriture ? répéta Feris en blêmissant.

— Oui, dit le Haut Prêtre. Ce sont bien des esclaves qui s'occupent de la nourriture ? Comment est-elle distribuée ? Par de petits groupes qui passent de fosse en fosse, et qui pourraient porter des informations ou des ordres ?

Il y eut un moment de stupeur tandis que Feris le regardait, bouche bée, cherchant une réponse qui ne le condamnerait pas. Marikani se retourna, le cœur serré, pour ne pas assister à la scène. Une des fosses secondaires s'ouvrait devant eux, gouffre au fond duquel grouillaient les ouvriers. Il n'était pas question de s'y mêler. Les visiteurs et les contremaîtres traversaient le gouffre à la hauteur du tunnel, sur une passerelle de corde et de bois. Le pont suspendu avait l'air solide, et heureusement : le fond du gouffre était à cent vingt pieds et toute chute aurait été mortelle.

Vashni avança en silence, le regard fixé sous les profondeurs. Elle n'avait pas dit un mot depuis qu'ils s'étaient engagés dans les galeries, n'avait proféré aucune des plaisanteries légères dont elle avait l'habitude, et semblait oublier de jouer son rôle d'étourdie à la mode. Elle se contentait d'observer, sur son visage un air mêlé de stupéfaction et d'une émotion que Marikani n'arrivait pas à analyser.

— La nourriture, répéta enfin Feris derrière elle, la voix tremblante. Oui, les... Non... Chaque fosse a ses propres feux, dit-il d'une voix rauque. (Il avança sur la passerelle, se pencha par-dessus et désigna le sol. Des foyers étaient visibles sur la gauche, et Vashni se pencha pour les apercevoir.) C'est là, dans les réfectoires, qu'on fait cuire la farine, dans les marmites, et la bouillie est ensuite distribuée à chaque clan...

Marikani se pencha à son tour, mais ils étaient trop haut pour distinguer les marmites. Elle ne voyait que des groupes indistincts se croiser dans un ballet organisé, plus discipliné encore que la danse des fauves, des équipes qui rentraient et sortaient des galeries, d'autres remontant le long des parois en portant les ballots, sur d'interminables rampes taillées sur le flanc de la pierre, sans barrière, courant à chaque fois le risque de tomber et de s'écraser contre le sol en contrebas... et sur le côté de la caverne, des silhouettes indistinctes s'affairant devant de petites grottes... des dortoirs ? Des salles de repos ?

— Oui, la nourriture... est distribuée par fosse...

Feris tremblait maintenant de tous ses membres, et ni Vashni, ni Marikani n'avaient besoin du jugement d'un Liseur d'Âmes pour comprendre qu'il cachait quelque chose. Pas qu'il mentait, oh non, il n'aurait pas menti sous le regard d'Um-Akr, mais que la vérité n'était pas entière.

— Et les « dorés », demanda le Haut Prêtre d'une voix lasse, comment sont-ils nourris ? Ils ont leur propre cuisine, aussi, sur la place ?

— Non, dit l'homme d'une voix à peine audible. Non.

— Comment la nourriture leur arrive-t-il ?

— L'équipe de la fosse primaire leur amène.

Ce n'était qu'un chuchotement. Le Haut Prêtre soupira, et détourna les yeux.

— Le dieu vous observe, dit-il, après un court moment. D'autres liens entre les esclaves ? Des moyens de communications entre les fosses ? J'attends la vérité.

Il n'avait pas prononcé de menace... Il n'en avait pas besoin. Un mensonge devant le divin était pire qu'un blasphème. C'était signer l'arrêt de mort de l'âme, la condamnation à une éternité de souffrances inimaginables. Un homme comme Feris en était bien incapable. Mentir à un dieu... il aurait même été incapable de le conceptualiser, pensa Marikani, le cœur lourd.

— Eh bien... Il y a... Évidemment, il arrive parfois que les équipes soient affectées à d'autres fosses...

— Parfois. Je vois. Quoi d'autre ?

— Les accouplements sont... enfin, parfois, les femmes sont transférées d'une fosse à l'autre pour être offertes aux meilleurs creuseurs. Et il arrive... il arrive que les enfants courent librement dans les galeries inférieures...

Le Haut Prêtre hocha lentement la tête.

— Donc les rumeurs, les conflits, les informations passent à la vitesse de l'éclair d'une fosse à l'autre... Chaque jour... C'est ce que vous me dites ?

Feris garda le silence.

— Allons voir la fosse primaire, dit simplement le Haut Prêtre.

Il traversèrent la passerelle tandis qu'au-dessous d'eux résonnaient les exclamations et les ordres des chefs d'équipes, les injonctions des femmes à des enfants invisibles, des pleurs de bébés, de sourds grondements qui parlaient de travaux souterrains et d'éboulements dans des tunnels lointains. Les odeurs elles aussi montaient par vagues, des odeurs d'humains, de loosa, de feux, de farine et de chair en décomposition.

Puis ils repassèrent dans la sécurité relative d'un nouveau

tunnel, éclairé par des torches brûlantes insérées dans les cavités de la roche. L'endroit était tiède, rassurant même, et Marikani se demanda, un bref instant, si les enfants l'aimaient. Les enfants esclaves qui couraient de fosse en fosse, avait dit le Feris, avant que le travail et la haine ne les rongent de l'intérieur... Trouvaient-ils la mine apaisante, chaleureuse ? Comme le deuxième ventre des mères auxquelles on les arrachait trop tôt ?

Le tunnel continuait, croisant des galeries qui toutes s'enfonçaient dans une obscurité totale... abandonnées, expliqua Feris, après avoir été entièrement exploitées. Une seule fonctionnait ; en passant près d'elle les invités ne virent âme qui vive, mais entendirent des coups sourds et des cris saccadés, comme des bruits émanant de l'estomac d'un gigantesque animal.

Le tunnel fit un coude. Vashni s'immobilisa brusquement.

Elle n'avait pas crié, mais une autre dame de la cour l'aurait sans doute fait à sa place.

Le boyau s'arrêtait net, pour s'ouvrir sur la fosse primaire.

Et Marikani, qui ne croyait pas en les dieux, ni en les punitions divines, eut soudain une vision des Abysses.

Les Abysses... les enfers, les royaumes sombres du cœur de la terre où hurlaient les âmes maudites et d'où sortaient les spectres, les Abysses dont on peuplait la nuit des enfants en leur racontant, le soir, des récits à faire frémir les plus braves. Un royaume de souffrance et d'obscurité, décrit dans de nombreuses tragédies, où l'espoir avait quitté les pupilles, ne laissant qu'un désert sec, et où le malheur honni desséchait des gorges au désespoir.

L'impression qui l'avait saisie était atroce, bouleversante, et en voyant le visage de Vashni, Marikani comprit qu'elle ressentait la même chose. Pourtant cette horreur était irrationnelle... après tout, la fosse était identique à celle qu'ils venaient de quitter. Seules les dimensions changeaient.

Mais parfois, les dimensions faisaient tout.

Plus question, maintenant, de distinguer les ordres des contremaîtres, les cris des enfants ou les injonctions des femmes, de sentir les odeurs, d'apercevoir le ballet des silhouettes en bas. Non, nulle individualité ne subsistait dans le chaos de couleurs mouvantes à une centaine de mètres sous leurs pieds, et les bruits de la montagne, les respirations saccadées, les ordres, les hurlements, les gémissements, les éboulements, les pleurs, les raclements de la pierre et des chariots, les sifflements des coups de fouet ne faisaient plus qu'un, un seul hurlement, un immense cri de souffrance qui sortait de la bouche de la pierre comme un horrible râle.

Vashni ne bougeait toujours pas. Marikani se retourna, pour ne voir dans les yeux du Haut Prêtre qu'une infinie tristesse. Et pourtant,

il avait l'assistance des dieux, pensa-t-elle avec amertume. Il croyait, lui, en la justesse du destin, en la légitimité du parcours des fils de l'existence tissés par des mains divines, il était persuadé que les étoiles signaient la condamnation du Peuple turquoise à un esclavage éternel... cette pensée devait le reconforter.

Les yeux bruns du prêtre étaient fixés sur la fosse.

Oui, le reconforter.

N'est-ce pas ?

Ils commencèrent la descente en silence, suivant un escalier taillé le long de la paroi rocheuse. Les marches étaient larges de moins de deux pas, et là encore, aucune balustrade ne les protégeait du vide. Pourtant c'était là l'escalier de « luxe », celui utilisé par les visiteurs, les contremaîtres ou les soldats... les esclaves, eux, devaient faire l'ascension par le chemin des chariots, une longue et étroite rampe de pierre collée contre la paroi, qui montait de galeries en galeries, devenant de plus en plus dangereuse, avant d'arriver au tunnel principal.

Ils s'enfoncèrent dans le gémissement comme dans une nappe de brouillard. La chaleur des feux s'élevait dans l'air, accompagnée par une fumée âcre. Il y avait longtemps que Marikani avait dépassé le stade du malaise ; elle savait que cette visite alimenterait ses cauchemars pendant de longues nuits... pire encore, que le cauchemar ne prendrait pas fin quand elle se réveillerait et qu'elle resterait, les yeux ouverts, à contempler le plafond. Son cauchemar prendrait alors des allures de torture, une torture toute personnelle, à laquelle elle ne pouvait trouver de solution, et...

Vashni avait disparu.

La situation resta irréelle pendant quelques battements de cœur... quelques battements de cœur de trop, qui séparaient le guerrier de la femme de cour. Quelques instants pendant lesquels l'esprit de Marikani chercha une explication « normale ». Vashni avait pris quelques pas de retard... ou d'avance... elle ne pouvait être loin... Mais même en se retournant, cherchant du regard son amie sur les marches, Marikani savait déjà que c'était impossible. Comment se perdre de vue sur de tels escaliers... ? Si Vashni avait disparu, c'était que...

Le temps sembla ralentir, tandis que Marikani croisait le regard du Haut Prêtre, qui ne s'était encore aperçu de rien, puis l'expression inquiète de Feris, qui venait, avec un instant de retard sur elle, de s'apercevoir de la disparition... Marikani vit une lueur de compréhension et de terreur dans les yeux de Lhi, le mas'tir...

... et elle bondit en avant.

Elle ne savait qu'une chose, c'est qu'il ne fallait pas qu'elle reste là. Elle dévala les marches, accélérant, son esprit analysant la

situation à toute vitesse. Ils étaient cinq, il y avait mille cinq cents esclaves... l'occasion était parfaite pour une attaque... mais Marikani était arrivée sans prévenir personne, les rebelles, si c'en était, n'avaient pas eu le temps de s'organiser, l'opération avait dû être montée à la va-vite... sans doute les esclaves qui l'avaient vue sur la place avaient-ils fait passer le mot dans la fosse, prouvant ainsi que le Haut Prêtre avait raison de se méfier des réseaux de communication invisibles... encore quelques marches, l'escalier tourna, elle entendit la voix du Haut Prêtre qui l'appelait, étonnée, et même en courant, elle ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui était arrivé à Vashni, l'avaient-ils blessée, tuée, comment l'avaient-ils attrapée, il fallait qu'elle comprenne vite, vite, c'était une question de survie – un nouveau palier... Jetant un coup d'œil derrière elle, Marikani vit les mas'tir qui essayaient d'escalader la paroi, à l'endroit où elle s'était aperçue de la disparition de Vashni...

Ils essayaient d'atteindre un trou circulaire de la taille de deux bras étendus, ouvert comme une meurtrière dans la paroi au-dessus de l'escalier... sans doute les trous d'aération des galeries...

Vashni avait-elle été enlevée par là ? Marikani s'arrêta, le cœur battant. Des « trous d'aération » de ce type, il y en avait partout, il y en avait même...

Elle se retourna lentement...

... juste au-dessus d'elle...

Des bras apparurent du néant, la saisirent et la tirèrent vers le haut, lui heurtant la tête contre le rocher. Marikani se débattit, essaya de crier, mais des mains s'étaient posées sur sa bouche, l'étranglant. Elle sentit le haut de son corps, puis sa taille passer à travers la meurtrière, elle ne voyait plus rien, mais elle sentait, sentait la chair et la sueur acide de ses agresseurs. En un éclair lui revint le conseil d'Harrakin, quand il parlait à ses guerriers... « En cas d'attaque surprise, tout se joue dans les premiers instants. Si vous laissez à votre adversaire le temps de prendre la position qu'il désire, et de vous bloquer à terre, tout est fini. Tout se joue durant la première respiration... »

Elle était maintenant dans la galerie. Marikani se força à pousser un petit gémissement, laissa son corps devenir mou, comme si elle était assommée, et sentit les bras de ses agresseurs se détendre. L'un d'eux la lâcha et se déplaça, sans doute pour faire de la place aux autres...

— Ce n'est pas elle, la reine, je te dis, disait une voix d'homme. C'est l'autre. La jolie. L'équipe de Barki l'a attra...

... Sans prévenir, Marikani s'arqua, donna un coup violent dans le ventre d'un des ses agresseurs, se tordit de toutes ses forces, roula à terre, bondit sur ses pieds et se mit à courir.

Des mains l'attrapèrent de nouveau, alors que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité et qu'elle commençait à distinguer où elle se trouvait : dans un minuscule tunnel, à peine éclairé, qui donnait un peu plus loin dans un boyau plus grand. Il ne fallait pas leur laisser le temps d'assurer leur prise. Elle se tordit de nouveau, avec toute la violence dont elle était capable, s'arrachant aux doigts qui l'agrippaient, déchirant la soie fragile de sa robe et laissant des lambeaux de tissu derrière elle...

Courir. Tout droit. Un coude, et un instant elle se revit dans les mines de l'Ancien Empire, poursuivie par les chiens, fuyant aux côtés d'Arekh. Puis elle revint à la réalité en se trouvant face à un mur – elle ne savait où aller, et ils étaient déjà à sa poursuite. Des pas arrivaient aussi du haut, des pas lourds, et des cris résonnaient quelque part... les gardes qui passaient à l'attaque... ? Combien y en avait-il dans la mine ? Prise de panique, elle dévala le tunnel sans réfléchir, à bout de souffle, glissa sur... du sable ? de la poudre ?... bascula, tomba et roula alors que la pente se faisait plus raide. Car ce n'était plus un tunnel, mais une sorte de colline, une colline de minerai abandonné dans une énorme caverne qui s'ouvrait sous ses pieds, et elle glissa, roula sur la poudre de loosa, roula encore, plus bas, toujours plus bas, pendant une éternité, tandis que la poudre entraînait dans son nez, dans ses poumons, l'étouffant presque...

Tout se ralentit...

Et...

... elle ne glissait plus. Sa chute avait été arrêtée par une sorte de matelas de poudre.

Les yeux plein de larmes à cause de la poussière, elle fut prise d'une quinte de toux déchirante, tenta de se relever, trébucha, réussit enfin...

... Elle était au fond de la fosse.

Elle était tombée dans une des salles secondaires, une des immenses cavernes qui bordaient la salle principale et que le contremaître avait appelées les réfectoires. La montagne de minerai abandonné, sur laquelle elle avait glissé, grimpait à des dizaines de mètres derrière elle, et elle apercevait, tout en haut, le tunnel par lequel elle était arrivée.

Et ils étaient là...

Des femmes, des enfants, des bébés savant à peine marcher, la dévisageant, s'approchant, se regroupant autour d'elle... attirés comme des insectes par la lumière, vers cette apparition en costume de soie écarlate, qui même souillée par la poussière, étincelait comme une tache pourpre dans leur monde de grisaille. Marikani les regarda avancer vers elle à pas lents, des femmes-adolescentes aux visages déjà ridés serrant contre elles des bébés hâves, des enfants aux pupilles

délavées... la regardant la bouche ouverte, elle qui avait les membres souples, bien nourris, de longs cheveux brillants malgré les morceaux de minerai, et des couleurs, des couleurs comme ils n'en avaient jamais vu dans leur univers de pierre, de cendre et de boue... Des couleurs magiques, bouleversantes, le pourpre de sa tunique, l'orange vif de sa ceinture, la texture soyeuse, les broderies d'or et les incrustations de corail...

— Ayesha, souffla une femme.

Les enfants qui s'approchaient, la main tendue, pour toucher le tissu, reculèrent en entendant le nom. Marikani fit un pas hésitant, puis un autre.

— Ayesha, répéta une autre femme, le regard brillant, alors que Marikani avançait, comme dans un rêve, entre deux rangées de femmes et d'enfants aux visages transfigurés murmurant : *Ayesha... Ayesha...*

Elle marcha le long des paillasses qui sentaient le pourri et les excréments, le long des tas d'ordures et des marmites. Un petit garçon lâcha la jupe déchirée de sa mère assez longtemps pour lui sourire, un sourire édenté, lumineux, superbe.

Sans savoir pourquoi, Marikani lui caressa la tête, puis se retourna, se noyant dans un océan de regards, de pupilles bleutées et d'iris gris...

— Que voulez-vous ? souffla-t-elle, tout bas... mais une femme près d'elle l'entendit.

— Ayesha, répéta-t-elle, comme un appel, une demande. Ayesha.

Dehors, Marikani lui aurait donné une cinquantaine d'années. Ici... Elle pouvait avoir vingt-cinq ans. D'ailleurs, qui aurait survécu cinquante ans dans la fosse ?

La fumée qui montait des marmites fondait la scène dans un brouillard irréel. Marikani continua à avancer, hésitante. Rêvait-elle ? Allait-elle se réveiller dans sa couche, au palais ? Elle était extérieure à elle-même, comme si elle se voyait dans le regard de ces femmes, créature irréaliste, une silhouette fantomatique nimbée d'écarlate, aux cheveux d'ébène et au regard doré.

Oui, c'était un rêve. Elle faillit rire – elle allait ouvrir les yeux dans sa chambre, près de la forme rassurante d'Harrakin et son odeur épicée. Et dire que quelques instants plus tôt elle se croyait poursuivie... Quel cauchemar, et comme Harrakin se moquerait...

Les femmes s'écartèrent de nouveau et elle les vit avancer – ses agresseurs des tunnels, marchant en silence vers elle, d'étranges outils à la main : sans doute les lames qui leur servaient à extraire le minerai. Le sentiment d'irréalité disparut en partie. Mais en partie seulement. *C'est réel*, dut-elle se répéter, *ils sont réels, et à ma poursuite ;*

sans le vouloir, elle était rentrée dans la gueule du loup.

Elle se remit à courir, entre les femmes et les enfants étonnés, renversa une marmite, évita le liquide glauque et bouillant, vit un nouveau groupe d'esclaves arriver de l'autre côté, lui coupant le chemin. Changeant de direction, elle accéléra vers la sortie de la caverne et déboucha dans la fosse principale, sentant, sans lever la tête, l'immense sensation d'espace au-dessus de sa tête... Et là elle courut, plus vite, toujours plus vite, bousculant les mineurs et les contremaîtres, heurtant les chariots, trébuchant sur les blocs de loosa, consciente seulement que des cris s'élevaient autour d'elle, des hurlements de douleur qu'elle n'avait pas causés...

— *Marikani* !!! hurla une voix, et elle s'immobilisa, juste à temps pour voir un esclave enchaîné à un wagon de bois s'écrouler, un carreau d'arbalète dans la poitrine, émettant un gargouillis abominable tandis que ses poumons s'emplissaient de sang.

Des carreaux et des flèches pleuvaient autour d'elle, les esclaves tombaient ou fuyaient en hurlant, piétinant les faibles ou les enchaînés. Ses poursuivants avaient disparu, ou ils avaient été noyés dans la foule...

— Par ici !! cria la voix... celle de Vashni... et Marikani l'aperçut enfin, au-dessus d'elle, sur la rampe réservée aux chariots, entourée de soldats qui tiraient dans la fosse, abattant froidement tous ceux qui entouraient Marikani, hommes terrifiés, mineurs en fuite, gamins désespérés enchaînés à la muraille pour le triage, tirant désespérément sur leurs entraves en voyant leurs compagnons tomber, les uns après les autres, percés par des carreaux d'acier.

Il y en avait ailleurs aussi... il y avait des soldats partout, réalisa Marikani. Sur la passerelle, en haut, arrivant par les galeries, tirant à l'arc ou à l'arbalète, transformant la fosse en un tourbillon de chair humaine hurlante. D'où venaient-ils ?

— Ici !

Marikani courut jusqu'à Vashni qui, penchée vers elle, l'aida à se hisser sur la première plate-forme.

— Arrêtez ! hurla Marikani aux soldats, sans même demander à Vashni comment elle s'en était sortie. Arrêtez de tirer !

Son ordre se perdit dans le bruit et Marikani dut hurler de nouveau, hystérique, avant que les hommes ne l'entendent, et une cinquantaine d'esclaves moururent encore dans le chaos avant que le chef d'équipe ne réussisse à transmettre, par signe, son ordre aux hommes postés sur les passerelles.

Enfin, les flèches et les carreaux arrêtèrent de pleuvoir, et un calme relatif retomba, troublé seulement par les hurlements de douleur et les pleurs des blessés sur le sol de la fosse.

Marikani s'appuya contre la paroi, le cœur battant. Il fallait

qu'elle reprenne son souffle, ses esprits, qu'elle ferme les yeux un instant. Quand elle les rouvrit, elle vit Vashni devant elle, le visage défait.

— Ayashinata, murmura celle-ci... et dans un geste étonnant, elle l'étreignit soudain. Ils m'ont attrapée... ils m'ont tirée dans les galeries, dit-elle après l'avoir lâchée. (Marikani hocha la tête.) Feris a fait appeler les gardes, et ils ont commencé à investir les galeries... Ils m'ont lâchée... Après, je ne sais plus trop...

— Ils sont morts, dit la voix suraiguë de Feris, ils sont morts ! Ce n'était pas une conspiration ! Juste des rebelles ! Juste des rebelles ! Pas de conspiration ! Dites-le au roi, dites-le...

— À Harrakin ? répéta Marikani, étonnée.

— Les soldats le précèdent... Il arrive... dites-lui, je vous en supplie... Ce n'était pas une conspiration... Un acte isolé, répéta-t-il, tandis que les trois mas'tir se serraient autour de lui, la pâleur de la mort prochaine déjà sur leur visage... Par Arrethas, Haut Prêtre, soyez généreux... Je vous en supplie...

Marikani se retourna pour voir les traits blêmes du Haut Prêtre, qui avançait vers elle.

— Ayashinata, dit-il d'une voix blanche. Nous sommes si heureux de vous voir vivante. Nous sommes si heureux... (Puis il prit une profonde inspiration et se tourna vers Feris.) La mine est un foyer d'insurrection, dit-il sans joie. Les dieux ont vu par mon regard, ils ont jugé par mon regard, et...

— Non ! cria Marikani avant qu'il ne prononce les paroles fatidiques. (Elle sentit du sang couler contre sa hanche ; sans doute s'était-elle blessée en tombant sur le tas de minerai). Non...

D'un regard, elle fit reculer Feris et les trois mas'tir, qui firent quelques pas hésitants vers le bord de la plate-forme, et se tourna vers le Haut Prêtre.

— Non... répéta-t-elle à voix basse, la peine qu'elle lisait dans ses pupilles lui donnant du courage. Non. Je vous en prie. Ne croyez-vous pas qu'ils ont été assez punis ? Il y a au moins cent cadavres en bas, sans compter ceux qui ont été piétinés dans la panique. Nous savions tous deux avant de venir ici quelle était la situation, ajouta-t-elle, d'une voix qui n'était plus qu'un murmure. Cet... incident ne change rien... Ne voulez-vous pas éviter plus de morts ? Vivre ici... Ne sont-ils pas déjà assez punis ?

Avait-elle bien lu dans ses pensées ? Loniros ne voulait qu'éviter la fermeture de la mine. Feris voulait sauver sa place. Banh et les autres voulaient sauver les revenus que l'exploitation rapportait à la Couronne. Mais Marikani connaissait le Haut Prêtre depuis des années, elle avait l'impression que, parfois, ils se comprenaient.

L'avait-elle compris cette fois ?

Le Haut Prêtre ouvrit la bouche, puis hésita, et Marikani sut qu'elle avait vu juste. Mais qu'il compatisse n'était pas assez. Il avait des comptes à rendre à ses supérieurs, à sa conscience, aux lois écrites depuis des siècles dans des manuscrits poussiéreux... à ses dieux, pensa Marikani avec un nouveau début de nausée.

— Ayashinata, souffla-t-il, je...

Marikani ne sut jamais quelle aurait été sa décision. Un bruit se fit entendre sur une des passerelles au-dessus d'eux, et les soldats s'écartèrent, laissant passer un groupe d'hommes vêtus de longues robes gris et argent.

Un silence de mort tomba sur la fosse.

Le Haut Prêtre se raidit.

— Je suis désolé, souffla-t-il à Marikani, et, se tournant en direction des nouveaux venus, il s'inclina jusqu'à terre.

— Ayashi, souffla Feris en se prosternant, mais il se trompait.

La pompe et le respect qui entouraient le Liseur d'Âmes l'avait induit en erreur. Ce n'était pas Harrakin...

Marikani frissonna. L'homme de haute taille qui dominait le groupe s'appelait Laosimba ès Verityu de Meslore, Béni de Fîr. Dans ses veines coulait le sang de mille héros, il descendait du plus grand des dieux, appartenait à la hiérarchie du Haut Temple de Reynes. Le Liseur d'Âmes, appelé au jugement des affaires de blasphème et d'hérésie du nord au sud des Royaumes.

Marikani avança d'un pas, puis leva la tête pour mieux le voir. Il se tenait sur une passerelle proche, au milieu de ses pairs, vêtu d'une robe grise que rien ne distinguait des autres à part un lourd collier d'argent. Il paraissait jeune, très jeune, même, et de là où elle était Marikani ne distinguait que le regard glacial de ses yeux d'or, signe de la plus haute noblesse et de la pureté de son sang.

Les pupilles du Liseur d'Âmes passèrent sur les vêtements déchirés et souillés de Marikani, sur le visage maculé de terre de Vashni, sur les soldats et leurs arbalètes levées, sur les cadavres et le sang qui se mêlait à la boue dans la fosse.

— Je vois que je suis arrivé à temps pour prononcer mon jugement, dit-il d'une voix qui résonna dans toute la caverne, rebondissant entre les murs gris. La lame de Fîr s'abattra aujourd'hui sur les rebelles qui ont osé défier le regard des dieux. Que chaque homme, chaque femme et chaque enfant de cette mine connaisse la peur, la souffrance et la mort. La décimante s'appliquera deux fois, car la transgression fut double... Et les tortures seront triplées !

— Non ! répéta Marikani d'une voix rauque, et elle allait bondir vers la passerelle quand elle se sentit agrippée par deux mains de fer.

Le Haut Prêtre l'avait saisie par les épaules et la tenait serrée

contre lui – un manque incroyable à l'étiquette, un manque de respect si grand à la personne royale que si ce n'était son rang, Marikani aurait pu le faire exécuter pour un tel acte.

— Taisez-vous, dit la voix grave du prêtre à son oreille, et Marikani vit le regard de vautour de Laosimba qui, là-haut, sur la passerelle, se tournait vers eux. Si vous faites un pas vers lui, chuchota le Haut Prêtre, si vous protestez, votre règne est fini. On ne défend pas des esclaves convaincus de blasphème... il vous fera déposer comme hérétique, Marikani, vous m'entendez ? (Il prit une grande inspiration.) Vous tomberiez pour rien. Rien ne peut défaire le jugement de Fîr. Ne vous retournez pas, ne regardez pas en bas. Ces hommes sont déjà morts.

Il la lâcha, et Marikani resta figée sur place, suivant des yeux le Liseur d'Âmes qui traversait lentement la passerelle, arrivait sur la rampe et commençait à descendre jusqu'à eux. Les autres prêtres suivaient, et Marikani aperçut à côté d'eux un homme en livrée du palais – un homme qu'elle connaissait bien, Perosne, l'homme de confiance de Banh, que celui-ci utilisait pour porter les messages d'importance.

Perosne se hâta, dévalant les marches pour arriver quelques instants avant la délégation religieuse.

— Votre Conseiller m'a dépêché ici avec des soldats pour vous prévenir que la délégation des Liseurs d'Âmes était arrivée, ayashinata, souffla-t-il. Mais je crains que le message ne soit un peu tardif.

— En effet, chuchota Marikani, gardant ses yeux sur Laosimba.

— Banh veut vous dire aussi que la complice des esclaves rebelles — Menra, celle qui a assassiné le capitaine — est en train de subir les dernières tortures sur votre ordre. Le bourreau espère la maintenir vivante encore deux jours et deux nuits, pour que son châtiment soit exemplaire...

« Sur votre ordre. » L'expression n'était pas à prendre au sens littéral, bien sûr. « Sur votre ordre » voulait simplement dire que la condamnation avait été signée par Banh au nom de la Couronne. Celui-ci ne faisait que son devoir, avec zèle et fidélité, comme toujours.

Mais les mots étaient de trop. Cette fois, Marikani ne sentit ni malaise, ni éblouissement, seulement une rage froide, une rage d'autant plus mortelle qu'elle ne pouvait la diriger contre personne, ou contre tous, et d'abord contre elle-même.

Ignorant le hoquet de stupeur du Haut Prêtre, ignorant Vashni et les soldats, elle remonta la rampe avec fureur, et passant à côté de Laosimba et de la délégation religieuse sans un regard, sans une parole, elle se dirigea vers la passerelle, grimpa l'escalier tandis que

les soldats qui la dépassaient se demandaient s'ils devaient ou non la suivre, reprit à l'envers le labyrinthe de tunnels jusqu'à la place principale et sortit de la mine.

Des bruits de course résonnèrent derrière elle quand elle monta dans sa voiture – le Haut Prêtre avait sans doute dépêché un groupe de soldats à sa poursuite pour la protéger, et elle l'imagina, en cet instant même, en train de trouver des explications embarrassées pour expliquer à Laosimba sa conduite... mais elle ne voulait pas de suite. Elle donna ses ordres au cocher, et une heure plus tard, la voiture arrivait au Palais, sans escorte, passant inaperçue dans la cour réservée aux commerçants où Marikani lui avait demandé de s'arrêter.

Elle descendit, rassemblant ses jupes souillées de poussière et de sang, et se dirigea à grands pas vers une entrée secondaire. Le garde leva la main pour l'interroger avant de la reconnaître. Devant son regard abasourdi, elle ouvrit la porte d'un coup sec avant de s'engager dans les couloirs sombres.

Les salles de torture se trouvaient dans les sous-sols des bâtiments des marchands, des bâtiments où, trois siècles auparavant, se tenaient les jugements des affaires hérétiques. Mais les rois d'Harabec n'étaient guère passionnés par les affaires religieuses et les anciens usages étaient, au fil des années, lentement tombés en désuétude. Le bâtiment était maintenant utilisé par les intendants du palais et les nobles pour traiter les achats nécessaires à la vie quotidienne de la cour, et ne subsistaient dans les couloirs, pour rappeler l'ancienne destination des lieux, que les symboles gravés des dieux et quelques fresques représentant Fir tenant l'épée de la justice.

Marikani entra dans l'ancienne salle des jugements, maintenant abandonnée, et la traversa pour atteindre la porte arrière. La pièce était plongée dans l'obscurité. La rage au cœur, elle ouvrit la porte et descendit les escaliers qui menaient aux cachots par un chemin depuis longtemps oublié.

Les gardes qui surveillaient l'entrée deux étages plus bas était presque endormis. Ils sautèrent sur leurs pieds en voyant la reine, et ignorant leurs visages ébahis, Marikani remonta à grands pas les tunnels abandonnés ouvrant sur des cellules glacées et vides. Puis les torches se firent plus nombreuses. Elle arrivait dans la petite partie encore ouverte des salles de tortures, et après avoir poussé la grille, elle fit enfin son entrée dans la Salle aux Mille Pleurs.

Ils n'étaient pas beaucoup... Trois gardes à l'entrée, un prêtre d'Arrethas que Marikani avait vu parfois au temple, et le bourreau.

Et bien sûr, le corps torturé et blafard de la jeune esclave enchaînée sur la table.

Tout le monde s'immobilisa à son entrée. Marikani marcha jusqu'au bourreau, tentant de ne pas voir les plaies abominables sur le

corps de la victime, d'ignorer sa respiration rauque et saccadée. On lui avait mis quelque chose dans la bouche pour l'empêcher de crier, et le sang gouttait lentement de la table.

— Arrêtez la procédure, dit-elle au bourreau, mais elle connaissait déjà la réponse.

L'homme hésita, puis désigna le prêtre.

— Ayashinata... Maintenant que la condamnation a reçu le sceau d'Arrethas, je ne peux...

Marikani foudroya le prêtre d'Arrethas du regard, qui ne réussit qu'à balbutier quelques paroles incompréhensibles.

Alors elle fit un geste sec.

— Sortez tous, dit-elle. (Un garde ouvrit la bouche, comme pour protester.) Tous !

Les trois gardes et le prêtre filèrent tandis que le bourreau reculait jusqu'à la paroi, tremblant.

— Ayashinata... dit-il avant de tomber à genoux. Vous savez... Vous savez que je n'ai pas le droit de sortir de la Salle des Mille Pleurs avant que la condamnation n'ait été exécutée, sous peine de voir à jamais... de voir à jamais mon âme traînée vers les Abysses...

Mais Marikani l'avait déjà oublié. Prenant une fine lame tachée de sang posée sur la table proche, elle s'approcha de la jeune esclave et posa sa main sur sa joue. Une partie de la peau du visage manquait déjà.

La jeune femme ouvrit des yeux bleus injectés de sang, puis tout son corps fut secoué par un spasme.

— Dors bien, ma sœur, souffla Marikani à son oreille.

Et d'un geste sec, elle lui trancha la gorge.

La nuit était passée depuis longtemps, le soleil s'était levé, était monté dans le ciel et avait commencé à redescendre depuis que Marikani s'était enfermée dans ses appartements, ne voulant voir personne.

Mais rien n'arrêtait Harrakin, elle le savait depuis longtemps.

La porte extérieure s'ouvrit avec violence et elle ne leva pas les yeux. Elle entendit ses pas furieux sur le tapis feutré, puis la porte du salon de musique où elle était assise s'ouvrit bruyamment à son tour.

Alors seulement, elle leva la tête, contrôlant l'expression de son regard, et lui donnant la neutralité hautaine qu'elle réservait à ses ambassadeurs ennemis. Le message, Harrakin le savait, était « pas de négociation »... et quand elle l'employait avec lui, cela le rendait fou.

Il s'arrêta devant elle. Marikani se cala sur le dossier du divan, puis, croisant les bras avec un zeste de mépris, elle attendit qu'il parle.

Les mains sur les hanches, il la toisa quelques secondes avant de se lancer dans une diatribe rageuse :

— Ils sont furieux. Absolument furieux. Laosimba déclare

qu'empêcher l'âme d'une esclave blasphématoire de passer par les abîmes de douleur avant de retourner à la boue dont elle est issue est une offense aux dieux. Il a envoyé une lettre au Grand Temple et la couronne d'Harabec va avoir droit à un blâme officiel, paraît-il. (Harrakin fit un geste exaspéré.) Les parents du capitaine assassiné considèrent cet acte comme une offense personnelle... empêcher la meurtrière de leur fils de recevoir un juste châtiment va laisser penser au monde qu'il était coupable... Ils se sont plaints à son oncle... et devine qui est son oncle ? Maroun el Vistay lui-même ! Il a demandé un rendez-vous avec moi demain, et je présume que je vais avoir un mal fou à le convaincre de continuer à financer les travaux d'irrigation des terres du sud...

» Il va falloir que je m'abaisse devant lui : moi, devant un homme dont la noblesse remonte à peine à trois générations ! Et je ne parle même pas des gardes. Ils veulent émettre une protestation respectueuse demain pour défendre la mémoire de leur capitaine. Une protestation respectueuse ! Nous n'avons pas été insultés ainsi depuis...

— Leur protestation sera interdite, dit Marikani, glaciale. J'avais mes raisons et celles-ci ne les regardent en rien. Je leur parlerai ce soir. Ceux auxquels mon acte déplaît sont libres de quitter la garde. Ce sera mon dernier mot.

Harrakin hésita un instant, puis l'étudia. Marikani ne cilla pas. Elle savait ce qu'elle faisait. L'homme qu'elle avait devant lui admirait une chose entre toutes : le caractère. C'était ainsi que tenait leur union, parce qu'il admirait la force de volonté de son épouse. À la moindre démonstration de faiblesse, Harrakin la mépriserait, et elle serait perdue.

— Mon acte vous déplaît-il, eheri Harrakin ? (Elle avait utilisé son titre de simple noble, rappelant ainsi sa condition. Il n'était roi qu'à travers elle, c'est elle qui avait le trône, c'est elle qui avait l'autorité. Elle prenait ainsi le risque de l'humilier, de le rendre plus furieux encore, mais là aussi, elle croyait bien le connaître.) Si c'est le cas, n'hésitez pas, remplissez donc aussi une protestation respectueuse. Je la mettrai dans la pile, sur mon bureau, et je l'étudierai en temps voulu.

Elle avait bien joué. Une lueur d'amusement apparut dans les yeux d'Harrakin, et une intonation plus tendre perça sous sa colère.

— Bonne idée, ma chère ! Et savez-vous ce que je mettrai dans ma protestation ? Que je souffre quand l'épouse qui partage mon lit a des accès de démente ! Enfin, cousine, qu'est-ce que vous a pris ?

Marikani fit un geste vers le sofa.

— Assieds-toi.

Harrakin hésita, puis obéit, mû par la curiosité.

— Officiellement, j'ai été poussée par la raison d'État. C'est ce que je dirai à tous. Qu'ils imaginent que l'esclave était une espionne, qu'ils imaginent que c'était un coup monté par un de nos ennemis, qu'ils imaginent ce qu'ils veulent... ça les occupera.

— Bien, dit Harrakin. Raison d'État. Affaires de la Couronne. D'accord. Maintenant, quelle est la vérité ?

Marikani l'observa longuement, puis se lança. Un frisson la parcourut, comme si elle mettait le premier pied dans une eau très, très froide.

— Que crois-tu que j'aurais fait si j'avais été à sa place ?

— À la place de qui ?

— À la place de cette femme. Menra. La fille du Peuple turquoise, expliqua-t-elle alors qu'Harrakin la regardait sans comprendre. L'esclave. Si j'avais été enchaînée aux cuisines, condamnée à une existence de servitude, sans espoir... Crois-tu que je ne me serais pas révoltée ? Crois-tu que je n'aurais pas séduit et assassiné un de mes geôliers si cela pouvait aider un de mes frères à se rebeller ?

— Cela n'a pas de sens, dit Harrakin, réfléchissant, sourcils froncés. Tu ne peux pas raisonner ainsi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'es *pas* à sa place. Parce qu'on ne peut vivre, on ne peut avancer sur le chemin de l'existence, on ne peut combattre ses ennemis si on se met à la place des autres. Crois-tu que je n'y ai jamais pensé, moi aussi, sur le champ de bataille ? Que si j'étais à la place d'un des officiers de l'armée adverse, à la place d'un de leurs soldats, j'agisrais comme eux ? Ça ne m'a jamais empêché de les tuer. La vie nous met d'un côté d'une barrière, et nous devons combattre ceux qui sont de l'autre, voilà tout.

Marikani eut un sourire amer.

— Tu te ferais encore sermonner par le Haut Prêtre, tu sais. Tu as oublié l'argument principal.

— Lequel ?

— Les membres du Peuple turquoise sont maudits par les dieux. Leur condamnation divine leur interdit tout espoir de changement. Leur rébellion est donc maudite par définition.

— Ah oui, ça aussi, dit Harrakin sans réaliser que la légèreté de son ton le mettait de nouveau au bord du blasphème. Mais je suppose que dans ta folie, charmante cousine et épouse, tu refuses de prendre cela en considération. Car vu ton caractère, maudite ou non, cela ne t'empêcherait pas de te révolter si on t'avait enchaînée aux cuisines.

— Que voilà une excellente analyse. Et ce blasphème te vaut un baiser, dit Marikani en se penchant vers lui.

— Marikani ! dit Harrakin en riant. Si tu disais cela devant

Laosimba, tu aurais un second blâme...

Ce qui ne l'empêcha pas d'accepter le baiser.

— Très bien, dit-il ensuite, en se levant d'un bond. Très bien !
Je te soutiens.

— Vraiment ?

— Oui. Ton raisonnement est absurde, mais tant pis... C'est un caprice. Tu as tué cette femme par caprice, et ça me suffit. Tu es la reine d'Harabec. Tu es la descendante d'Arrethas, moi aussi, et si nous commençons à laisser guider notre conduite par les manants, nous n'en sortirons plus. Qui sont-ils pour contester nos actes ? Fais ce que tu veux, ma belle. Le premier qui parle aura affaire à mon épée.

— Parfait, dit Marikani en se levant. Parfait. Je vais aller faire mon discours aux gardes.

— Tu as le meilleur époux du monde, dit Harrakin en lui caressant la nuque. Ne l'oublie pas.

Il se dirigea vers la porte et l'amusement de Marikani disparut. À quelques lieues de là, dans la mine, la décimante avait commencé. Alors qu'elle badinait avec Harrakin sur un divan de satin, des humains agonisaient sous la torture, des humains qu'elle n'avait pas su sauver. Qu'elle n'avait pas réussi à sauver, encore une fois. Comme ses parents. Comme Mîn. Avait-elle un jour sauvé quelqu'un ? Avait-elle accompli le bien, fait pencher la balance au moins une fois ?

Bientôt, la mine ne serait qu'un charnier.

Et le Haut Prêtre avait raison. Elle ne pouvait rien arrêter. Le monde tournait depuis des millénaires avec des rouages d'acier et seule, elle était incapable de les faire hésiter.

— Harrakin..., dit-elle soudain, et son mari se retourna.

Elle le regarda... si beau, si noble, si brave. Elle avait mis un pied dans l'eau glacée, devait-elle s'y plonger ?

Dehors, une bourrasque souleva les feuilles.

— Rien, dit-elle finalement. Rien. Va rassembler les gardes.

Chapitre 6

Salmyre.

Le soleil écrasait tout. Les murailles blanches de poussière, le sable du désert, les cascades de sel immaculées un peu plus loin à l'ouest. Sur le chemin de ronde, les soldats qu'Arekh passait lentement en revue s'enveloppaient la tête avec des voiles blancs. Certains venaient de Fayn et leurs peaux, habituées à des climats plus cléments, brûlaient au soleil.

Les Faynas, les fils de l'herbe, étaient un bon millier. Fayn avait, au siècle dernier, passé un traité de défense mutuel avec Salmyre et, à l'étonnement de tous, l'empereur de Fayn, un homme bedonnant au titre ronflant, l'avait respecté. Dès que le Conseil de Salmyre avait demandé de l'aide pour protéger la cité, l'empereur avait dépêché ses hommes. Les Faynas constituaient le gros de la force de défense de Salmyre... eux et les hommes des Onze Tribus, d'excellents cavaliers et des guerriers aguerris, mais rétifs à l'autorité. Et puis, il y avait les hommes de l'émir. Celui-ci avait envoyé cinq cents soldats... quatre cents fantassins expérimentés, l'élite des combattants au sol, et cent nâlas, les fameux cavaliers de l'Émirat, célèbres dans tous les Royaumes.

Ironie des oiseaux du destin, Arekh avait été choisi pour les commander. Il était donc à la tête d'hommes qu'il avait combattus un an auparavant sous le drapeau d'Harabec. L'idée l'avait d'abord inquiété : comment mener à la bataille des soldats à qui il ne pouvait tourner le dos ? Ne risquaient-ils pas de désobéir, ou de vouloir se venger en plein combat ? Mais Pier, le prêtre qui l'avait recruté, avait mis un point d'honneur à le rassurer. Au contraire, avait-il expliqué, les nâlas respectaient leurs ennemis victorieux. C'était une question de vanité. S'ils étaient les meilleurs guerriers des Royaumes, ne pouvaient les battre que des êtres d'exception... Arekh était donc auréolé par ses exploits passés.

Pier avait raison. À la manière dont les nâlas lui obéissaient, à la manière dont les autres officiers de la force de défense de Salmyre s'adressaient à lui, et à celle dont les membres du Concile l'avait accueilli, Arekh avait dû se rendre à l'évidence : il n'était plus inconnu. Il n'était plus Arekh, hors-la-loi. Il était del Morales, le

condamné de Reynes devenu haut dignitaire de la cour d'Harabec, l'homme qui, à la tête de cinquante hommes, avait sauvé la cour et la jeune reine d'un coup d'État fomenté par son ennemi. Un homme dont on connaissait maintenant le nom dans les états-majors de la plupart des Royaumes. Oh, on connaissait aussi son passé. Il avait été condamné pour parricide, et de nombreux meurtres lui souillaient la conscience... Oui, on savait tout cela, mais pour la première fois de l'existence d'Arekh, la valeur de son présent surpassait son passé. Ses crimes de jeunesse n'importaient que parce qu'ils lui donnaient une aura de mystère et de violence... sa valeur militaire, voilà qui était l'essentiel, et on était prêt à payer pour ça.

Payer cher.

Arekh l'avait constaté à sa première entrevue avec les membres du Conseil de Salmyre, les shi-âr. Ils étaient trois, trois hommes d'âge moyen, maquillés de traits bruns et blancs à la mode de la cité, empâtés dans la graisse, ayant fait le serment les dieux seuls savaient pourquoi de ne jamais s'exposer au soleil depuis leur nomination. L'idée que Pier leur ramène del Morales de son voyage à Reynes, et que celui-ci accepte de se rallier à leur cause, les avait rendus tout moites d'excitation, et, tandis qu'Arekh et le prêtre attendaient leur décision, ils avaient pépié pendant de longues minutes, utilisant un dialecte musical issu du fond des âges, dont Arekh ne reconnut même pas les racines. Enfin, quand les shi-âr se décidèrent à employer le langage des Royaumes, ce fut pour lui proposer une place d'*aïda* – général – et un salaire de cinquante pièces d'or par mois. Arekh en resta coi, et interprétant son silence comme une hésitation, les shi-âr étaient en moins de deux battements de cœur montés à soixante-dix, plus un pourcentage à négocier sur les résultats des futurs pillages, si pillages il y avait. Pier, sentant qu'il fallait profiter de l'occasion, avait négocié pour Arekh un certain nombre d'avantages dont celui-ci devait plus tard réaliser la valeur : un appartement au Palais, un bassin privé – la ressource la plus rare de Salmyre étant l'eau, cette faveur était sans prix – et dix esclaves à sa disposition.

Il fallait bien cela pour entretenir le bassin. Celui-ci devait être rempli deux fois chaque jour, telle était la tradition. Or il fallait aller chercher l'eau à l'arrivée des caravanes, à l'entrée de la route sud. Les esclaves portaient ensuite les outres sur leur dos et arrivaient, les pieds desséchés par la poussière, déchirés par les cailloux, pour verser leur précieux fardeau dans le bassin de mosaïques blanches et bleues. Puis ils attendaient, à genoux, que leur maître vienne se laver, ce qui n'arrivait jamais parce qu'Arekh, que leur présence mettait mal à l'aise, préférait aller faire ses ablutions au bassin général des courtisanes. En début d'après-midi, ses esclaves vidaient donc l'eau qui n'avait pas été touchée dans les jardins privés des shi-âr et

retournaient, sous le soleil le plus écrasant de la journée, chercher de nouvelles outres. Ils revenaient, épuisés, sans avoir mangé ni bu, pour préparer le bain du soir. Qu'Arekh ne prenait toujours pas, pour les mêmes raisons. Les esclaves attendaient jusqu'au lever de la seconde lune, vidaient de nouveau le bassin et portaient au réfectoire, titubant de soif, jusqu'au réfectoire où ils avaient enfin leurs rations.

Puis une nouvelle journée recommençait.

Il faut dire qu'Arekh avait d'autres préoccupations. La douceur de la vie de Salmyre était une illusion. Et si soixante-dix pièces d'or par lune était un salaire princier, il les méritait toutes.

Le prêtre lui avait expliqué la situation pendant le voyage de Reynes à Salmyre.

Il avait menti, ou au moins exagéré, pour le plaisir d'être théâtral : ce n'étaient pas les créatures des Abysses que Salmyre combattait, mais les humains chassés par celles-ci. Car les créatures des Abysses s'étaient réveillées dans les terres de l'ouest, là où le dieu qu'on ne nommait pas était tombé des millénaires plus tôt, détruisant les deux anciens Empires dans une pluie de feu et de sang. Le monde d'avant avait alors été détruit, le chaos et la barbarie avaient vaincu. Les survivants avaient lentement migré vers l'est, vers l'océan, sur les terres épargnées par la catastrophe, et c'était là qu'au fil des siècles une nouvelle civilisation s'était érigée. Les Royaumes étaient nés, ainsi que les demi-dieux, fils des nouvelles divinités apparues après la catastrophe, et les rois, leurs descendants.

Mais les terres de l'ouest demeuraient inhabitables, et ni le temps ni les prières n'avaient réussi à leur donner une nouvelle vie. Rares étaient les braves qui osaient s'y aventurer, et leurs récits déformés par le temps et les rumeurs parlaient de rochers déchirés, de torrents de lave, de terres noires où nul brin d'herbe ne poussait. On disait que ceux qui en revenaient mourraient tous, des années plus tard, le corps brûlé et déformé par de terribles maladies. La terre de l'ouest, blessée, s'était ouverte sur l'autre monde, sur les Abysses des damnés, et des créatures de haine et de mort sorties des gouffres hantaient un univers de désolation. Parfois, ces créatures s'aventuraient près des premiers villages, causant malheur et zizanie, laissant sur leur passage d'atroces malédictions et des plaies qui ne se refermaient pas.

Les créatures des Abysses étaient le cauchemar primal, les monstres qui hantaient les rêves des enfants et les sueurs froides des hérétiques. Mais à part ces courtes incursions dans des fermes isolées, les créatures maudites ne s'éloignaient jamais longtemps des terres brûlantes et glacées qui constituaient leur domaine.

Jusqu'à aujourd'hui.

Arekh n'avait pu se défendre d'un frisson superstitieux quand il

avait entendu Pier lui expliquer, dans la voiture qui les emmenait à travers les montagnes, la terrible menace à laquelle les hommes du nord étaient confrontés aujourd'hui. Les créatures des Abysses, disait la rumeur, étaient sorties des terres de l'ouest. Poussées par un instinct de mort, elles avaient commencé à massacrer les tribus du nord, les Bi'Ar, de farouches nomades, et les Berebeïs, des tribus plus pacifiques qui commerçaient à travers les montagnes. On avait trouvé des cadavres affreusement mutilés, et les survivants avaient parlé de créatures sans visage qui attaquaient de nuit avec une violence et une cruauté terrible, laissant sur leurs victimes le signe du Dieu-qui-n'avait-pas-de-nom. La panique avait envahi les territoires du nord comme une vague. Les populations paisibles du cercle des bois flottants avaient commencé à migrer vers le sud, terrifiées, arrivant dans la région des lacs... où la population n'avait guère apprécié cette invasion... La guerre avait alors éclaté, une guerre farouche entre les nomades du nord et les peuples des lacs, une guerre qui avait peu à peu embrasé la région et qui, comme des livres s'écroulant les uns sur les autres, avait descendu comme une traînée d'étincelles vers le sud jusqu'à menacer Salmyre, la cité aux mille pierres précieuses, aux pavés d'argent, qui ne vivait que du commerce et dont les intérêts souffraient déjà durement du chaos dans lequel était plongée la région.

Salmyre ne produisait rien – même pas d'eau. Salmyre était un joyau au milieu du désert, une perle sur un lit de sable, une cité construite aux confluent des trois routes empruntées par les caravanes de la région. Si une des routes était coupée, c'était la catastrophe : les échanges sur lesquels reposaient l'économie de la cité se tariraient aussitôt. Et si la route du sud était bloquée, celle par laquelle arrivait l'eau, c'était la mort, rapide, assurée et cruelle comme le couperet des dieux.

Arekh continua son chemin sur les remparts, saluant ses lieutenants. Il n'y avait rien à voir, que le désert, que le sable étincelant sous le soleil brûlant, et, au loin, la route du nord serpentant sous la chaleur avant de se perdre à l'horizon. Non, il n'y avait rien à voir, et il n'y aurait jamais rien à voir si les troupes des Onze Tribus, postées aux endroits stratégiques, empêchaient les incursions de leurs adversaires les plus proches, les Vahars, cousins lointains et violents des Berebeïs, et les Mérinides de l'ouest. Sur les plateaux fumants du nord-ouest, la bataille avait fait rage pendant des mois alors que les Vahars tentaient de prendre le contrôle d'un carrefour essentiel, par où passaient les caravanes dans leur chemin vers Beris. Trois jours après son arrivée à Salmyre, Arekh avait rejoint le front avec trois cents hommes de l'Émirat et ses nâlas. Il était arrivé juste à temps. Les hommes des Onze Tribus et les Faynas ne tenaient

plus. Les Vahars étaient trois fois supérieurs en nombre et il avait fallu toute l'habileté stratégique d'Arekh, la férocité de ses hommes et deux embuscades réussies, dans lesquelles ils avaient réussi à tuer les trois principaux chefs vahars, pour redresser la situation.

Les envahisseurs avaient reculé, le front s'était déplacé vers l'ouest alors que les Vahars se vengeaient sur des populations sans défense qui n'étaient pas sous la juridiction de Salmyre. Mais la cité avait vu sa fin de très près... Les Vahars au nord, les Mérinides à l'ouest, elle n'aurait pas tenu longtemps. Les shi-âr avaient donc été infiniment reconnaissant au nouvel aïda del Morales de les avoir tirés de ce mauvais pas.

Depuis, les choses étaient calmes, et Arekh avait été rappelé à Salmyre même pour assurer la protection des alentours de la ville.

— Les shi-âr ont refusé d'envoyer des troupes supplémentaires dans le défilé, dit une voix derrière Arekh.

Celui-ci se retourna en soupirant. Akas était un des chefs des Onze Tribus, qui, avec les Faynas, protégeaient la route du sud contre les Mérinides. Les femmes des tribus étaient parquées dans le quartier pourpre de la ville suivant un système de harem complexe, et on ne les voyait jamais. Mais elles contrôlaient une fortune énorme. Malgré leurs habits de lin simples et leurs corps robustes de cavaliers, les hommes des tribus étaient des commerçants redoutables et Salmyre leur principal centre d'affaires. Voilà pourquoi ils défendaient la ville – hélas, des siècles de vie libre et farouche n'en avaient pas fait des êtres aptes à accepter sans discuter la rigidité militaire, et ils passaient leur temps à contester les ordres.

— Ils parent au plus pressé, expliqua Arekh. Les incursions de brigands se multiplient. Il faut protéger les dunes.

— Mais les Mérinides reçoivent des renforts chaque jour, répliqua Akas. Mes hommes protestent. Ils disent qu'on les a affectés à la zone la plus dangereuse pour un salaire ridicule, alors que les hommes de l'émir se la coulent douce derrière les murailles.

Vos hommes protestent toujours, eut envie de dire Arekh, mais il se retint. Dans la force de défense de Salmyre se côtoyaient des généraux, des chefs de guerre, des Faynas, des mercenaires, des hommes des tribus, des soldats de l'émir, le tout « contrôlé » par les trois shi-âr et une infinité de hauts négociants qui chacun pensaient avoir leur mot à dire sur la stratégie. Après avoir froissé, dans les premières semaines, des dizaines de susceptibilités, Arekh avait dû admettre qu'un minimum de diplomatie allait être nécessaire à son travail.

— C'est vrai, le défilé est un des endroits les plus dangereux, dit Arekh en fixant Akas droit dans les yeux – les hommes des Onze Tribus considéraient que regarder ailleurs pendant une conversation

était une insulte délibérée. Et si les shi-âr vous en ont confié la défense, c'est qu'ils savent que vos hommes sont des guerriers capables de résister à tout. Les soldats de l'émir se sont affaiblis dans les douceurs de Fez. Ils seraient bien incapables de supporter les rigueurs que vous endurez...

Le mensonge était énorme : l'entraînement des soldats de l'émir était d'une dureté légendaire. Mais les Onze Tribus haïssaient l'Émirat, et toute insulte à l'encontre de leurs anciens adversaires ne pouvait que leur plaire.

Akas se redressa, l'orgueil luisant dans ses yeux noirs. Arekh en fut à peine étonné. À Reynes, il avait appris que les ficelles les plus grosses étaient souvent les plus efficaces.

— Les Mérinides savent que nous tiendrons jusqu'au dernier... c'est pour cela qu'ils font venir des renforts, dit le nomade avec fierté. Il n'empêche... Nous sommes à un contre dix. Il nous faut de nouvelles troupes.

— Mais vous avez l'avantage de la position. Il leur faudrait une véritable armée pour vous déloger.

— Et quand elle arrivera, il sera trop tard pour envoyer des renforts...

Difficile de contester la logique de cet argument. Mais Arekh savait que les shi-âr soupçonnaient les hommes des tribus d'exagérer le danger pour obtenir des troupes fraîches, dont ils se serviraient pour piller en toute impunité les petites villes riches de la région.

Hors de question, bien sûr, de dire cela à Akas. Une telle accusation, même si elle était justifiée – surtout si elle était justifiée – lui vaudrait une provocation en duel. Arekh serait obligé de le tuer, les hommes des tribus protesteraient, et l'histoire lui causerait des ennuis à n'en plus finir.

— Demandez aux shi-âr de vous attribuer le groupe d'archers qui vient d'arriver de Kiranya, dit-il, soupira-t-il. Ils feront merveille dans le défilé.

— Impossible. Ils ont déjà été attribués aux frères Louarn, au sud. C'est par là que doivent arriver les caravanes royales pour le Grand Concile. J'ai protesté, mais la décision était déjà prise.

— Le Grand Concile ? répéta Arekh, tandis que son attention était attirée par un étrange reflet sur l'horizon... une lueur orangée, étincelant par intermittence, comme un signal sur le sable.

Elle disparut, et Arekh revint immédiatement à son interlocuteur. Il vit un des soldats courir faire son rapport à son capitaine.

— Le Grand Concile Extraordinaire des Royaumes, sous la conduite du Haut Prêtre de Reynes. À propos du retour des créatures des Abysses. Les shi-âr en parlent depuis des semaines...

— Voilà des semaines que je fais l'aller-retour entre ici et les dunes, coupa Arekh, que la lumière orangée, maintenant disparue, inquiétait bien plus que la politique religieuse.

— Les oracles sont sombres, dit Akas, son regard planté dans celui d'Arekh. Les oracles sont sombres...

Et sur ces paroles énigmatiques, il tourna les talons et partit, ce qu'Arekh considéra comme un petit miracle. Il reprit son chemin, scrutant l'horizon, mais la lumière orange ne réapparut pas.

La journée s'étira paresseusement au soleil. L'après-midi était déjà bien avancé quand il entendit de nouveau parler du Grand Concile, et de nouveau par quelqu'un qu'il n'estimait guère : son aide de camp, qu'il trouvait mielleux et incompetent, et dont il n'arrivait d'ailleurs jamais à se souvenir du nom.

Celui-ci entra dans la petite tourelle où Arekh étudiait la carte des plateaux et commença à lui débiter un discours sur l'importance de l'événement à venir, et sur les intrigues dans lesquelles Arekh, à son avis, devrait se lancer pour être admis à assister aux réunions.

— Tous les souverains de la première couronne ont été convoqués, expliqua-t-il. Si vous me permettez d'insister... c'est important, aïda. Très important. Il n'y a pas eu de Grand Concile depuis trois cents ans, et la décision pourrait être prise d'envoyer une armée commune régler la situation dans le nord... Une alliance des principaux pays des Royaumes, dont le quartier général serait basé à Salmyre. Imaginez, à cette occasion, le pouvoir et le rayonnement accru des shi-âr... Vous pourriez en profiter, nous pourrions tous en profiter...

Il s'arrêta en voyant un soldat passer sa tête par la porte de la tourelle.

— Aïda ? dit l'homme. (Trop heureux de faire taire son aide de camp, Arekh lui fit signe de parler.) Un jeu de lumière a été aperçu trois fois aujourd'hui à l'horizon... direction nord-ouest, près de l'ancien relais. Devons-nous envoyer des troupes ?

Arekh soupira et acquiesça.

— Quarante hommes... au cas où ce serait un piège. Doublez la garde aujourd'hui et demain et faites un rapport aux shi-âr.

— Le relais est dans le territoire protégé par les frères Louarn. Devons-nous les avertir de notre passage ?

— Je vais les voir ce soir, déclara Arekh. Je les préviendrai. Allez préparer la patrouille.

Le soldat s'éloigna, et Arekh profita de l'occasion pour sortir, mais son aide de camp lui emboîta le pas. Arekh accéléra, espérant le semer.

— Les frères Louarn ne seront pas au dîner ce soir, aïda... comme j'essaye de vous le dire, ils doivent préparer la route du sud

pour l'arrivée des participants au Concile...

— Je leur ferai porter un message officiel, coupa Arekh, s'engageant sur l'étroit escalier qui montait vers le haut de la tour et les arbalétriers.

— La reine d'Harabec et l'émir n'ont pas exigé de protection particulière, mais vous connaissez les prêtres de Reynes. Ils ne se dérangent pas sans être certains que...

Arekh se figea sur les marches, sentant les murailles tourner autour de lui. La chaleur du soleil d'abattit sur lui comme une chape, et il eut l'impression de voir le blanc du désert sauter à sa rencontre comme un soudain éblouissement.

— Quoi ? cracha-t-il enfin, se retournant.

Il y avait tant de violence dans sa voix que l'aide de camp redescendit une marche.

— La prudence des prêtres de Reynes les honore, aïda. Pardonnez-moi si je vous ai offensé, vous êtes natif de Reynes, bien sûr, et je ne voulais pas...

— Non, croassa Arekh. Avant. Qui n'a pas exigé de protection particulière ?

— L'émir et la reine d'Harabec. Ils se contentent de leur escorte habituelle.

Arekh resta immobile un long moment, fixant toujours son aide de camp, qui commença à se sentir mal à l'aise.

— Quand arrivent-ils ? demanda-t-il enfin.

— Je... je l'ignore, balbutia l'homme. Dès que possible. Je ne suis pas sûr que la date soit encore fixée...

— Disparaissez, dit soudain Arekh, foudroyant l'homme du regard.

L'aide de camp se figea, abasourdi.

— Mais...

— Disparaissez, dit Arekh en redescendant une marche et en mettant la main sur son épée.

Se retournant, l'aide de camp dévala les marches tandis qu'Arekh se retournait vers le désert et contemplait, sans un mot, les étendues brûlantes.

Une volée de carreaux s'abattit dans la nuit et trois hommes de l'avant-garde tombèrent, hurlant de douleur. Trois hommes hors de combat. C'était peu payer pour débusquer la bande qui se dissimulait dans l'ancien temple de Syna. Les brigands n'étaient sans doute pas nombreux, mais ils avaient massacré les conducteurs de deux convois de tissu. Du coup, des envoyés de la guilde des tisserands avaient menacé de faire passer leurs convois par l'Émirat si la sécurité de leurs routes n'était pas assurée... et vu le déclin du commerce, Salmyre n'avait pas besoin de cela.

Il fallait nettoyer la région.

Un geste au nâla-di et dix hommes partirent au galop dans les ruines, bientôt avalés par l'obscurité de la nuit. Les anciennes colonnes dressées en l'honneur de Syna, la protectrice des vents, fille de Fîr et d'un esprit de l'air aux longs cheveux d'ébène donnait aux lieux l'aspect d'une forêt de pierre, dans laquelle les cavaliers de l'émir disparurent presque en silence. Seuls des bruits de métal et des hurlements de douleur prouvèrent qu'ils avaient déniché les tireurs, et quelques instants plus tard, le calme retomba sur les ruines.

Arekh garda la main levée, l'oreille aux aguets. Autour de lui, ses soldats, immobiles, gardaient un silence parfait. Là-bas, derrière les colonnes, les dix hommes détachés ne bougeaient pas non plus. C'était le plan. Les brigands étaient sans doute des Vahars renégats et leurs embuscades étaient complexes. La première attaque était toujours un leurre, destinée à attirer l'ennemi dans une direction précise, alors que le gros de leur bande se trouvait...

... là. Le bruit fut très léger mais autour de lui, les soldats d'élite de l'émir, à l'oreille aiguisée par le désert, ne le manquèrent pas. D'un imperceptible mouvement de tête, Arekh montra à son nâla-di qu'il avait entendu lui aussi.

Des pas feutrés de pieds nus sur le sable, et sur les dalles de granit usées par le temps. À dix pas à gauche, dans l'ombre d'une paroi écroulée...

Encore quelques instants avant de donner le signal d'attaque. Il fallait laisser aux brigands le temps d'approcher, près, bien près, avant qu'aucun ne puisse s'enfuir...

Le silence se fit encore plus pesant, et les pas s'arrêtèrent, comme si les bandits savaient qu'il serait dangereux d'aller plus loin. Ils devaient se préparer pour l'attaque. Arekh devina plutôt qu'il n'entendit les longs poignards sortir des fourreaux, les chaînes ornées de boules et de pointes être tendues par des mains calleuses. Plusieurs patrouilles avaient été attaquées par les Vahars. Ceux-ci étaient de bons cavaliers, mais quand ils étaient à pied, comme aujourd'hui, la technique employée contre les chevaux de leurs ennemis était redoutable. Ils fonçaient sur le groupe, plongeaient entre les jambes des chevaux avant que leurs cavaliers ne puissent réagir et leur entravaient les jambes avec les chaînes. Les pointes rentraient dans la peau des pauvres animaux, qui ruaient, se débattaient, enfonçant le métal encore plus profond dans leur chair... Leur panique montait tandis que leurs cavaliers, surpris, tombaient et se faisaient piétiner par leurs propres bêtes et que les Vahars profitaient du chaos pour trancher la gorge aux survivants, attrapant ceux qui s'accrochaient à leurs selles pour les faire basculer avant de les achever.

Oui, une méthode sanglante et efficace. Arekh et ses hommes

la connaissaient, aussi voulaient-ils que la surprise et la panique soient de leur côté...

Arekh leva la main... Ses soldats savaient que quand il la redescendrait, ce serait le signal.

Un léger frottement sur le sable...

Arekh baissa la main.

Avec un hurlement rituel d'appel aux dieux, le premier nâla fit bondir sa monture, galopant vers les bandits invisibles, épée au clair. Quinze hommes le suivirent, répétant le cri de guerre, leurs voix sauvages faisant éclater comme un vase fragile le silence du désert. Dix autres partirent à droite, dix à gauche, pour encercler le groupe. Arekh fit tourner son cheval et fonça lui aussi à l'attaque.

Il arriva avec quelques battements de cœur de retard sur ses hommes, surveillant les arrières au cas où un autre groupe surgirait du néant... Non. Rien. Arekh arrêta son cheval et regarda ses nâlas à l'action.

Les bandits qui n'avaient peut-être, quelques instants auparavant, de réalité que dans leur imagination avaient pris forme dans la nuit comme des spectres des sables. La minuscule scène délimitée par les rochers, une colonne écroulée et un reste de bas-relief se transforma en théâtre de massacre, où les cavaliers frappaient, hachaient, découpaient des formes hurlantes vêtues de lin brun pour mieux se cacher dans les sables. Les Vahars, pris par surprise, avaient à la main leurs poignards et leurs chaînes, mais les sabots les écrasaient, les lames frappaient avant qu'ils ne puissent les lever.

Un cheval rua et tomba quand même, quand un des bandits, plus habile que les autres, réussit à enrouler la chaîne autour de ses sabots, et Arekh fit bondir son cheval pour se porter à son secours. Le Vahar leva sa lame pour frapper le soldat qui glissait de sa selle ; sans arrêter son galop Arekh se pencha, épée à la main, et trancha la gorge du bandit en passant, comme dans le jeu traditionnel à Reynes, où les enfants armés d'épées de bois et montés sur de jeunes juments essayaient de passer leur lame dans un anneau de fer.

L'homme s'écroula sans crier et Arekh dégagea son épée tandis que son cheval continuait son course. Il dépassa le groupe, entraîné par son élan, et un court instant l'homme et la monture continuèrent seuls leur galop dans les ruines du temple, avec comme perspective, devant eux, le désert vide, étincelant sous la lumière des lunes.

Arekh tira sur les rênes et arrêta la bête. Il n'était qu'à quelques dizaines de pas du combat, mais pourtant les ruines paraissaient paisibles, et le silence régnait, comme si les hurlements de douleur au second plan faisaient partie d'un rêve de demi-oublié. E-Fîr, la deuxième lune, joua sur la pierre et quelque chose étincela à la limite

de la vision d'Arekh : sans doute des particules de nacre, souvent utilisées au premier millénaire pour faire étinceler les bas reliefs. Mais ce n'était pas le moment de s'intéresser aux antiquités. Arekh fit tourner son cheval et repartit vers la bataille, tuant un deuxième Vahar en repassant, plus pour le plaisir de participer que par réelle nécessité : presque tous les bandits étaient morts et aucun de ses cavaliers n'était blessé.

Les hommes de l'émir mirent pied à terre pour achever les récalcitrants et le nâla-di sourit à Arekh, fier du travail accompli. Arekh lui fit un signe de tête approbateur.

— Gardez-en un vivant. Les shi-âr voudront l'interroger.

Le nâla-di se pencha, regarda les blessés et saisit le moins abîmé d'entre eux par les cheveux, l'obligeant à se relever. Un instant plus tard, l'homme était ligoté, bâillonné, et jeté sur la selle d'un cheval. Le bandit n'avait ni protesté, ni crié. Il garda les yeux ouverts et secs tandis que ses compagnons tombaient à terre, un par un, la gorge tranchée par les nâlas.

Le sang coula sur le sable, liquide sombre avalé par la nuit, et Arekh eut un court moment d'absence, tandis qu'une image lui traversait l'esprit... celle d'un mince filet de sang, en rejoignant un autre, se transformant en ruisseau, puis en marée...

Oh mon amour, dit Verella, je t'ai fait un don, mais ce don t'a aujourd'hui mené trop loin. Même mon frère ne peut te reprocher tes crimes, car si tes crimes ne te blessent pas le cœur, comment peux-tu savoir qu'il s'agit de crimes ?

Arekh secoua la tête. Ces paroles, il les avait entendues longtemps auparavant, dans une autre vie. Mais il n'était plus le même aujourd'hui.

Pourtant il continuait à verser le sang... *pas le même*, répondit une voix en lui, et comme s'il avait lu dans ses pensées, le nâla-di s'avança.

— Nous devrions prendre les têtes de trois de ces hommes et les amener au village de Ta-sin, dit-il. Les habitants seront heureux de voir leurs morts vengés.

Il venait de répondre, sans le savoir, à la question qu'Arekh n'arrivait pas à formuler. Il y avait de nombreuses manières de verser le sang. Les hommes qui agonisaient à présent dans le sable étaient des assassins de la pire espèce, qui avaient, entre autres crimes, massacré trois convois de villageois – hommes, femmes et enfants – pour leur prendre l'eau qu'ils ramenaient de la ville.

Oui, les parents des morts seraient heureux d'apprendre qu'ils étaient vengés. Arekh hocha la tête.

— Excellente idée, nâla-di.

— Les habitants verront ainsi que nous ne sommes pas là

seulement pour protéger « les pavés d'argent des shi-âr », ajouta le jeune homme avec un fin sourire.

L'expression avait couru quand les soldats de l'émir étaient arrivés à Salmyre. Les vieilles haines resurgissaient, et les hommes des Onze Tribus ainsi que les villageois qui subsistaient avec peine dans les habitations troglodytes des falaises avaient accusé les nouveaux arrivants d'être venus s'occuper uniquement de la protection des familles riches de Salmyre, sans se soucier de les aider à combattre les brigands ou les pillards affamés qui déferlaient du nord.

Arekh étudia pour la première fois son officier. Il était arrivé il y a une semaine, c'était tout ce qu'Arekh savait de lui. Mais il venait de faire preuve, en une réponse, d'un sens politique bien plus subtil que l'aide de camp d'Arekh en cinq mois.

— Comment vous appelez-vous, nâla-di ?

— Essine Eh Ma-haroud, de la famille des Isyr, descendant du sept fois noble Fa-harîn, déclara fièrement le jeune homme. Notre lignée est, par les hommes, sept fois associée à sa Puissance l'émir au Sourire Infini, trois fois béni par les dieux.

Il sourit, et Arekh lui sourit en retour, amusé. Dans les yeux noirs du jeune soldat perçait l'orgueil des hautes familles de l'Émirat, mais aussi un certain défi joyeux... Le rappel que c'était contre ses pairs, issus des mêmes grandes familles, qu'Arekh avait combattu quand il était à la cour d'Harabec.

— J'ai eu l'occasion de m'apercevoir par moi-même de la qualité de guerriers des nobles de l'Émirat, déclara Arekh.

— Mon frère dirigeait la patrouille envoyée à la frontière de la Cité des Pleurs pour vous intercepter, la reine Marikani et vous, dit Essine après avoir ordonné aux soldats de couper les têtes. (Il se retourna vers Arekh, et celui-ci sentit de nouveau l'amusement dans sa voix.) Il dit que son carreau d'arbalète vous a frôlé.

Arekh se demanda un instant ce qui serait arrivé si le frère d'Essine avait mieux visé. Ou s'il avait atteint Marikani en pleine tête. Puis il repoussa la pensée et se força à sourire.

— Vous écrirez à votre frère que je suis éternellement reconnaissant qu'il n'ait pas mieux visé. (Il fit un geste vers les cadavres.) Bien. Brûlez les corps. Nous ramènerons les têtes et le prisonnier à Salmyre, puis nous les enverrons avec une délégation des shi-âr calmer les villageois...

Essine s'éloigna et après un court instant d'hésitation, Arekh le rappela.

— Essine ? (Le jeune homme se retourna.) J'ai besoin d'un nouvel aide de camp. Vous garderiez quand même le contrôle de vos hommes. Qu'en pensez-vous ?

Essine le regarda, bouche ouverte, avant de s'incliner.

— C'est un honneur que je ne mérite pas, aïda.

— Ainsi, vous pourrez vous aussi être reconnaissant à votre frère.

Essine venait de gagner dix ans de carrière, et son salaire serait triplé. Arekh vit la joie qui couvait dans son regard quand il se redressa :

— Si vous me permettez, Aïda... est-il arrivé quelque chose à Sanitorn ?

Sanitorn ? Arekh mit un instant à se souvenir que c'était là le nom de son aide de camp.

— Je l'ai renvoyé, dit-il avec un petit sourire. Et non, il n'est pas encore au courant, je viens de prendre la décision, ajouta-t-il, répondant à la question qu'Essine était sûrement trop poli pour poser.

Tandis que les flammes dévoraient les corps réunis en pyramide, éclairant les ruines et le désert de reflets d'or, Arekh fit quelques pas dans les ruines du temple, se demandant si son désir soudain de se débarrasser de Sanitorn était lié au fait que celui-ci lui avait annoncé l'arrivée prochaine de Marikani. Mais non... Le choc avait été fulgurant, mais il était passé vite. L'information n'avait aucune importance.

Il avait une nouvelle existence, maintenant.

Aucune importance.

Autour de lui, les gigantesques colonnes de pierre avaient été abattues par leurs ennemis les plus féroces, le vent et le temps. Que devenaient les dieux, ou les demi-dieux, quand leurs temples tombaient en poussière ?

Encore une question qui en soulevait d'autres, encore une pensée sur laquelle il préférerait ne pas s'attarder. Il passa sa main sur une statue brisée, dont il ne restait que les jambes et les hanches, celle d'une femme au sang divin sculptée avec tout l'amour du monde par un prêtre dont les cendres s'étaient depuis longtemps mêlées au sable du désert. Quelques pas plus loin, il trouva le bas-relief à la pierre incrustée de nacre aperçu lors de sa course. Il avança et se pencha, la lueur lointaine des flammes faisant étinceler les éclats, illuminant des inscriptions à moitié effacées. Arekh y vit des silhouettes de femmes dansantes, que les trois lunes baignaient de lumière divine. Dessous, était inscrit le nom de Syna, à côté d'un autre, qu'Arekh ne connaissait pas. *Ayesha*, déchiffra-t-il tandis que les flammes dansaient derrière lui.

Puis le dernier cadavre finit de se consumer et les ruines retombèrent lentement dans le noir.

Chapitre 7

La caravane s'étirait lentement sur les terres du sud, les couleurs rouge et orange des tissus de soie qui couvraient les palanquins ridiculisées par la brillance brute, violente, du soleil. Les chevaux semblaient avancer au ralenti, comme si chaque pas sur le chemin était une lutte. Même l'éléphant avançant le palanquin de Marikani semblait écrasé.

L'éléphant était un présent de l'émir, acheté dans les territoires du sud et envoyé à grands frais en symbole de la réconciliation, au moins temporaire, entre l'Émirat et Harabec. Le Grand Concile ne pouvait avoir lieu sans les descendants de deux des dieux majeurs, Arrethas et Um-Akr. Les souverains des royaumes étaient nombreux, mais seulement dans les lignées de l'Émirat, d'Harabec et de Kiranya coulait le sang sombre des dieux. Les légendes voulaient que les enfants engendrés par les dieux aient fondé des temples ; ainsi les plus hauts prêtres des Royaumes pouvaient se vanter de leur divine origine, dont ils se servaient pour asseoir leur autorité, essayant de plier à leur direction spirituelle les rois ou les conseils des terres où ils se trouvaient.

Ceux-ci ne se laissaient pas toujours faire, et le conflit entre les pouvoirs spirituel et temporel était plus vieux que le calendrier.

L'émir, Marikani, et le tout jeune Periscas, le roi de Kiranya, étaient donc les seuls souverains séculiers à être consultés de manière systématique quand une question religieuse d'importance était soulevée. La plupart du temps, un échange de lettres, ou de délégations, suffisait à régler les problèmes. Pas cette fois. Le réveil des créatures des Abysses dans le nord nécessitait la présence de tous.

Vashni, seule à partager le palanquin de Marikani, se pencha à l'extérieur, soulevant le panneau de lourde soie rouge par lequel filtrait la lumière du soleil.

— Nous avançons à pas de tortue, protesta-t-elle. Par les dieux, quelle idée saugrenue de tenir ce concile à Salmyre... ! Pourquoi pas dans un endroit civilisé, comme Reynes ? J'aurais pu faire provision de parfums, et ma réserve d'onguents pour les pieds est presque épuisée.

— Salmyre est un endroit civilisé, expliqua Marikani,

s'éventant avec ennui. Le dernier endroit civilisé au nord-ouest des Monts de Cendre, et le seul rempart qui protège les terres du sud des invasions barbares. Notre venue prouve notre soutien à leur lutte.

— « Civilisé » ? Je suppose que nos définitions sont différentes. Savez-vous que les femmes sont parquées dans des bâtiments et n'ont pas le droit d'en sortir ?

— Cela dépend des ethnies. Les femmes des Onze Tribus sont enfermées, c'est vrai, mais les pashnoues sont libres. Et les membres du Conseil sont pashnous.

— Eh bien ce n'est pas chez les pashnous que je pourrai reconstituer ma réserve d'onguent d'ortilles, grogna Vashni. Et avec cette chaleur, mes talons vont se dessécher à une vitesse folle.

Marikani sourit. Que sa compagne joue la comédie de la frivolité, si ça l'amuse. En vérité, si Vashni était du voyage, c'est qu'elle avait des affaires à traiter avec une des femmes des Onze Tribus, qui, de l'intérieur de son salon privé, tenait d'une main de fer le réseau du commerce du kané dans lequel Vashni avait investi.

Brusquement, Marikani regretta la présence de Liénor. Elle faisait partie de la caravane, et voyageait dans les palanquins réservés aux femmes de haut rang. Malgré son état de grossesse avancé, elle avait refusé de partager le palanquin royal.

Une certaine froideur s'était installée entre Liénor et Marikani, dont celle-ci n'était pas certaine de comprendre toutes les raisons. Liénor s'était laissé marier par sa famille pour une histoire de terres, mais comme beaucoup de courtisanes, elle n'était allée à la campagne rencontrer son mari que pour la cérémonie et la lune de miel, qui avait duré trois jours. Elle était ensuite revenue reprendre sa place et sa vie au Palais d'Harabec, enceinte, et décidée à oublier jusqu'au visage de son époux, contente de n'avoir avec lui que des correspondances d'affaires sur la gestion de leur fortune mutuelle.

Puis Marikani avait annoncé ses fiançailles avec Harrakin. Et Liénor avait mal réagi.

Pourtant, elle savait que Marikani n'avait pas le choix. Harrakin était le cousin de Marikani, en lui coulait le sang d'Arrethas et l'armée d'Harabec lui était dévouée corps et âme. C'était la seule chose à faire... d'ailleurs Marikani appréciait son cousin.

Peut-être était-ce là le nœud du problème. Il y avait de la jalousie dans l'attitude de Liénor. Les deux femmes avaient toujours été si proches... plus que des amies, plus que des sœurs. Parfois, elles avaient célébré Verella ensemble dans des orgies rituelles.

Peut-être Liénor ne supportait-elle pas de la voir heureuse avec *un autre*. Pourtant...

Pourtant, non, ce n'était pas si simple. Il y avait autre chose. Au moment du mariage, Marikani avait cru voir de la peur dans les

yeux de son ancienne amie.

— Je voudrais qu'Harrakin nous rejoigne, dit-elle brusquement.

Vashni jeta un regard étonné à la jeune reine. Il n'était pas dans les habitudes de Marikani de réclamer son époux, du moins pas devant témoin. Cela ressemblait trop à de la faiblesse.

— Il va arriver, répondit-elle avec douceur. Lui et ses hommes doivent nous rejoindre à l'oasis.

Marikani hocha la tête. Elle aussi était consciente de l'étrangeté de sa réaction. Depuis plusieurs semaines, une ombre croissait dans son esprit, dévorant sa joie, son énergie, sa confiance. Chaque nuit, des cauchemars la torturaient, et elle se réveillait en sueur, le cœur et le ventre tordus par un sentiment qu'elle ne connaissait guère : la peur. La terreur. Une terreur abjecte, atroce, dont elle n'arrivait pas à définir l'origine, mais qui changeait jusqu'à son comportement.

Une ombre hantait ses rêves, une silhouette noire masquée. L'ombre teintait ses rires, ses rêves, surgissait dans son esprit aux moments les plus inattendus : lors des fêtes, des concerts, alors qu'à cheval sur les routes, accompagnée de sa suite, elle contemplait le soleil se lever sur les paysages d'Harabec dont elle appréciait autrefois tant la beauté...

L'ombre voulait la dévorer vivante. Seules l'énergie de Marikani, sa force de vie, sa tendance naturelle au bonheur lui permettaient de la contenir.

Mais elle ne devait pas rester seule. Quand elle se trouvait sans compagnie, avec ses pensées comme seules compagnes, l'ombre gagnait du terrain.

Et tout le soleil des déserts du sud ne parvenait pas à la faire fuir.

Le crépuscule tomba sur le sable quand la caravane fit halte près de l'oasis, et avec le soir vint le froid. En fin d'après midi, la route avait commencé à grimper et ils se trouvaient maintenant sur de bas plateaux. Une source perçait entre deux failles sèches, créant une longue mare qui disparaissait dans la pierre quelques pas plus bas. L'endroit, où poussaient des arbres tordus et des buissons courageux, était abrité à l'est par une petite falaise. Il y avait des lieux plus riants, mais au moins les roches les protégeraient-elles du vent...

Bientôt, le feu fit danser des ombres rouges et les occupants de la caravane se répartirent dans le camp. Les soldats se placèrent en faction, les serviteurs préparèrent la soupe chaude qui allait accompagner les galettes de maïs, la viande séchée, les fruits secs, les gâteaux et les vins doux qui constituaient l'ordinaire de la cour en voyage, et la trentaine de courtisans, presque toutes des femmes, qui

accompagnaient la reine d'Harabec au Grand Concile commencèrent à prendre le frais, assis sur les rochers.

Des serviteurs étalèrent des tapis par terre et servirent du thé chaud à Marikani et Vashni, confortablement installées sur des coussins. Marikani aperçut Liénor plus loin, avec d'autres femmes, sur une grande couverture.

Elle chercha son regard, sans le trouver.

Le vent se leva et Marikani frissonna, sans savoir pourquoi. Vashni était silencieuse et en ce moment, Marikani haïssait le silence. Elle se mit debout, bâilla, fit quelques pas vers la falaise.

Une lueur orange étincela un instant dans la nuit, si irréelle, si rapide que Marikani crut avoir rêvé. Mais un soldat derrière elle laissa échapper une petite exclamation, et courut vers le chef de groupe.

Marikani hésita, puis se dirigea vers l'officier. Celui-ci salua jusqu'à terre en la voyant arriver.

— Ayashinata, je suis à votre service...

— Votre homme a-t-il vu la lueur orangée sur les rochers ? demanda-t-elle sans cérémonie. Qu'en pensez-vous ?

L'officier salua de nouveau.

— Avec tout le respect que je vous dois, pas grand-chose, ayashinata. Il pourrait s'agir du feu d'un groupe de voyageurs... ou d'une illusion. On voit parfois d'étranges phénomènes dans le désert.

Une nouvelle rafale de vent glaça Marikani. Elle voulut protester, mais l'officier devança sa pensée.

— Le danger existe, bien sûr. Il pourrait s'agir d'un signal... Celui d'un groupe de bandits, par exemple. La région est si instable... mais n'ayez aucune inquiétude, Ayashinata. Nous avons quarante hommes ; il faudrait être fou pour s'attaquer à nous... D'ailleurs, le Conseil de Salmyre a garanti que la route était sûre.

L'officier avait raison, bien sûr. Même s'il s'agissait de bandits, ils n'oseraient pas s'en prendre à un convoi royal... pas si bien gardé. *Et je suis la descendante des rois-sorciers d'Harabec*, pensa Marikani avec ironie. *Dans mes mains coule le pouvoir sombre des dieux. Des barbares ignorants craindraient mes pouvoirs...*

Elle se retourna vers la falaise, vers les plateaux qui s'étendaient dans le noir. Loin, très loin là-bas, à l'est, se trouvaient les montagnes, et derrière, la « civilisation », comme disait Vashni. Mais entre les deux s'étiraient des lieues et des lieues de terres désolées, vides, des plateaux obscurs, des forêts et des rochers où n'importe qui pouvait se mouvoir lentement dans l'ombre.

— Avez-vous des nouvelles d'ayashi Harrakin et de sa suite ? demanda-t-elle à l'officier. Il devait nous rejoindre ce soir...

— Nulle nouvelle, ayashinata. Mais je ne crois pas qu'il se soit montré aussi précis. Sur un si long trajet, une ou deux journées de

retard ne devraient pas vous inquiéter...

Un nouveau frisson parcourut Marikani et cette fois, elle le remarqua.

Ayashinata Marikani ne croyait pas au divin, ni aux présages, mais elle croyait aux intuitions. Azarîn, son précepteur, mort bien des années auparavant, dont elle entendait encore la voix profonde résonner dans la chambre bleue du Palais d'Été où elle avait grandi, lui avait expliqué que l'intuition était un processus naturel, une logique fondée sur des indices si légers que l'esprit ne se rappelait pas les avoir remarqués, mais que l'âme analysait quand même...

Qu'avait-elle remarqué ce soir ? Elle l'ignorait. La lueur orange, le vent froid.

— Envoyez un message à Harrakin pour lui dire de se presser. Dites-lui... dites-lui que je crains une attaque.

L'officier la regarda, les yeux ronds, et Marikani perçut son hésitation, peut-être même une certaine mauvaise volonté. Une vague de colère l'envahit et, le plantant là, elle marcha jusqu'aux soldats.

— Venez avec moi, dit-elle au premier. Je vais vous donner un message à porter à ayashi Harrakin.

L'homme se redressa, tout fier, et suivit Marikani jusqu'à la mule qui portait ses affaires personnelles. Sortant du sac une feuille et une plume, elle écrivit quelques phrases en prenant appui sur la selle, roula la lettre, apposa son sceau et donna le tout au soldat.

— Il ne devrait pas être très loin d'ici. Vous le rencontrerez peut-être dans quelques heures...

Le soldat s'inclina, puis se redressa.

— Je n'en doute pas, ayashinata. Je serais heureux de les voir. Mon cousin est dans l'escorte...

— Parfait, dit Marikani en souriant. Faites vite, soldat.

Il s'éloigna et elle regretta presque son impulsion irréfléchie. Les inquiétudes qui avaient agité son esprit avaient disparu, si elles avaient jamais existé. Elle n'avait rien de concret, qu'une inquiétude diffuse.

Le soldat monta sur son cheval, sous le regard inquisiteur de l'officier contre lequel Marikani s'était énervée, et disparut dans la nuit.

Marikani s'approcha de Liénor et des autres courtisanes. Il faisait maintenant vraiment froid, et le vent serra sa cape autour d'elle. Après quelques pas, elle changea d'avis, et s'éloigna lentement vers son palanquin.

Les esclaves en avaient retiré la soie rouge pour lui monter sa tente. Marikani évitait normalement de se faire servir par des esclaves ; la plupart des serviteurs au palais étaient, selon la tradition du pays, des hommes libres qui recevaient salaire... souvent des

enfants de famille commerçante ou bourgeoise, qui profitaient de deux ou trois ans passés à la cour pour se créer des relations avant de reprendre l'affaire parentale. Banh, le conseiller de Marikani, lui avait souvent dit qu'il serait économique de les remplacer par des membres du Peuple turquoise, mais Marikani avait refusé... arguant qu'entre le prix d'achat des esclaves, leur nourriture, l'entretien, les malades qu'il fallait soigner sous peine de perdre l'investissement, on s'y retrouvait à peine.

C'était faux, et elle le savait. Mais Banh, qui, comme Harrakin, lui passait parfois ses caprices, n'avait pas insisté.

Pourtant, cette fois, « la logique » avait gagné. On ne partait pas sans esclaves dans une caravane. Il y avait trop de travaux lourds à effectuer, trop durs pour les serviteurs libres.

Les feux crépitaient dans la nuit. Les voix des femmes de la suite montaient dans l'air pur, bavardages légers, rires étouffés. Vashni discutait avec un officier. Le dîner avait été consommé, le vin bu, et les serviteurs préparaient maintenant une infusion à base d'épices, de menthe et de miel. L'odeur qui montait dans la brise nocturne rappelait celle du thé des Berebeïs. Une soirée tranquille, lumineuse.

J'ai peur de mourir, réalisa soudain Marikani.

Quelle étrange idée. Marikani avait vécu au milieu de la mort, au milieu du danger depuis sa plus tendre enfance. Elle avait échappé à des épidémies qui avaient tué tous ceux qui l'entouraient. La cour était un nid de serpents, le poison et l'assassinat circulaient aussi vite que les lettres d'amour... parfois avec elles. Quand elle avait échappé à une embuscade de l'émir, son ennemi de toujours, elle avait été poursuivie à travers les Royaumes et n'avait dû son salut qu'à la chance, et à l'aide de... à l'aide d'amis.

Elle n'avait jamais eu peur de mourir. Parfois, sur le moment, bien sûr, mais elle était de nature heureuse – une nature de lierre, disait Azarîn, dont les feuilles restent vertes malgré les plus rigoureux hivers – et chaque matin voyait renaître son espoir et sa joie de vivre.

Plus maintenant.

Quelque chose était cassé ; quelque chose n'allait pas ; « le serpent était dans sa gorge », comme disait le mauvais tragédien qui avait joué sa pièce deux semaines auparavant devant la cour d'Harabec, une histoire complexe et de mauvais goût où les trois héroïnes se tuaient par amour et où le discours d'adieu de la princesse, le poignard à la main, déclamant des vers de neuf pieds, était si long que Vashni avait fini par crier : « Mais tranche-la donc, ta gorge, qu'on en finisse ! »... déclenchant l'hilarité des courtisans et le désespoir du pauvre dramaturge...

Le serpent est dans ma gorge...

Un bruit de craquement derrière elle. Arrachée à ses pensées,

Marikani sursauta, avant de réaliser que ce n'était que le feu. Elle embrassa le camp du regard, mais il n'y avait rien à voir, que les reflets des flammes et l'officier qui la regardait étrangement.

Se détournant, la jeune reine entra dans sa tente où des tapis et des couvertures de fine laine avaient été installés. Une esclave alluma des bougies avant de disparaître, courbée, presque à genoux, sans croiser le regard de Marikani. Celle-ci sentit son malaise s'accroître, et s'allongea sur les coussins, sentant le froid s'insinuer en elle malgré la protection de la tente. Elle allait s'endormir quand le pan de tissu se souleva et elle aperçut, à peine visible dans l'ombre, la silhouette de l'officier tenant un long verre aux fines dorures et une théière d'argent.

— De la part de ehari Vashni, dit l'homme en posant la théière sur le tapis. Elle craint que vous n'ayez froid.

Marikani le remercia d'un signe de tête et le soldat disparut. Demander sans vergogne à un officier de l'armée d'accomplir une tâche subalterne était bien du genre de Vashni. L'officier était sûrement vexé, et la rumeur allait courir dans l'armée que les nobles ne respectaient pas leur travail, obligeant Marikani à faire de la diplomatie en rentrant, ce dont, bien sûr, Vashni se moquait bien...

Mais dans la nuit glacée, le liquide brûlant était le bienvenu. Marikani se redressa, s'enveloppa dans une couverture et se versa un verre du thé parfumé et sucré, légèrement âcre. C'était dans ces moments-là qu'il était difficile d'être reine. Les autres femmes, toutes nobles qu'elles soient, se serraient dans la même tente, à l'abri du froid et de la solitude, pensa-t-elle en sirotant la boisson sirupeuse. Il y avait peu d'hommes dans la caravane. La plupart devaient les rejoindre avec Harrakin, et une délégation de clercs et d'experts religieux, dont le Haut Prêtre d'Harabec, devaient eux aussi prendre la route pour Salmyre dans quelques jours.

Oui, à part les soldats, il n'y avait presque que des femmes dans le camp...

Malgré la chaleur du liquide, Marikani commença à trembler, et elle se resservit un nouveau verre, tentant se raisonner. Les soldats faisaient partie de l'élite de l'armée d'Harabec, il n'y avait aucune crainte à avoir. D'ailleurs elle n'aurait pas dû envoyer ce message... C'était idiot. Elle but un troisième verre, tant ses tremblements s'accroissaient ; non, elle n'aurait pas dû envoyer le message, où était-ce simplement parce qu'elle voulait Harrakin à ses côtés, sentir la chaleur de son corps alors qu'il faisait si froid... posant la théière, elle se blottit sous les couvertures, sentant la fièvre monter... Harrakin qui l'enlaçait, elle qui lui rendait ses baisers avec passion, avec parfois une pincée de remords, le sentiment d'être une traîtresse quand parfois, oui, *parfois* seulement, ses pensées s'attardaient sur un autre, parti

depuis longtemps, et le serpent se mouvait dans sa gorge, pas parce qu'elle n'aimait pas Harrakin comme il le méritait, non, le serpent venait de plus loin, et pour chasser ces pensées elle s'imagina de nouveau sur sa couche, au palais, dans les bras de son époux, allongée sur le lit, tandis que le bourreau se rapprochait, pendant que ses longs cheveux blonds cascadaient sur la table de torture, et son destin la rattrapait enfin, et elle trouvait enfin sa place, la mort ignominieuse à laquelle elle n'aurait jamais dû échapper...

Et elle mourut, dans des souffrances atroces, sous la lame du bourreau alors que nulle âme généreuse ne venait lui trancher la gorge pour abrégér ses douleurs, et on lui arracha son masque, et elle se retourna sous les couvertures, sentant son front brûler, ses poumons souffrir pour respirer, ses paupières peser d'une torpeur impossible à secouer, et on lui arracha son masque, encore, et elle se retrouva nue devant ses accusateurs, qui la voyaient, la *voyaient* telle qu'elle était vraiment, et dont les regards la transperçaient et le bourreau, levant sa lame de nouveau tandis que des milliers de mains se tendaient, que des milliers de visages pleuraient et hurlaient à l'aide...

Et les hurlements se firent plus fort, et parmi eux un cri strident s'éleva, le cri de Vashni, et Marikani se serra dans les couvertures, avec l'impression qu'elle coulait, qu'elle coulait comme une pierre au fond du lac...

Les bruits... les cris...

Elle fut consciente d'un léger choc sur son dos, comme si la tente s'était écroulée sur elle... mais tout cela faisait partie de son délire, bien sûr... elle était fiévreuse... malade...

Elle se retourna, sentant la perche de bambou sur son dos. Oui, elle était malade...

Non. Elle était *droguée*.

La réalisation la traversa et le choc l'aida à reprendre un peu le contrôle sur le chaos douloureux de ses pensées. Oui, elle était droguée, le thé, bien sûr, l'officier... Qui ne voulait pas qu'elle envoie chercher de l'aide... La tête douloureuse, des images tourbillonnant dans sa tête, elle tenta de faire le tri entre la réalité et le délire... Le sang sur son corps, la lame du bourreau, non, tout cela faisait partie du cauchemar, non, elle n'avait pas de poids sur les paupières, mais sa gorge était si gonflée et sèche qu'elle avait l'impression qu'elle était en tissu et malgré tous ses efforts, elle ne pouvait pas ouvrir les yeux.

Un instant, elle crut sentir sur ses poignets la corde des condamnés, et faillit retomber dans sa fièvre... mais, non, non, elle était libre ; levant la main, elle tâta autour d'elle et sentit les perches de bambou. La tente était bien tombée. Et si personne ne l'aidait, si les serviteurs n'accouraient pas pour la redresser, c'était que...

... dehors, les cris et les chocs étaient réels...

Tâtonnant, les paupières toujours closes, elle se débarrassa des couvertures, se battit contre le pan de soie qui la bloquait, réussit à le déchirer et sentit l'air froid de la nuit sur son visage.

Avec un effort surhumain, elle ouvrit les yeux.

Des cavaliers parcouraient le camp, piétinant les feux, faisant tournoyer de longues épées. À quelques pas, les soldats d'Harabec se battaient contre une dizaine d'assaillants ; les courtisanes étaient réfugiées derrière un chariot ; d'autres soldats couraient vers elles pour les protéger. Une femme traversa le camp en titubant, les reflets du feu faisant étinceler les broderies sur sa tunique de lin, quand, ombre parmi les ombres, un cavalier se détacha et traversa le camp au galop, lui tranchant le bras d'un coup distrait, presque en passant. La courtisane s'écroula et son hurlement se perdit dans le vacarme...

Liénor... Où était Liénor ? Enceinte, elle ne pouvait pas fuir...

Nulle part en vue. Tant mieux. Cela voulait sans doute dire qu'elle se cachait derrière le chariot, avec les autres.

Marikani se leva et recula dans l'ombre des rochers, le front toujours brûlant. Il fallait qu'elle rejoigne les soldats. Elle longea la pierre, lentement, s'éloignant de la tente, sa tête atrocement douloureuse, ses membres tremblants, les images de son cauchemar se superposant à celles du camp, la terreur née du fantasme la faisant trembler...

Attachée sur la table tandis que le bourreau levait sa lame...

Un cavalier passant à côté d'elle, tandis que le feu s'engouffrait dans un palanquin...

Des cris, ses propres hurlements de douleur, les hennissements des chevaux...

Un malaise la prit et elle sentit ses genoux plier, tandis qu'une musique, non, un bruit atroce semblant émaner de la roche elle-même, montait dans l'atmosphère. Le son battait ses tempes au même rythme que son cœur, chantant une mélodie atroce de terreur et de possession. Elle rouvrit les yeux, qu'elle ne se rappelait pas avoir refermés.

Le temps semblait s'être arrêté sur le camp.

Les cavaliers ennemis s'étaient immobilisés et attendaient. Les soldats avaient baissé leurs armes, figés d'horreur. Les femmes ne criaient plus.

À une trentaine de pas, près de la falaise, se tenait la créature.

Elle était sombre, plus sombre que le roc elle-même, et sa forme se mouvait avec le vent. Une aura de mal et de souffrance émanait d'elle, portée par la musique, la musique qui déferlait dans le camp comme des ondes de peur, une musique qui faisait trembler les soldats et boucher les oreilles des courtisanes... Une musique qui s'accentua, monta, à mesure que la créature déployait son pouvoir...

La forme de nuit se tourna vers l'anfractuosité où était dissimulée Marikani et celle-ci eut l'impression qu'un regard invisible la transperçait.

La musique s'arrêta.

Quelque chose parla.

Et tous les cavaliers se tournèrent vers Marikani.

Avec un cri de terreur, la jeune femme bondit de sa cachette et commença à courir. Derrière elle, elle sentit sans les voir les mouvements se concentrer dans sa direction. Hurlant dans un langage guttural, les cavaliers lancèrent leurs chevaux au galop, faisant voler les cailloux pour partir à la poursuite de la fugitive. Un soldat plus courageux cria aux autres de le suivre et chargea pour défendre sa reine. Les courtisanes recommencèrent à hurler, et un cri plus aigu fut un instant audible au-dessus du vacarme :

Une créature des Abysses ! Malheur sur nous !

Marikani accéléra sa course, mue par une terreur qu'elle n'avait jamais connue, même alors qu'elle fuyait dans la neige devant une meute de chiens affamés prêts à la dévorer vivante. À une vingtaine de pas, le plateau se fissurait en murs de pierres et en collines, il fallait qu'elle les atteigne, il fallait qu'elle se cache pour se protéger de la chose immonde qui était là-bas, alors que tout son corps, non, son âme n'était que souffrance, que la peur et l'ombre la dévoraient... que tous, tous la regardaient et *savaient*, que leurs regards la brûlaient de haine et de mépris et qu'elle était exposée sur la colonne de justice, sous le soleil brûlant de la vérité...

Elle n'arrivait plus à raisonner. Elle ne parvenait plus à faire la différence entre réalité, rêve, fantasmes, dangers réels et dangers sortant des abysses de son esprit...

Son pied cogna contre une pierre et elle faillit tomber, se rattrapa au dernier moment, bifurqua vers la droite et sentit un cavalier la rater de peu. Il fallait qu'elle se cache, qu'elle se dissimule dans une fissure où nul ne verrait que...

Elle accrocha de nouveau le rocher et cette fois elle s'étala, se blessant au genou et au coude, s'éclatant une partie de la lèvre. Elle se releva, recommença à courir, arriva sur la partie haute du plateau, grimpa...

Un des cavaliers bondit et une main la saisit, la soulevant de terre. Marikani se débattit, attrapa l'homme par ses cheveux longs et réussit à le faire basculer à terre. Elle se battit à l'aveugle, rageuse, la poussière lui piquant les yeux, la tête et les lèvres douloureuses ; puis elle entendit d'autres chevaux, des voix qui hurlaient de joie... D'autres bras la saisirent et tout se confondit, les esclaves qui l'agressaient dans la mine, les chiens qui hurlaient à sa poursuite dans les montagnes... De nouveaux cris... De nouvelles voix, et encore les

heurts du métal contre le métal...

Et une main l'attrapa, la releva, la sauva, la sortit de l'océan de violence et de douleur dans lequel elle était plongée. Ses assaillants, repoussés par quelque chose ou quelqu'un, reculèrent, tandis que Marikani sentait qu'elle reprenait pied, en équilibre sur la pierre.

Les mêmes mains fortes la prirent par les épaules, la redressèrent et Marikani poussa un long soupir.

— Arekh... dit-elle avec un infini soulagement.

Sur ses épaules, les mains hésitèrent.

— Pas exactement, dit enfin une voix familière.

Le choc et la culpabilité firent revenir Marikani à la raison comme une claque. Elle ouvrit les yeux et tout reprit sa place.

Les feux éclairaient le camp. Là-bas, illuminés par les torches des soldats, les cavaliers vêtus de pourpre, la couleur de la garde royale d'Harrakin, s'attaquaient aux assaillants qui reculaient. Une partie des cavaliers ennemis fuyait déjà dans les montagnes. Devant les pieds de Marikani se trouvaient quatre cadavres, et trois silhouettes s'enfuyaient dans l'obscurité.

Nulle trace de la créature.

Elle se retourna. Harrakin, l'épée ensanglantée, la regardait étrangement, la lueur des flammes se reflétant sur son visage.

Un instant, ils s'observèrent en silence.

— Mon nom est *Harrakin*, dit-il avec un petit salut. Vous vous souvenez peut-être de moi, ma chère ? Votre époux. Celui à qui vous avez offert votre main devant la statue d'Arrethas. Celui qui vient de vous sauver la vie, qui s'est hâté de venir à votre secours, faisant galoper les chevaux à la limite de leur endurance quand il a reçu votre lettre...

Marikani secoua la tête pour chasser un reste de brouillard, puis eut un petit rire forcé.

— Je suis désolée, balbutia-t-elle. La drogue... J'ai été droguée.

— Oh ?

— Oui. Je... Un officier. Complice de l'attaque, j'en suis certaine. Il faut l'attraper... l'arrêter...

Harrakin hocha la tête brièvement et fit signe à trois soldats de s'approcher.

Puis, après un dernier coup d'œil à sa femme, il descendit vers le campement.

Chapitre 8

Les délégations de l'émir, du jeune roi de Kiranya et du Haut Prêtre de Reynes étaient déjà en route depuis longtemps quand on annonça que la caravane de la reine d'Harabec avait été attaquée. Le récit de l'embuscade fit frémir les secrétaires, conseillers et négociants qui se hâtaient dans les couloirs du palais de Salmyre.

Une reine, attaquée.

Par une créature des Abysses.

La panique déferla comme une vague dans les cercles des initiés. Une créature des Abysses... si loin du nord, où leurs attaques avaient pour l'instant été concentrées... Si proche de Salmyre... Si proche d'eux...

Officiellement, les trois shi-âr, les soldats, les prêtres, les commerçants, les nomades, tous les membres hétéroclites de la « force de défense » de la cité savaient quelle était la menace. Après tout, c'était pour cela que le Haut Concile allait avoir lieu. Parce que le Dieu-que-l'on-ne-nomme-pas se réveillait dans les terres de l'ouest. Parce que les créatures maudites qu'Il avait créées sortaient des gouffres et des terres désolées dans lesquelles elles avaient été bannies si longtemps.

En théorie, ils savaient.

En théorie.

Car tout cela était si loin. Le vrai danger, pour les soldats sur les murailles et les conseillers derrière leur table, c'étaient les Mérinides, les Vahars, les bandits... des hommes, des *humains*, des pillards, ou des femmes et des enfants effrayés qu'on repoussait derrière les frontières et qu'on laissait périr de faim sur des rochers désolés. Les ennemis, pour l'instant, étaient des êtres de chair et de sang, et la guerre, un péril qu'on connaissait bien.

Le mal incarné, les êtres tordus nés de la folie d'un dieu, le mythe affamé qui se nourrissait de sang, tout cela restait très loin, très irréel...

Plus maintenant.

Le palais grouillait d'activité et les mines étaient sombres. Dans les jardins se trouvaient trois petits temples – trois temples seulement, alors que toutes les autres cités des Royaumes dépensaient une part

non négligeable de leur fortune à construire et à entretenir d'immenses édifices en l'honneur des dieux. Mais Salmyre n'adorait qu'un dieu, l'or, comme avait dit Pier à Arekh. La pauvreté des édifices divins comparée à la somptuosité des habitations le prouvait.

L'ironie du sort voulait que ce soit dans ce lieu sans âme qu'allait se tenir le Concile religieux le plus important de ces derniers siècles. *Mais les dieux sont friands d'ironie*, avait dit Pier, et comme à chaque fois qu'il parlait religion, Arekh n'avait pas répondu.

Il sortit du palais par une arche recouverte de carreaux turquoise et verts et fit un pas sous le soleil accablant de la matinée. Des esclaves passaient, portant des outres. Ils marchaient, invisibles. Invisibles aux yeux des fiers guerriers aux cheveux longs et noirs, des belles aux formes protégées par des robes flottantes, leurs élégantes coiffures rehaussées par de lourds bijoux de corail et d'or, sur lesquels elles rabattaient une capuche de lin pour se protéger du soleil... Invisibles aux yeux des commerçants aux fronts ornés de tatouages élaborés pour attirer sur eux les bénédictions des esprits, et même aux yeux des serviteurs libres qui se hâtaient de villa en villa.

Oui, les esclaves étaient invisibles. Il étaient des centaines, peut-être même des milliers, à amener chaque jour l'eau des portes du sud vers les maisons et des palais de toutes tailles qui constituaient le centre ville. Ils faisaient partie du décor, partie du paysage, formes courbées à longue robe de lin et ceinture de corde, avançant lentement, penchés, les lourds sacs d'eau accrochés par un harnais sur leurs épaules. Ils étaient comme des chevaux, comme des charrettes, comme des roues. Remarquait-on les roues ?

Arekh, maintenant, les remarquait.

Mais depuis qu'il était arrivé à Salmyre, la petite esclave à ses côtés, ses sens et sa pensée étaient étrangement dissociés. Il y avait les choses qu'il voyait, et qu'il ne voyait pas avant : les esclaves, la poussière sur les statues des dieux, la vulgarité ordinaire des descendants des lignées divines. Il y avait les choses qu'il entendait, et qu'il n'entendait pas auparavant : l'ennui dans les voix des prêtres qui psalmodiaient les prières, les erreurs dans les incantations, les contradictions et les bêtises des déclarations des augures...

Mais s'il « voyait », s'il « entendait », il refusait de penser, il refusait de tirer des conclusions. Et c'était ainsi qu'il était passé maître dans l'art d'étouffer les émotions importunes. La nouvelle de l'arrivée de Marikani l'avait pris par surprise, mais il s'était vite repris. Il avait, avec une habileté consommée, réussi à ne laisser les informations ne toucher que la première partie de son esprit, celle qui lui était nécessaire pour parler, pour répondre, pour raisonner. Rien n'avait atteint l'intérieur.

La nouvelle de l'embuscade subie par la caravane royale

d'Harabec ne lui avait rien fait. Il n'avait pas senti d'émotions particulière quand les smiahs, les secrétaires dodus qui servaient les shi-âr, avaient expliqué qu'ils ignoraient encore l'étendue des dégâts, ou si Marikani était morte ou vivante. Non, Arekh n'avait rien ressenti. Obligé de rester là, dans l'antichambre, pour attendre l'arrivée de nouvelles du front du nord au milieu de serviteurs et de messagers hystériques qui n'avaient que les mots « créature des Abysses » à la bouche, il s'était concentré sur autre chose, s'obligeant à passer en revue mentalement ses nâlas, leurs positions, et sa stratégie. Puis il s'était répété un par un tous les noms des officiers de l'émir – comme il était d'usage à Fez, les nâla-di appréciaient qu'on les appelle par leur nom, et non par leur titre.

L'heure était donc passée vite – il y avait beaucoup d'officiers, et leurs patronymes étaient longs.

Quand un nouveau messenger était arrivé pour dire que Marikani était saine et sauve, et que son arrivée n'était que retardée, Arekh avait pu accueillir la nouvelle avec un signe de tête indifférent, et se concentrer sur la lettre envoyée par les frères Louarn qui réclamaient une catapulte pour protéger la route de l'ouest.

Pourquoi pensait-il à Marikani ? Ah oui, les esclaves...

Dans la rue, la file d'hommes et de femmes enchaînés avançaient toujours, outres sur le dos, sur la partie de la chaussée qui leur était réservée, une sorte de fossé en contrebas. La rue était réservée aux charrettes et aux chevaux. Les hommes et les femmes libres à pied marchaient sur une sorte de trottoir de terre surélevée, sur le côté gauche, et les esclaves avançaient plus à gauche encore, dans leur fossé. Ainsi les citoyens libres de Salmyre ne croisaient jamais le regard d'un des membres du Peuple turquoise. Le visage des esclaves leur arrivait un peu en dessous du torse ; il aurait fallu qu'ils s'accroupissent pour leur parler.

Encore un fait qu'Arekh n'aurait pas remarqué avant, ou sur lequel il ne se serait pas attardé.

Encore un fait qui, maintenant, se classait sans qu'il le veuille avec d'autres images, d'autres détails, dans un coin sombre de sa conscience, un coin dans lequel il ne s'aventurait pas.

Prenant une profonde inspiration, il avala une longue bouffée d'air chaud et sec.

Depuis sa bataille avec les bandits, dans les ruines du temple, quelque chose n'allait pas ; quelque chose dérangeait la paix qu'il croyait avoir trouvée dans sa nouvelle existence. Il avait revu la nuit, sur sa couche, le sang couler en rigole sur le sable. La respiration régulière de la petite esclave, qui dormait sur le tapis, au pied du lit, n'avait pas réussi à le calmer.

Lentement, il fit le tour du palais, passant par un marché dans

lequel il ne s'attarda pas, entra dans les cours écrasées de soleil des bâtiments des officiers, où les serviteurs faisaient tourner les chevaux, arriva aux dépendances réservées aux hommes de haut rang et entra dans ses appartements.

Les esclaves étaient, comme d'habitude, en train de vider le bassin. Arekh avait raté le bain du matin, comme d'habitude, et comme d'habitude les esclaves s'agenouillèrent en le voyant entrer. Comme d'habitude, Arekh les ignora.

Il regarda autour de lui, contemplant la splendeur des carreaux bleus et blancs, la grâce avec laquelle le soleil passait par les fines ouvertures du mur pour éclairer des endroits choisis de la mosaïque du sol, l'intelligence avec laquelle l'architecte avait intercalé les colonnes, les fenêtres, les couleurs pour donner une impression de fraîcheur malgré la lumière, de lumière malgré l'ombre.

Chez lui. Oui, il était ici chez lui, réalisa Arekh. La guerre pouvait s'éterniser. Et même si elle prenait fin, il pourrait rester et faire une superbe carrière à Salmyre... devenir commandant en chef des troupes de la cité, pourquoi pas ?

Cette ville magnifique pouvait être son foyer.

Et il pouvait s'en réjouir. Non, il *devait* s'en réjouir.

Selon les critères de la région boueuse où il était né, il avait déjà superbement réussi sa vie... et il n'avait que trente-huit ans. Jamais il n'aurait pu espérer un tel luxe, un tel salaire, un tel nombre d'esclaves à son service s'il avait, comme prévu, quitté à seize ans les terres familiales pour chercher fortune au sein de l'armée de Reynes. Même s'il avait hérité du domaine des Morales, il n'aurait pu rêver d'une telle vie. Les maigres revenus des terres des métayers, la pension héréditaire des officiers dont bénéficiaient son père et son grand-père, la dot de sa mère, placée chez des négociants qui leur versaient chaque année une petite somme en guise d'intérêt, tout cela lui aurait à peine permis d'entretenir trois chevaux, de payer la nourriture et les vêtements de sa famille, d'empêcher le château de tomber en ruines.

Sa situation actuelle, à Salmyre, tous ses cousins de province auraient tué pour l'obtenir.

Qui a dit que le crime ne paie pas ? pensa-t-il en entrant à pas lents dans la chambre.

Mais même l'ironie ne réussit pas à le satisfaire.

La petite esclave était là, assise sur la descente de lit, en train de tourner avec lenteur les pages d'un ouvrage de stratégie militaire. Elle ne savait pas lire, bien sûr, mais elle suivait les lettres avec ses doigts et Arekh la soupçonnait d'essayer d'apprendre à les reconnaître.

Consciente de sa présence, elle se retourna et posa sur lui ses grands yeux bleus inquisiteurs.

Arekh l'observa un moment.

Son cœur était lourd, lourd comme, quand, sortant de Sarsannes, il s'était allongé sur l'herbe et qu'il avait dit... qu'il avait dit...

— Que dois-je faire ? prononça-t-il tout haut.

Le son de sa voix le prit par surprise, autant que la petite esclave. Le silence régna un moment tandis qu'elle le regardait.

— Vous marier, dit-elle enfin.

Ce fut au tour d'Arekh de rester bouche bée.

— Pourquoi ?

L'enfant battit des paupières.

— Vous êtes riche. Vous êtes beau, ajouta-t-elle avec une innocence qu'Arekh lui envia presque. Il vous faut une gentille femme, et de jolis enfants.

Un sourire effleura les lèvres de la petite fille à cette vision, celle d'un bonheur familial idéal, un fantasme qui lui était inaccessible mais dont la seule image suffisait à lui réchauffer le cœur. Arekh resta un instant immobile.

— Tu as raison, dit-il soudain.

Et, tournant les talons, il sortit de ses appartements.

Coupant cette fois par la cour ouest, il avança à grands pas vers le cœur du palais. Il traversa les immenses vestibules, mi-jardins, mi-colonnades, où l'eau chantait dans les bassins et où commerçants, prêtres et soldats commentaient à mi-voix des nouvelles. Il traversa la « rigole », un grand carré d'arbres et de fleurs arrosées cinq fois par jour, qui entourait comme une frontière végétale les bâtiments de marbre, d'argent et de turquoise normalement réservés aux conseillers et à leur famille, mais qui depuis le début de la guerre bourdonnaient de monde. Il traversa la salle aux trésors, où les conseillers de Salmyre exposaient depuis des siècles les plus belles pièces offertes par les caravanes pour s'acquitter des droits de passage : ceintures de pierreries, soieries, tapis précieux, statuettes de pierre blanche de l'ancien Empire, coffrets incrustés de bijoux, parchemins enluminés, découverts dans les ruines par des collectionneurs passionnés qui n'avaient pas réussi à en déchiffrer l'écriture, peintures de visages de jeunes femmes à la beauté unique, parfois les sœurs, les filles ou les épouses des commerçants, offertes aux shi-âr quand les taxes étaient trop lourdes et qu'ils encourageaient la mort.

Arekh passa devant les bâtiments des femmes, traversant sans ralentir les cours intérieures recouvertes de tapis précieux, où étaient posés des pots contenant des arbres fruitiers et des fleurs, où les femmes des conseillers, les cheveux recouverts d'un foulard de tulle bleue, couleur du firmament, montrant qu'elles étaient en contact avec le pouvoir-qui-touchait-le-ciel, bavardaient à voix basse avec leur sœurs moins fortunées, qui n'avaient pour époux « que » les riches

négociants qui faisaient la fortune de Salmyre.

Les bavardages se turent brusquement quand Arekh passa, et celui-ci comprit que la nouvelle de l'apparition de la créature des Abysses, dont le secret devait être gardé par le Conseil, avait déjà traversé la rigole. Toute la cité serait bientôt au courant.

Des rideaux de soie se refermèrent avec un léger bruissement devant des alcôves – sans doute des femmes de nomades, en visite. Elles n'avaient officiellement pas le droit de quitter leur demeure, mais chacun savait que les plus riches d'entre elles n'hésitaient pas à aller prendre le thé chez leurs amies... tout le monde fermait les yeux, à condition qu'elle ne soient aperçues par nul homme.

Arekh passa devant les bains de céramique verte, où les esclaves, toutes de sexe féminin, cette fois, leur chevelure blonde rasée pour ne pas offenser les yeux de leurs maîtresses, se hâtaient en portant des amphores, et où l'air sentait le musc, les fleurs, et le parfum entêtant des pétales dont on se servait pour faire les savons.

Puis ses pieds foulèrent de nouveau des tapis et il se trouva dans les immenses salles blanc et brique réservées aux diplomates et aux visiteurs. Il traversa la grande bibliothèque où montaient jusqu'au plafond les registres marchands qui relataient le détail de chaque caravane ayant payé tribut à Salmyre depuis que la première pierre du premier palais avait été posée.

Et cet endroit lui était offert. Salmyre pouvait être son foyer, s'il le désirait. Entre les sols de mosaïques et les marais de Miras, aucune hésitation n'était possible.

Arekh avait fait son chemin...

Et son chemin l'avait mené ici.

Il marcha jusqu'au grand bureau réservé à Pier, souleva la tenture brique et entra.

Pier leva la tête et posa la plume sur son écritoire, posant ses yeux un peu myopes sur le visage d'Arekh. Lors du long voyage entre l'ouest de Reynes et le désert, les deux hommes avaient eu le temps d'apprendre à se connaître. Le prêtre avait une personnalité paradoxale et malgré ses réticences, Arekh avait apprécié leurs conversations.

Pier était passionné par les légendes, ainsi que par l'esprit humain, qu'il analysait avec une certaine froideur lui donnant une perspicacité redoutable. Rien ne le choquait. Il connaissait le passé criminel d'Arekh et n'y voyait que les avantages, alors que la voiture traversait les montagnes. Un homme qui avait survécu, spirituellement et physiquement, à un tel passé était un homme fort, avait expliqué Pier. Quelqu'un qui avait tué père et mère n'aurait peur de rien pendant les batailles. Arekh était l'homme dont Salmyre avait besoin.

Ainsi, avait demandé Arekh, partager votre voiture avec un

meurtrier reconnu ne vous gêne pas ? Caressant un des volumes d'histoire religieuse qu'il transportait partout, Pier avait répondu que si les dieux avaient protégé Arekh durant toutes ces années, ils avaient une raison.

Arekh avait détourné la tête et changé de conversation. Et ils avaient parlé histoire, politique, stratégie militaire, pendant les longues journées sur les routes cahoteuses, et Arekh s'était habitué aux paroles intelligentes et froides, aux gestes lents et un peu maladroits de son compagnon. Pier semblait ne pas avoir d'émotions. Il n'était jamais en colère, jamais malheureux, jamais fatigué.

Ce qu'Arekh appréciait infiniment.

Ils avaient continué à se voir après son arrivée à Salmyre. Pier était un des conseillers particuliers des shi-âr, et quand il n'était pas en réunion avec eux, il passait son temps dans la bibliothèque, étudiant, traduisant pendant des heures des documents parlant de marchandises et d'importations vieilles de plusieurs siècles. Il en tirait des conclusions qu'il notait soigneusement dans un ouvrage, et avait expliqué à Arekh qu'on pouvait savoir plus sur les hommes par ce qu'ils achetaient que par tous les récits de bataille qu'on donnait à avaler aux fils de nobles pour leur enseigner l'histoire.

Arekh s'assit de l'autre côté de la table en bois.

— Je veux me marier, dit-il.

Pier l'étudia, puis referma son encrier, prit du sable et le dispersa sur la feuille pour en sécher l'écriture.

Il souffla, parut satisfait du résultat, éloigna son manuscrit et leva de nouveau les yeux sur Arekh.

— La rédemption, dit-il avec un petit sourire. Une femme ? Très bien, je peux vous trouver ça.

— La rédemption ? répéta Arekh sans comprendre.

— Votre comportement est typique des criminels survivant aux tendances suicidaires du passage à l'âge adulte, dit Pier en cherchant sur la table un lorgnon qu'il avait fait faire récemment par un orfèvre local. Décidés enfin à apprécier l'existence, ils cherchent un sens à leur vie, et font ce qu'ils avaient refusé auparavant... *Créer*. Créer de la vie. S'installer, se poser. Se marier et avoir des enfants. C'est bien. C'est bien que vous en soyez à ce stade.

Arekh l'observa un instant, bouche bée.

— C'est cela, votre définition de la rédemption ? Trouver une épouse ?

— Il y a deux manières de suivre le chemin des dieux, expliqua Pier avec un petit sourire. Défaire ou faire. Mais le premier chemin est le plus dur, et ceux qui le suivent – les criminels – se détruisent en général eux-mêmes. Comme je vous l'ai dit, seuls les plus forts survivent. Et les dieux vous montrent maintenant la seconde manière

de suivre le chemin.

— Cela n'a pas de sens, protesta Arekh, secouant la tête. La rédemption ? Je n'ai pas besoin de rédemption. Je vais très bien.

— En effet, vous en avez l'air, dit Pier en mettant son lorgnon.

— Et la rédemption n'a rien à voir avec le mariage...

— Tout le monde cherche la signification de son destin. S'installer, se poser, avoir des enfants... C'est devenir un caillou dans la rivière, une goutte d'eau dans le grand fleuve de l'humanité, dont il est impossible d'infléchir le cours...

Quelque chose gêna Arekh, qui se leva brusquement. Pier le suivit des yeux avec curiosité.

— Quel est le problème ?

— Aucun problème. Vous pouvez me trouver une femme ?

— Je peux. (Pier reprit sa plume et sembla tracer des caractères dans l'air.) Il vous faut quelqu'un de haut rang. Vous avez de l'avenir, et puis, vous ne supporteriez pas une petite cane de la campagne. C'est le problème des gens éduqués. Évidemment, avec votre tête mise à prix, aucune fille de bonne famille des Principautés ne voudra...

— N'importe qui. N'importe qui, dit Arekh en se levant et repoussant sa chaise.

— Oh, je vais faire mieux que ça, souffla Pier.

La plume en l'air, il traça de nouveaux caractères dans l'air en souriant.

Arekh avança doucement vers la tenture.

Puis il se retourna :

— Qui est « Ayesha » ? demanda-t-il soudain.

— Ayesha ? répéta Pier avec curiosité.

Arekh fit un geste vague.

— J'étais dans un temple abandonné, il y a quelques jours... son nom était gravé sur un bas-relief. Je ne crois pas l'avoir jamais vu auparavant.

— De nombreux cultes ont été abandonnés au fil des siècles, dit Pier, pensif. Si je me souviens bien, Ayesha est la fille du Dieu-quel'on-ne-nomme-pas. Elle est le feu, le chaos... le changement. (Il sourit.) Un présage approprié. Le mariage change bien des choses, vous savez...

Arekh eut un bref rictus, puis sortit.

Il dormait, sur sa couche dans la chambre aux céramiques, quand une main délicate se posa sur son bras. Il ouvrit les paupières et vit les grands yeux de la petite esclave tout près de son visage.

— Un messenger pour vous, souffla-t-elle. À la porte.

Arekh mit quelques instants à se rappeler où il était. Son rêve l'avait conduit dans un autre palais, entouré de montagnes, où il avait

trouvé une étrange paix.

Puis le sens de la réalité lui revint et il repoussa son drap. Dans le salon, les esclaves du bassin dormaient, recroquevillés dans un coin. Essine Eh Ma-haroud, son nâla-di et aide de camp, se tenait devant la porte par laquelle entraient l'air frais de la nuit.

— Il y a eu une attaque au nord-ouest, dit-il avant qu'Arekh ne lui pose de question. Un survivant est arrivé dans un état de panique extrême, disant que les créatures des Abysses avaient tué tous les habitants du village. Le Conseil vous envoie inspecter les lieux.

Les torches portées par les nâlas éclairaient un spectacle de cauchemar. Les femmes et les enfants avaient été décapités, leurs membres coupés, puis placés autour du dessin d'une gigantesque étoile à trois branches dont le sang et la chair des victimes dessinaient le macabre tracé. Les hommes, eux, avaient été entassés en pyramide sur un côté. Pas un tas, une pyramide. Presque parfaite. Les corps étaient placés de manière méticuleuse et propre, et une tête coupée, posée avec un soin, en constituait le sommet.

Les maisons de torchis avaient été rasées, les murets écrasés, la terre dispersée et la paille des toits disséminée sur le sol. À chaque intersection de l'étoile était plantée une main, celle d'un enfant, et dans cette main était posé un récipient en terre noire d'où s'élevait des flammes. Arekh donna un coup de talon dans les flancs de son cheval et l'animal s'approcha. Dans le récipient se trouvait un liquide malodorant dont la surface était en feu.

Essine descendit de sa monture et fit signe à trois de ses hommes signe d'aller inspecter les environs. Il avait raison d'être prudent, bien sûr, mais Arekh sentait qu'il n'y avait personne. Le paysage était sans relief et ils n'avaient rencontré âme qui vive dans ces lieux perdus.

Descendant à son tour de cheval, il s'approcha de l'étoile. Le tracé était pourpre et inhumainement droit sur la pierre poussiéreuse. Du sang, sans doute. Celui des enfants dont les mains tenaient les « torches » aux intersections.

Le survivant qui avait porté la nouvelle était mort une heure après son arrivée à Salmyre, vomissant un mélange de sang et de bile verte, secoué de convulsions atroces. Ses paroles étaient hachées, incohérentes. Les témoins avaient entendu « créatures des Abysses », « musique », « massacre », « sang », « rituel ». Pour tout arranger, l'homme s'était écroulé devant le palais, au milieu des groupes d'hommes qui se réunissaient le soir pour fumer. Les nomades de la garde privée des shi-âr avaient tardé à reconnaître le problème et à l'emmener à l'intérieur. Les fumeurs avaient entendu.

Tout Salmyre serait au courant avant l'aube.

— Il faut enlever les cadavres avant que les curieux ne

viennent jeter un coup d'œil, dit Arekh à Essine.

Pas de réponse. Arekh leva la tête et vit son nâla-di, le regard fixé sur l'étoile, très pâle.

— Essine, répéta doucement Arekh.

— À vos ordres, aïda.

Sa voix était faible et ce fut avec un effort visible que le jeune noble de l'Émirat se retourna vers ses hommes.

— Pied à terre ! cria-t-il. Venez enlever les cadavres ! Nous allons faire disparaître tout ça !

Les nâlas descendirent de leur monture, avancèrent... et s'immobilisèrent à quatre pas de l'étoile, une lueur de terreur superstitieuse dans leurs yeux.

— Fîr nous protège, balbutia un soldat. Fîr nous protège, le mal s'est incarné... (Sa voix se baissa et il ajouta, comme dans un murmure.) Le mal est parmi nous...

Les troupes d'élite de l'émir, pensa Arekh, sentant un froid qui ne venait pas de la nuit s'abattre sur ses épaules. Ils avaient dû voir de nombreux massacres, et en commettre plus d'un. Si c'était là leur réaction, comment s'attendre à ce que la population de Salmyre garde son calme ?

— Avancez, dit froidement Essine, qui semblait avoir repris ses esprits. Pour donner l'exemple, il fit deux pas en avant, arriva près de la ligne rouge... hésita...

Avec un soupir exaspéré, Arekh traversa la ligne, pénétra à l'intérieur du dessin, puis, d'un geste bref du pied, effaça une partie du tracé. Ensuite il prit un morceau de cadavre, le jeta vers la gauche, où il s'écrasa avec un bruit mou. Il ramassa un bras, le jeta à son tour, puis une jambe, créant un petit tas de membres humains.

— Nous allons les brûler, dit-il avec calme. Comme nous avons fait pour les bandits. Allez, soldats.

Un par un, les nâlas le rejoignirent et se mirent au travail.

Arekh et ses hommes rentrèrent au petit matin, rapportant à Salmyre un bras, une coupe du liquide qui brûlait si bien et le dessin tracé à terre, qu'Arekh comptait donner à Pier pour qu'il l'analyse. Mais Pier était déjà en réunion d'urgence avec les membres du Conseil et Arekh fut invité à les rejoindre.

Dans le ciel, le gris ardoise se mêlait au violet et à des lambeaux orange. Les officiers et conseillers convoqués dans les frimas de l'aube paraissaient hagards. Seuls deux des shi-âr étaient présents, leurs habits colorés et leur embonpoint perdant leur majesté sans la pompe habituelle qui les entourait. Les citoyens de haut rang de Salmyre étaient comme des fleurs exotiques, pensa Arekh. Ils s'épanouissaient au soleil, mais leur charme et leur pouvoir s'évanouissaient aux heures ternes.

Si les visages étaient gris, ce n'était pas seulement l'heure. La peur pesait sur l'assemblée. Arekh réalisa qu'il était sans doute le seul que la situation ne remplissait pas d'une horreur sacrée... Non, pas tout à fait le seul, comprit-il en voyant Pier. Les yeux du prêtre brillaient, pas de joie, non, mais de curiosité et d'attente. Ce que tous voyaient comme une menace, il le considérait comme un phénomène, un sujet d'étude. Une occasion, enfin, de mettre son art et ses connaissances en pratique.

Shi-âr Ranati, le plus âgé du Conseil, prit la parole le premier. Il était étrange de le voir ainsi assis, sans serviteurs, sans esclaves, sans jeune femme aux voiles d'or en train de l'éventer. C'était la première fois qu'Arekh l'observait d'aussi près. Sans sa suite, Ranati n'était qu'un négociant d'âge moyen, rendu obèse par l'inaction et les pâtisseries, perdu face à une situation qui dépassait ses compétences. Ce n'était qu'un homme qui craignait de perdre ses revenus, ses placements, pensa Arekh avec une pointe de mépris. Le mépris se transforma en amusement quand il réalisa que c'étaient ces revenus, ces placements qui lui payaient son salaire, celui de ses hommes, et ce luxe auquel il commençait à s'habituer.

Ces placements, il était grassement payé pour les protéger, dût-il y laisser sa vie.

— Nous avons un gros problème, dit Ranati, allant droit au sujet sans son emphase habituelle. Cela fait maintenant deux fois que les créatures des Abysses ont été vues dans la région... La reine d'Harabec nous a dit dans sa lettre de ne pas tirer de conclusions hâtives... Elle n'était sûre de rien. Mais l'attaque de cette nuit ne nous permet plus de douter... Del Morales ? Vous avez vu le village...

— Tous les habitants sont morts, dit Arekh en gardant un ton neutre pour ne pas ajouter inutilement à la panique. Les femmes et les enfants ont été découpés et leurs membres placés autour d'une étoile à trois branches... J'ai le dessin. (Fouillant dans sa sacoche, il en sortit le parchemin et le passa à Pier.) L'étoile était tracée avec le sang des victimes, et éclairée grâce à des feux brûlant de manière étrange... J'ai conservé un échantillon du liquide.

— Le villageois qui est mort a vu... a vu ces créatures, dit à voix basse un des trois chefs nomades présents à la réunion. On pouvait lire une telle horreur dans son regard...

Arekh connaissait l'homme de réputation... Il devait s'agir de Raïs, qui dirigeait la plus grande des Onze Tribus. On disait qu'il avait dix-sept femmes dans sa villa au sud de la ville, toutes bien éduquées et possédant une importante fortune personnelle. Encore un homme qui avait tout à perdre si la région sombrait dans le chaos. Pourtant, ce n'était pas une peur financière qui lui faisait baisser à présent la voix.

— Nous pensions que ces horreurs resteraient au nord, reprit Ranati. Nous pensions qu'elles ne descendraient jamais jusqu'à nous...

— Nous nous imaginions protégés, dit d'une voix sèche Barbas, le second shi-âr. Nous avons fait l'erreur commune... de croire que l'adversité ne passerait pas notre porte. Maintenant, arrêtons de gémir, et faisons face.

Ses petits yeux noirs étincelaient comme des gemmes dans les plis de sa peau et Arekh crut apercevoir, sous le carcan de graisse, le reflet de l'homme qu'il avait été vingt ans auparavant : un homme dur, qui avait construit sa fortune contre le vent du désert et qui n'avait pas l'intention de la perdre aujourd'hui.

Arekh hocha la tête.

— Bien parlé, ô shi-âr, dit-il en s'inclinant. Si vous me le permettez... nous avons affaire à deux menaces. Celles des créatures elles-mêmes, dont nous ne connaissons pour l'instant ni le nombre, ni la nature, ni les intentions. Et celle, plus dangereuse encore, de la panique que ces créatures vont faire naître. (Il dévisagea les participants les uns après les autres... les visages trop pâles des chefs nomades, celui de l'aîné des frères Louarn, qui gardait la route ouest, Pier, les deux shi-âr.) Les créatures ont tué une cinquantaine de villageois... c'est une perte, bien sûr, mais minime par rapport à celle que la région a subi depuis le début. Les Vahars ont effectué de véritables massacres dans la région des lacs, sans que nous nous en inquiétions, et sans que les caravanes ne cessent de passer. Ce dont vous avez besoin, c'est de rétablir la confiance.

Barbas hocha la tête.

— Morales dit bien. Il faut tenir les routes, montrer que nous sommes forts, que nous savons protéger ceux qui passent par chez nous. Je propose de doubler les patrouilles sur les routes, de faire accompagner les convois les plus riches... et de baisser les taxes, ajouta-t-il après un court instant de réflexion.

Ranati eut un sursaut d'horreur.

— Baisser les taxes ? Les revenus de cette année ne couvrent même pas les dépenses militaires, protesta-t-il en désignant Arekh et le frère Louarn. Je prends sur ma fortune personnelle...

— Nous payons tous un lourd tribut, confirma Raïs. Trois de mes épouses ont été obligées de vendre les parts qu'elle avaient dans la compagnie du sel, à Reynes.

— Exactement, rugit Ranati, mais Arekh ne put s'empêcher de remarquer que le shi-âr se retenait de crier davantage, comme s'il avait peur d'être écouté... comme si des êtres invisibles, venant, comme les créatures, des terres que l'on ne nomme pas, pouvaient les espionner dans les murs. Exactement. Baisser les taxes ? C'est de la folie ! Nous devrions les augmenter !

— Fais cela, ô mon frère, dit Barbas avec un certain mépris dans la voix, et la cité n'aura plus de quoi s'offrir de l'eau l'année prochaine... car tes taxes, personne ne passera les payer. Contre la peur, un seul instinct survit chez l'homme : l'appât du gain. S'ils ne se sentent pas en sécurité, les marchands ne viendront plus... à moins que la route de Salmyre ne leur coûte moitié moins cher que de faire le détour par le fleuve. Nous perdrons de l'argent pendant un tour de lunes, deux, voire même trois. Mais nous nous rattraperons quand les dieux nous serons plus favorables. Del Morales a raison, nous devons montrer que nous n'avons pas peur...

— *« Et le sang sur l'eau brillera comme une gemme précieuse, dit la voix de Pier. Et les hurlements des mourants arracheront les cœurs des survivants comme des lames, et la peste et la difformité retourneront le monde comme les cœurs, et ce qui était ne sera plus, et ce qui restera sera changé à jamais... »*

Il s'interrompt et leva les yeux vers les membres de l'assistance qui le regardaient, bouche bée. Puis un sourire heureux naquit sur ses lèvres.

— L'étoile à trois branches, expliqua-t-il. Le Livre de la Destruction. Écrit sur les territoires de l'ouest après la chute de Fir, par des prêtres rendus aveugles par le mal qui émane des territoires. L'étoile rouge, dessinée au village par les créatures, est le symbole de l'annihilation...

Le silence qui accueillit la déclaration dura un certain temps. Pourtant Pier avait l'air heureux – non de son effet, car il ne les calculait que rarement, mais de sa découverte.

— Le Livre de la Destruction a été perdu à jamais, expliqua-t-il avec un petit sourire ravi. Il n'en reste que quelques extraits, des copies, dans la Grande Bibliothèque de Reynes, sous la garde du Haut Prêtre lui-même. J'y ai étudié quand j'étais jeune... Oui, l'annihilation, répéta-t-il avec un sourire gourmand. Jamais je n'aurais cru voir ce signe réinterprété sous le soleil de ce siècle...

Merci, Pier, pensa Arekh en soupirant. Tu nous aides beaucoup.

— L'annihilation, répéta Raïs, le mépris qu'il essayait de montrer rendu moins crédible par la crainte qui tremblait dans sa voix. C'est ridicule... Annihiler quoi ?

Pier haussa les épaules.

— Je ne fais qu'interpréter les signes, ô fier Raïs honoré des tribus. La dernière annihilation fut celle des deux Empires, quand Ô prit corps, et, fatigué des péchés et de l'arrogance des hommes, s'abattit sur leurs villes et leurs richesses en une pluie de feu, détruisant toute vie et ne laissant des territoires de l'ouest que roches déchirées et lacs de cendres...

Cette fois, le silence fut si profond que Pier eut le temps

d'ouvrir son écritoire, de sortir une plume, puis une fine lame d'argent et de commencer lentement, par petits gestes secs et réguliers, à en tailler la pointe.

Les éclats roulèrent sur le bois avec un petit bruit irritant.

Puis Barbas frappa sur la table, du plat de la main, avec un bruit sec.

— Nous vous remercions de ces heureux augures, Pier. Mais en vérité, les affaires des dieux nous dépassent, et c'est d'ailleurs pour les régler que le Haut Concile vient se réunir en notre cité de Salmyre. Avec humilité et espoir, nous demanderons aux élus de ce monde de nous donner la conduite à suivre. Et en attendant la lumière divine, nous autres pauvres humains ne pouvons faire que ce qui est dans nos cordes : protéger les routes, et baisser les impôts.

Chapitre 9

Une semaine plus tard, les caravanes des membres du Concile firent leur entrée dans Salmyre.

L'émir, sa suite et son corps d'armée avaient attendu, discrètement, dans les plateaux de l'est l'arrivée du Haut Prêtre de Reynes et de l'armada de voyants, sages et gardes du corps qui remplissaient les palanquins immaculés, dont les blanches soieries n'étaient réveillées çà et là que par des étendards noir et gris, couleurs de Reynes. Le petit roi de Kiranya, introduit discrètement dans la ville deux jours plus tôt, ressortit la nuit d'après pour rejoindre ses pairs et faire son entrée « officielle ». Il fallait organiser l'arrivée la plus triomphale possible, de manière à montrer que l'ombre des créatures n'effrayait pas les représentants des dieux. Pourtant, si cette arrivée avait été retardée de quelques jours, ce n'était pas pour attendre le solstice, comme l'avait annoncé le porte-parole des shi-âr, mais bien parce qu'en apprenant ce qui était arrivé à la reine d'Harabec, l'émir s'était arrêté net au milieu des montagnes et avait refusé de faire un pas de plus tant que cent de ses meilleurs hommes ne l'auraient pas rejoint. Le Haut Prêtre de Reynes, lui, n'avait pas annoncé de changement officiel dans sa suite. Ce n'était sans doute qu'un hasard si une cinquantaine de mercenaires attachés à la frontière est de Reynes décidèrent spontanément de mettre fin à leur contrat pour aller s'engager à Salmyre... en profitant pour escorter le convoi religieux. Après tout, s'ils allaient dans la même direction, quoi de plus naturel ?

La reine d'Harabec, son époux et sa suite attendaient leurs pairs à une lieue de la porte ouest de Salmyre... une porte symbolique, qui se réduisait à une ligne de carreaux sur le sol, posée en travers de la route, au milieu du sable. La ligne, large d'à peine deux pieds, représentait la frontière des taxes et on la retrouvait sur les trois routes. Tout marchand dont le cheval, le chameau ou le talon se posait sur la mosaïque devait trois pour cent de la valeur de sa cargaison aux shi-âr de Salmyre, disait la loi. Une loi établie alors que « Salmyre » n'était qu'un rassemblement de huttes, que les Principautés de Reynes n'étaient que des cités barbares dirigées par des chefs de guerre assoiffés d'or et de sang... à l'époque où le sage Ayona n'avait pas encore établi son calendrier, où les premiers hommes et femmes du

Peuple turquoise n'avaient pas encore traversé les glaces pour se trouver réduits en esclavage.

Depuis, chaque année, bien des petits malins portant leurs marchandises sur leur dos avaient essayé de ne poser que la pointe des pieds sur la ligne de carreaux, ou de la sauter, espérant ainsi échapper aux taxes... Tout le monde riait bien, mais ils payaient quand même.

Et c'est ainsi que lorsque l'ombre des arbres rouges, qui, disait la légende, avait offert aux fondateurs de Salmyre une ombre salvatrice, toucha la pierre de la bienvenue placée au centre de la cité, les caravanes royales, une par une, passèrent la ligne sous les pétales de fleurs, les noix et les feuilles parfumées lancées par des adolescents en robe bleutée réunis pour leur souhaiter la bienvenue. Puis quarante jeunes femmes aux cheveux dissimulés par des foulards de soie commencèrent à chanter des mélodies de bienvenue d'une voix lancinante, se mettant en file de chaque côté des chevaux et les accompagnant dans leur avancée tandis que la foule s'écartait pour les laisser passer.

Et la foule était nombreuse. La peur n'avait pas gardé les gens chez eux, comme l'avaient un moment craint les shi-âr. Au contraire, le danger planant au-dessus de la cité avait fait de l'arrivée des grands de ce monde un événement à ne pas manquer. Ces rois exotiques, ces prêtres puissants de la lointaine Reynes la grise, où les temples défiaient le ciel et dont la puissance était inégalée, ces êtres venus de terres lointaines et dans les veines desquels coulaient le sang sombre des dieux, ces êtres allaient les sauver, allaient tout régler, de leurs paroles et de leurs gestes, d'un revers de leurs mains où étincelait la puissance.

Arekh traversait l'esplanade, se dirigeant vers le palais, quand il fut bloqué par le passage du premier cortège... celui du Haut Prêtre, bien sûr. Le protocole exigeait que les dieux passent avant les hommes.

Arekh regarda la caravane, le cœur serré. La soie blanche de Fîr, le plus grand des dieux. Le noir et argent, symbole des Principautés de Reynes. Ces étendards, ces couleurs, Arekh avait grandi avec, elles avaient bercé l'histoire de sa famille, son enfance, les espérances déçues de son père. Noir et argent, des couleurs fières qui pour lui avaient des relents de mort, de feuilles en décomposition, de cadavres qui roulaient dans un endroit discret des couloirs de l'assemblée de Reynes quand Arekh retirait les cordelettes de la gorge des hommes qu'il avait tués pour de l'argent. Il revit la bannière de Reynes déroulée sur les murs du château de Miras, les jours de fête, la même qu'il soulevait dans la grande salle pour espionner les Conseillers s'envoyant des déclarations de mort sous couvert de sourires.

Le chemin de sa vie l'avait conduit du terne à la couleur, réalisa Arekh. Le fil de son destin l'avait mené du brun et gris des marais au soleil qui nimbait d'or les voiles frémissants des femmes de la grande cité du désert...

Oui, il avait avancé. Comme pour le prouver, le cortège blanc, noir et gris du Haut Prêtre disparut dans la foule, remplacé par les oranges, rouges et beige de la caravane de l'émir, et les mélodies des quarante jeunes femmes prirent un son suraigu, strident, rappelant les musiques rituelles de Fez. Arekh l'aperçut... Lui, l'émir, l'homme dont les soldats les avaient pourchassés, Marikani et lui, pendant des lieues, celui qui les avait fait fuir, dans la neige et le vent mordant, celui dont il avait combattu les troupes au nord d'Harabec et dont il avait de justesse fait déjouer le coup d'État.

Arekh avait vu sa miniature dans la galerie des souverains étrangers à Reynes. Sa puissance l'émir au sourire infini, trois fois béni par les dieux, était tel qu'il apparaissait sur le portrait officiel. Bel homme. Jeune encore, élégant, sympathique, ses yeux noirs étincelant d'intelligence et d'ironie, amusé sans doute par la situation : il était accueilli comme un sauveur chez un de ses principaux adversaires, tandis que la femme qu'il avait jetée dans une embuscade et qu'il avait essayé, par tous les moyens, de jeter dans une cellule pour en obtenir une rançon avançait à quelques pas derrière lui... sûrement décidée, comme lui, à faire assaut d'amabilité quand les shi-âr de Salmyre les présenteraient officiellement l'un à l'autre.

Arekh ne voulait pas voir le cortège suivant. Se retournant, il fendit la foule pour atteindre les petites rues du nord du centre ville, protégées par des arbres aux branches grimpantes et aux feuilles au parfum sucré. Il contournait le palais, faisant un réel détour, mais en passant par les communs il arriverait plus vite à son rendez-vous.

Tu ne pourras pas l'éviter toujours, dit une petite voix dans son esprit, mais il esquiva la pensée comme il esquivait un coup de dague.

Arekh avait toujours été un excellent escrimeur, et la parade était un de ses talents.

L'ombre des ruelles fut un réconfort après la chaleur étouffante de la foule, l'odeur de la sueur et des animaux du cortège. La caravane de Kiranya devait à présent traverser l'esplanade, celle d'Harabec arrivait sans doute près du palais, le palanquin s'ouvrait et...

... et Arekh se concentra sur l'odeur écœurante et délicieuse des feuilles de vétuviers, vidant son esprit pour se concentrer sur ce qui était à venir.

Poussant une porte croulant sous les lourdes fleurs violettes, il traversa les cours étouffantes des esclaves, et entra dans la bibliothèque.

Là, Pier attendait Arekh pour l'emmener rencontrer sa future femme.

Il n'y avait pas à Salmyre, comme dans la Cité des Pleurs, de ville haute réservée aux nobles : la ville était plate, l'argent importait plus que le rang et chaque habitation était une villa ou un palais. Il n'y avait pas de pauvres à Salmyre : vu le prix de l'eau, ils seraient morts de soif. Oui, il n'y avait que des riches commerçants, leurs femmes, leurs familles, leurs esclaves et leurs serviteurs, grassement payés mais pour qui un renvoi pouvait signifier la mort, s'ils ne trouvaient pas rapidement un autre emploi ou s'ils n'avaient pas assez d'argent pour traverser le désert. À part le sud de la ville, où les femmes des nomades étaient cloîtrées dans leurs luxueuses prisons, il n'y avait pas non plus de quartier réservé aux différentes ethnies : les habitants se mélangeaient dans un joyeux désordre, mêlant leurs habitudes et leurs costumes.

Arekh n'avait demandé à Pier aucun détail sur la fiancée que celui-ci lui avait trouvée. Aussi fut-il surpris quand il réalisa, en voyant le signe du dieu unique sur la porte d'entrée, qu'il s'agissait d'une Klesen.

Les Klesen étaient les seuls êtres des Royaumes à ne pas adorer le panthéon créé par les trois dieux fondateurs. Ils avaient des traditions bizarres fondées sur la croyance en une divinité unique, qui aurait fondé le ciel et la terre à partir d'une étrange mare primitive... Arekh ne connaissait pas les détails de leur mythologie et ne s'y intéressait guère. Les Klesen avaient leur vie, leurs réseaux, leurs finances. Certaines de leurs coutumes, dont celles concernant les femmes, étaient extrêmement strictes et il s'en était servi une fois pour faire pression sur le Conseiller Viennes, qui avait une liaison interdite avec une veuve Klesen... c'était le seul contact qu'il avait eu avec une femme de ce peuple, et le seul qu'il ait jamais eu envie d'avoir.

Pier entra le premier dans le jardin, et un instant, Arekh crut se retrouver à la Cité des Pleurs, dans le jardin de la femme cloîtrée avec qui il avait eu une brève mais fructueuse conversation. Les mêmes fragrances, les mêmes plantes, le même jardin parfaitement soigné... sur le sol, l'herbe était d'un vert choquant sous ce climat. Des esclaves devaient l'arroser six fois par jour, pensa-t-il, avant de se souvenir que les Klesen n'avaient pas d'esclaves.

Pas de dieux. Pas d'esclaves.

Arekh s'arrêta brusquement au milieu du jardin. Pier fit encore trois pas, puis se retourna, et les deux hommes échangèrent un long regard. Les grandes pupilles floues de Pier brillaient d'intelligence et Arekh crut y voir aussi quelque chose de plus... un certain amusement, un très léger défi. Arekh croyait que les conflits intérieurs qui le déchiraient, qui l'auraient déchiré s'il ne les avait pas étouffés,

piétinés, réduits au silence, n'étaient connus de personne. Mais le sujet de prédilection de Pier était l'étude des âmes. Que pouvait-il avoir lu dans les silences ? Dans les non-dits, dans les hésitations d'Arekh, dans sa propension à changer de sujet quand certains thèmes revenaient ?

Arekh reprit sa marche vers la villa. Il y avait des choses qu'on ne disait pas tout haut. Il y avait des doutes qu'on n'exprimait pas, des intuitions qui ne se partageaient jamais.

Dans les Royaumes, les hérétiques finissaient au bûcher.

— La famille de Mereinne est partie faire un tour, dit Pier quand ils arrivèrent devant une petite porte protégée par une cage peuplée de fleurs et d'oiseaux, comme dans la résidence de la Cité des Pleurs. Normalement, le prétendant ne doit pas voir sa promise avant que le mariage soit signé et la dot versée, mais j'ai réussi à les convaincre qu'ils devaient faire une exception pour un *gagné*...

— Un *gagné* ?

— Quelqu'un qui ne suit pas la véritable foi. Qui ne connaît pas les traditions. « Celui dont l'esprit est écartelé entre plusieurs divinités », étymologiquement... (Pier se lança dans une explication historique, puis s'interrompit, voyant dans le regard d'Arekh que l'histoire était la dernière chose à laquelle il s'intéressait pour l'instant.) Vous êtes un bon parti, et j'ai promis une bonne dot... Vous pourrez la payer en plusieurs fois, bien sûr...

Il ouvrit la porte de la cage et ils entrèrent, faisant s'envoler à grand bruit une dizaine de petits oiseaux écarlates ornés d'une tache bleu dur.

— Mais je vais voir la fille avant de signer ? demanda Arekh en observant avec quelle habileté la cage était reliée au toit de la maison, servant à la fois de décoration, de serre et d'entrée.

— Oui, oui...bien sûr. J'ai tout négocié. Vous avez droit à trois entrevues avec elle, seule à seul, avant de prendre votre décision. À chaque fois, les parents de Mereinne seront sortis. Il ne peuvent cautionner par leur présence une telle entorse à la coutume... En allant se promener, ils peuvent prétendre ne rien savoir... faire semblant d'ignorer que vous êtes venu rendre visite à leur fille en leur absence...

La petite porte en bois grinça quand ils entrèrent dans la maison. Ils traversèrent un couloir sombre, puis entrèrent dans un petit salon dans lequel, comme à la Cité des Pleurs, les rayons de lumière qui filtraient à travers les volets faisaient danser la poussière comme une pluie d'or.

Les murs recouverts de chaux étaient vieux, mais impeccables. Des objets de bois sculpté pendaient au mur, et au sol se trouvaient de beaux coussins de cuir brodés, des tables basses en bois précieux, des manuscrits et des rouleaux.

Et au milieu se trouvait une cage, et dans cette cage était une femme.

Arekh vacilla. Le malaise qui l'avait traversé n'avait aucune logique, aucune rationalité. Il avait vu des spectacles bien plus affreux qu'une jeune fille enfermée, il avait vu des massacres, il avait vu des monceaux de cadavres, il avait vu l'horreur du monde si souvent qu'il avait failli s'y noyer...

... et pourtant, soudain, sans raison, il lui sembla que toute l'absurdité et toute la cruauté, la bêtise du monde se trouvaient symbolisées là, que toutes les lois, les traditions, les souffrances inutiles se nouaient comme des cordes, comme les fils qui, dit-on, tissaient le destin des humains pour faire un nœud et que ce nœud était devant lui, incarné en un monde où des parents enfermaient leur enfant la plus chérie dans une cage en fer...

... parce que tel était l'usage depuis des milliers d'années, parce que tel serait-il encore pendant des milliers d'années, parce que rien ne changeait jamais, que rien ne changerait jamais, et que les hommes n'étaient que des galets emportés dans l'eau du fleuve de l'humanité sans que rien ne puisse en dévier le cours...

— Bonjour, dit-il d'une voix rauque. *Ayama*, reprit-il en se courbant légèrement en direction de la silhouette.

Il aurait voulu ajouter quelque chose, un compliment, une parole aimable, mais il en était incapable. Le choc l'avait rendu faible, faible au sens propre, comme si ses membres étaient fatigués d'avoir porté un poids trop lourd, comme si son esprit épuisé ne pouvait trouver les mots.

En face de lui, il n'y avait pas une femme, mais un fantôme, une silhouette qui lui faisait face, dissimulée de la tête au pied par un voile bleu. Tout compliment aurait été creux, ridicule, n'aurait fait que souligner la dérision de la situation.

Pier avança jusqu'à la cage et posa sa main sur un barreau. À l'intérieur, la jeune fille eut un mouvement de recul terrifié, comme un animal.

— Il était entendu que nous verrions votre visage, dit-il d'une voix dure. C'est un marché qui se conclut ici.

— Laissez, dit Arekh, étonné lui-même de l'émotion qui perçait dans sa voix. Laissez. Ce n'est pas grave. Nous en parlerons plus tard.

Pier étudia un instant la silhouette en bleu, puis hocha la tête.

— Très bien. Je vais, heu, aller faire un tour aux cuisines. Conversez.

Il sortit et Arekh entendit ses pas s'éloigner sur le sol dallé.

Le silence s'abattit dans le petit salon.

— Je suis désolé, dit enfin Arekh. Je suis désolé.

Il eut encore un moment de silence et Arekh s'attendit à ce

qu'elle lui demande pourquoi il était désolé, réalisant qu'il serait bien en peine d'expliquer ses raisons. La jeune femme répondit enfin.

— Ce n'est pas votre faute...

Sa voix était douce, éduquée, mélodieuse. Elle posa sa main, toujours couverte de l'immense voile, sur un barreau de la cage et Arekh vit qu'elle tremblait légèrement.

— Avez-vous peur ? demanda-t-il avec douceur.

Une nouvelle pause, puis une profonde inspiration.

— Oui, dit-elle enfin. Vous allez peut-être... peut-être être mon époux...

Comme les mots pouvaient avoir des significations différentes selon les êtres qui les prononçaient, pensa Arekh. Dans la bouche d'une jeune fiancée de Reynes, le front orné de la couronne des fleurs des promesses, le mot « époux » aurait vibré d'anticipation, de joie, d'un futur qui s'ouvrait et de prochaine liberté. Ici, le mot semblait être lourd de chaînes et de terreur, de coups contre lesquels on ne pouvait se protéger.

— Je ne vous ferai pas de mal, dit-il très vite, et il réalisa soudain qu'il disait la vérité. Si je me marie...

Il hésita. Que voulait-il dire exactement ? À vrai dire, il n'avait jamais réfléchi au mariage, et certainement pas à la place ou aux sentiments de sa future épouse, et à la manière dont il voulait la traiter. Elle n'était qu'un instrument, celui de sa réussite. Le symbole de la fin de son errance. De sa stabilité.

— Je suis un homme violent, dit-il, avant de réaliser que ce n'était sans doute pas le bon moyen de la rassurer. Je veux dire... J'ai été amené à commettre beaucoup d'actes violents dans ma vie. Et je suis un officier, la guerre sera mon métier. Mais je voudrais, au moins une fois dans mon existence, créer de la paix, du bonheur. Que je rende au moins une femme heureuse, et nos enfants, peut-être... (Il soupira.) Voudriez-vous m'y aider ?

Dans la cage, la silhouette inclina la tête.

— J'ai été éduquée pour être une bonne épouse, seigneur. Je connais les treize volets de la poésie, les cinq clés de l'art, le talent des lettres et des contes. Je pourrai vous jouer de la musique sur les trois instruments sacrés, et instruire nos enfants sans qu'il soit besoin de faire appel à un précepteur, au moins jusqu'à ce que nos garçons soient en âge d'apprendre à se battre. J'ai lu des livres sur les arts de l'amour et je...

Sa voix avait encore un accent de peur et Arekh l'interrompit, levant la main.

— Mereïinne... C'est bien votre nom, n'est-ce pas ?

— Oui, souffla la jeune femme.

— Que pensez-vous de ce mariage ? Vous a-t-on dit qui je

suis ? Ce que j'avais fait ?

— Oui, répéta-t-elle dans un souffle. Oui. Vos parents... Là-bas, à Reynes...

— C'était il y a longtemps, dit lentement Arekh. Je ne suis pas le même aujourd'hui. (Il se rapprocha de la cage et posa ses mains sur les barreaux. Derrière, la silhouette invisible se tendit, mais ne recula pas.) Si vous devenez mon épouse, je ne vous ferai pas de mal, répéta-t-il. Vous serez heureuse. Compris ?

Sous le voile, il l'entendit prendre une profonde inspiration.

— Compris.

— Vous me croyez ? ajouta-t-il en souriant. Je n'ai pas besoin de vous le répéter encore ?

— Non. Ça ira, dit-elle, et pour la première fois, Arekh entendit le rire dans sa voix.

— Bien.

Il recula et lâcha les barreaux. Il se sentait mieux, comme si, sans savoir pourquoi, il était important pour lui d'avoir établi un contact, de l'avoir rassurée. Mais l'immense tristesse qui l'avait envahi était encore présente. Ou avait-elle toujours été là, enfouie au plus profond de lui ?

— Si vous me montriez votre visage ? dit-il avec douceur. Si vous voulez... si vous le voulez seulement.

— Je n'ai pas le droit. Je... À l'âge de douze ans, j'ai reçu l'imposition des mains, la cérémonie du sang et de l'isolation. Je n'aurai le droit de quitter ma chambre que quand mon futur époux viendra m'y chercher. Ce que je fais ici... vous parler... vous savez que ce n'est pas... enfin...

— Je sais. Et je vous remercie. (Il hésita, regarda autour de lui.) Vous n'êtes pas entrée dans cette pièce depuis l'âge de douze ans... ?

— Je descends ici deux fois par an, pour les célébrations... Mais ne croyez pas... Ma vie est agréable, protesta-t-elle d'une voix vibrante, et Arekh imagina la jeune fille qu'elle aurait pu être, si elle s'était épanouie à l'air libre. Ma chambre est grande... Mes parents et mes frères viennent me rendre visite, me racontent les nouvelles du jour... Je garde ma petite sœur, et nous rions beaucoup ensemble... Croyez-moi.

— Je vous crois, dit Arekh. (Il s'étonna lui-même de la tendresse et la tristesse qui perçait dans sa voix.) Je vous crois. Mereïinne... Je dois partir. J'ai des ordres à donner, et mes hommes à passer en revue. Mais nous nous reverrons.

— Bien, monseigneur, dit la jeune fille en inclinant la tête sous son voile.

— Si vous le voulez bien.

Elle ne répondit pas, se contentant d'incliner la tête de nouveau. Arekh voulut faire un signe d'adieu, puis, ne sachant pas lequel était approprié, se retourna et se dirigea vers la sortie.

— Attendez, dit la voix de Mereïnné alors qu'il posait la main sur la porte.

Arekh se retourna.

Mereïnné se tenait debout au milieu de la cage, toujours aussi fantomatique sous le long tissu.

— Je ne suis pas très belle, dit-elle. Je...

Elle prit une courte inspiration, puis soudain, d'un geste sec et rapide, comme si elle avait peur de le regretter, elle souleva son voile.

Arekh se rapprocha d'un pas pour mieux l'observer.

Oui, il pourrait être heureux avec elle. Peut-être n'était-elle pas très belle, en effet, du moins pas en comparaison des superbes courtisanes aux yeux noirs et au corps souple qui célébraient Verella à la cour d'Harabec, mais ses yeux bruns étincelaient d'intelligence. Ses cheveux étaient noirs et bouclés, formant un halo autour de sa tête. Sa peau était dorée, ses paupières légèrement maquillées, constata-t-il avec surprise. Il fit le tour de la cage et elle tourna pour le suivre, tentant de dissimuler sa nervosité.

Pier avait bien choisi, pensa-t-il, avant de se laisser tomber sur un coussin en cuir, étonné de la faiblesse qu'il sentait dans ses jambes. La voir avait rendu la situation réelle. Il pouvait épouser cette femme, il avait toutes les raisons de le faire, cela pouvait arriver demain, dans une semaine, dans un mois... Une nuit prochaine, il allait serrer dans ses bras ce qui se dissimulait sous le voile, embrasser le cou sur lequel jouaient les cheveux noirs, tenter de faire rire les yeux où se jouait maintenant un mélange d'espoir et d'inquiétude. Il aurait des enfants, des garçons, qui travailleraient dans une salle pavée de mosaïque, des garçons sur lesquels Mereïnné se pencherait, surveillant leurs devoirs, une fille qui jouerait dans les cours, et qui, délivrée des traditions klesen, aurait le droit de lever ses yeux bruns, les mêmes que sa mère, pour regarder le ciel...

Il avait un avenir. Il allait rejoindre le grand fleuve de la vie, et enterrer ses doutes, ses interrogations, pour rejoindre le cours normal des hommes...

Souriant, il se leva, puis s'inclina.

— Je vous souhaite une douce nuit, Mereïnné. Si vous le voulez bien, je viendrai vous rendre visite demain.

Elle sourit, un vrai sourire heureux, qui lui illumina le visage.

— Avec plaisir, monseigneur.

Arekh s'inclina et sortit, trouvant Pier sur le seuil d'une autre entrée, la porte ouverte, regardant l'herbe.

— Le jardin est le symbole du renouvellement de la vie,

annonça-t-il, et Arekh trouva ses paroles étrangement appropriées.

— Si je l'épouse, elle suivra mes coutumes, n'est-ce pas ? Elle ne sera plus liée par tous ces usages ?

Pier inclina la tête.

— Vous la sortirez de sa cage, d'une manière réelle autant que métaphorique, dit-il d'un ton docte.

Il a bien joué, pensa Arekh en retraversant le jardin, conscient que Pier l'avait piégé, avait joué sur des sentiments, des émotions qu'Arekh ignorait même qu'il avait en lui. Bien sûr, l'idée était ridicule : Pier ne l'avait pas piégé. C'était Arekh qui lui avait demandé une épouse.

Le fleuve de la vie.

Il sortit du jardin, poursuivi par une odeur d'herbe fraîche, se sentant plus serein qu'il ne l'avait été depuis très longtemps.

La nuit qui suivit fut appelée par les historiens la nuit pourpre, à cause du sang qui coula, dit-on, dans les bassins, les rigoles et les fosses. La violence, la soudaineté de la rébellion des esclaves de Salmyre, la totale ignorance de ceux qui la subirent, le manque absolu d'indices et d'anticipation de l'événement choquèrent les imaginations des survivants et des historiens pendant de longues années... et même si ces quelques heures d'horreur ne furent, finalement, que de peu d'importance comparées à ce qui devait arriver plus tard, elles restèrent dans l'esprit des témoins le moment où tout commença.

Nul ne vit rien venir. Ni les prêtres dans les entrailles des bêtes sacrifiés, ni les liseurs qui scrutaient les étoiles pour y lire l'avenir, ni les gardes, les soldats, les contremaîtres qui surveillaient les porteurs d'eau, les travailleurs des chantiers, les ouvriers enchaînés dans les dattiers et les carrières. Bien sûr, il y eut de nombreux imbéciles, le matin d'après, pour dire qu'ils avaient senti une tension inhabituelle dans l'air, des regards suspects, des chuchotements louches... Mais ils mentaient. En vérité, personne n'avait rien remarqué, rien soupçonné, rien vu.

Et c'est pourquoi le choc fut si dur.

Quand la deuxième lune eut fait la moitié de son chemin dans le ciel nocturne pour se placer au nord exact de la Rune de la Captivité, les esclaves des écuries du Conseil de Salmyre massacrèrent à coups de fourches les deux contremaîtres qui somnolaient dans la grange et rassemblèrent la paille dans la cour, l'arrosèrent d'huile et y mirent le feu. Les flammes jaillirent comme un appel dans le bleu lumineux de la nuit d'été, embrasant les entrepôts et les toits, faisant hurler les chevaux affolés. Alors que les habitants du Palais du Conseil se réveillaient, pris de panique, les esclaves révoltés, par groupe de trois, arpentaient déjà les couloirs et les courettes, fourches et couteaux à la main, entrant dans chaque chambre et égorgeant sans

distinction tous ceux qui s'y trouvaient, hommes, femmes, enfants, servantes et serviteurs terrorisés tentant de se dissimuler sous les meubles en bois précieux de leur maîtres. Dans toute la ville, des feux s'allumèrent en réponse au premier, dans les cours, dans les jardins, près des bassins. Sans un hurlement, sans un ordre, sans un cri, les esclaves de chaque villa de Salmyre jetèrent une dernière bûche dans le brasier puis rentrèrent dans les chambres, les salons, armés de couteaux de cuisine, de poignards dérobés à leur maîtres, et frappèrent.

Le sang coula partout cette nuit. Sur le marbre légèrement translucide des sols, sur les carreaux, sur les mosaïques, il teinta l'eau si précieuse des bassins qui miroitait dans les salons et les cours. Il coula tandis que s'élevaient les hurlements de douleur et de rage, les cris étouffés des enfants étranglés par celles qui, quelques heures auparavant, leur avait donné le sein, les appels à l'aide des vieilles femmes épouvantées, habillées de robes de nuit de soie, qui avaient réussi à courir dans la rue malgré leur gorge ouverte et qui s'écroulaient ensuite, sans réussir à monter sur le trottoir des gens bien nés, tandis que le liquide rouge teintait lentement leur robe d'une nouvelle couleur.

Arekh était sur les murailles, à boire un thé brûlant dans une tour de garde, parlant avec Essine, quand il vit s'élever la lueur orange dans le Palais du Conseil. Un court instant, il pensa à celle qu'il avait vue s'élever dans le désert, quelques jours plus tôt, et qu'il associait sans savoir pourquoi aux créatures des Abysses et au massacre du village. Puis les lueurs des flammes se reflétèrent sur le toit du palais des shi-âr et Arekh posa son thé sur la pierre.

— Un incendie. Leurs réserves d'eau ne seront peut-être pas suffisantes. Essine, prends dix hommes, va rassembler les esclaves du palais et dis-leur d'aller...

C'est alors que les autres lueurs étaient apparues dans la cité, naissant une à une comme de fleurs dans l'obscurité.

Arekh s'était figé, et Essine à ses côtés avait pris une brève inspiration.

En bas des remparts, dans les villas des officiers, un cri de femme atroce, suraigu, avait percé la nuit.

— Les créatures, avait soufflé Essine. Ô dieux, étendez sur nous votre bénédiction... (Puis il s'était tourné vers la porte.) Nous nous reverrons sous le regard de Fîr, aïda.

À Fez, c'était l'adieu de ceux qui savaient qu'ils allaient périr au combat. Malgré sa terreur, malgré la sueur qui perlait sur sa tempe, Essine allait réunir ses hommes et se lancer dans une bataille perdue d'avance contre les incarnations du mal...

Arekh lui empoigna l'épaule, l'arrêtant net dans sa course.

— Attendez ! (Essine le regarda, surpris.) Aller au combat à l'aveugle ne servira à rien. Il nous faut une stratégie...

Il sortit de la tour et fit quelques pas sur le chemin de ronde, s'obligeant à marcher lentement, à garder son calme, les yeux toujours fixés sur les lueurs qui transperçaient la cité. Autour de lui, les soldats avaient déserté leurs postes et observaient le spectacle avec des murmures d'effroi et des prières. Des cris de terreur et d'alarme résonnaient sur l'autre partie des murs, occupée par les Faynas.

— Que Lâ m'accueille en son sein, souffla un homme près d'Arekh tandis que dans la ville, les hurlements commençaient à s'élever en un concert désespéré. Le monde tel que je l'ai connu prend fin, et l'obscurité née du mal engouffre les terres...

Un soldat ulula une mélodie de mort derrière lui et Arekh se retourna, furieux.

— Fermez-la !

Un silence choqué tomba parmi les soldats et Arekh leva la main.

— Êtes-vous des pleutres ? Des enfants, pour perdre votre sang-froid au moindre danger ? Ce ne sont pas les créatures, dit-il, étonné lui-même d'en être si sûr. Elles n'ont pas pu s'introduire dans chaque maison ainsi, sans que nous les voyions. Elle n'ont pas pu arriver au cœur de chaque bâtiment sans que nous... (Il hésita.) Ce sont les esclaves, réalisa-t-il soudain, sentant un grand froid l'envahir.

Autour de lui, les soldats qui avaient entendu se redressèrent, tandis qu'Arekh réfléchissait à toute vitesse. Les pensées s'entrechoquaient en lui, illogiques, désordonnées, et un court, très court instant, il sentit même une bouffée de sympathie pour les révoltés qu'il réussit par bonheur à étouffer aussitôt.

Une révolte était bien plus dangereuse qu'une attaque vahar...

Comment combattait-on un ennemi dispersé dans toute la ville ?

— Essine, dit-il d'un ton sec. Prenez cinquante hommes. Première priorité : le palais. Entrez, tuez tout révolté que vous croiserez, réunissez les shi-âr et les invités du Concile et mettez-les en sécurité quelque part. Ensuite, séparez-vous en groupes de dix et nettoyez les lieux, aile par aile, en envoyant tous les hommes et les femmes libres que vous trouverez rejoindre les shi-âr...

» Soldats ! cria-t-il ensuite aux hommes de la muraille, et ceux-ci se retournèrent vers lui. Les esclaves se sont révoltés ! (En bas, le feu et les cris redoublaient d'ampleur, mais Arekh savait qu'il ne devait se prendre au piège de l'urgence. Si ses nâlas se jetaient dans la bagarre sans réfléchir, ils ne feraient qu'ajouter au chaos.) La ville est peut-être en feu, mais vos ennemis ne sont pas organisés, pas entraînés, et leur seul atout est la surprise. Contre eux, vous avez une

défense idéale : restez groupés ! Vous allez vous répartir par équipe de dix, et rayonner dans toute la ville en partant du palais. Entrez dans chaque bâtiment, un par un, envoyez tous les survivants sur la place centrale et tuez tous ceux qui s'opposeront à vous ! Quoi qu'il arrive, ne vous séparez pas, ne les pourchassez pas ! Continuez votre besogne méthodiquement !

Les hommes de l'émir étaient organisés et pleins d'initiative. Des groupes de dix se formèrent devant lui, sans qu'Arekh ait à intervenir, et quelques instants plus tard les soldats couraient dans les escaliers. Arekh envoya ses lieutenants porter les mêmes ordres en bas, dans les baraques, où l'agitation montrait que l'alerte avait été donnée. Au sud de la ville, il vit un feu s'éteindre, entendit de nouveaux cris – les Faynas devaient s'être lancés dans la bagarre. Et la garde du palais devait elle aussi être en train de lutter.

Prenant vingt hommes, il descendit les escaliers et décida de faire l'inverse de ses soldats : remonter la rue principale, en venant des faubourgs.

Les premières maisons étaient vides et silencieuses, et un court instant, Arekh se demanda s'ils n'avait pas rêvé. Puis des hurlements s'élevèrent d'une villa en flamme, et Arekh et ses hommes se trouvèrent engouffrés dans un tourbillon de mort et de destruction.

Il ne devait se rappeler ce combat, plus tard, que comme une succession de scènes rapides et sanglantes. Des humains invisibles dans l'obscurité couraient en tous sens, et il était presque impossible de discerner amis et ennemis. Arekh hurlait aux habitants des bâtiments où il entraient de se réunir et de sortir, sous leur protection... des hommes, des femmes, des enfants sortaient en pleurant, certains blessés, d'autres criant que leur père, mère, époux, enfant venait de se faire tuer ; les soldats les conduisaient vers la rue tandis qu'Arekh, à la tête d'un groupe de cinq hommes, entraient dans les bâtiments en marbre où des inconnus en haillons, chaînes aux pieds parfois, se jetaient sur eux, armés de pierres, de couteau et d'une férocité furieuse. Il n'y avait qu'une défense : tuer, frapper de l'épée les têtes, les bras, les poitrines sans armure... Se monter miséricordieux, même si Arekh l'avait voulu, aurait été impossible : les esclaves se jetaient sur les soldats sans réfléchir, sans hésiter, faisant éclater le crâne ou transperçant les yeux à la moindre inattention.

Une villa aux colonnes roses. Deux cadavres d'enfants, saignant dans le bassin. La vision d'une pique en bois, apparaissant juste devant son visage, Arekh frappant au hasard, tranchant le visage de l'esclave avant qu'il ne saute de l'arbre où il s'était dissimulé. Cinq autres révoltés, dont deux femmes, se jetant sur eux en hurlant. Un de ses soldats, perdant l'équilibre, la gorge aussitôt tranchée par les assaillants. Arekh, virevoltant, frappant comme une machine à tuer.

Une femme, libre, se pendant à son cou en sanglot, hurlant « mes fils, mes fils ! ».

Une grande maison de commerçant. Le feu dans les escaliers, les esclaves pris à leur propre piège sortant en hurlant, les vêtements en flammes. Pas de survivants.

Une nouvelle villa. Le silence. Les habitants endormis, indemnes, sortant dans la rue sans comprendre. Des cris atroces chez les voisins. Arekh et ses hommes traversant les jardins. Les cadavres de quatre membres de la famille, plantés contre les arbres, une fourche dans le ventre. Des esclaves de tout âge, terrifiés, recroquevillés dans la grange, ne prenant pas part au combat. Une bataille dans la cour, les frères et le père ferraillant contre les révoltés. D'autres arrivant dans les arbres, se jetant sur Arekh, et de nouveau le tourbillon aveugle de métal et de sang...

Ils avaient remonté la moitié de la rue quand il sembla à Arekh et à ses hommes, épuisés, la vision trouble, croyant voir à chaque pas des silhouettes blafardes se jeter sur eux, que les feux se calmaient et que leurs ennemis étaient moins nombreux. Un messenger d'Essine arriva pour dire que les shi-âr n'étaient pas en danger... Les esclaves des écuries avaient affronté les gardes et à l'intérieur, seule l'aile sud du palais avait été touchée par la révolte...

— Mais c'est la panique là-bas, expliqua le soldat. Les femmes hurlent et pleurent, terrifiées, courant dans les couloirs sans qu'on réussisse à les calmer, les jardins sont en feu, la garde de l'émir et les mercenaires de Reynes font un massacre, tuant sans distinction tous les esclaves qu'ils trouvent, révoltés ou non...

— Dites à Essine de rejoindre les autres groupes en ville s'il ne se sent pas utile au palais, dit Arekh, alors qu'une bande d'esclaves composée d'une quinzaine d'hommes descendait la rue, armés d'épées et de haches.

Les deux groupes arrivèrent au contact presque aussitôt. Arekh mit quelques minutes à se débarrasser du meneur, un grand esclave musclé au physique de barbare, les cheveux longs et blonds, les yeux bleus étincelants, puis aida ses soldats à massacrer les autres. Mais l'expression déterminée de l'homme, l'image de son courage désespéré lui hanta un moment l'esprit. C'était le premier adversaire dont il voyait vraiment le visage – les autres combats s'étaient déroulés trop vite.

Puis Arekh et ses hommes se retrouvèrent, sans savoir trop comment, à combattre l'incendie ravageant la propriété d'un des négociants les plus importants de la ville, tandis que les informations et les rumeurs affluaient : le sud de la cité avait été pacifié par les Faynas, les shi-âr étaient morts, non, ils étaient vivants, le palais était tombé, il avait été repris, tout allait bien au palais, on avait besoin de

renforts à la porte sud où une cinquantaine d'esclaves essayaient de passer la porte pour fuir...

Quand Arekh et ses soldats arrivèrent sur place, ils trouvèrent les cinquante esclaves, qui n'étaient que vingt, déjà morts et les hommes de Louarn essuyant leurs épées. Essine, qui avait été envoyé par les shi-âr, était là lui aussi.

— J'ai l'impression de m'être trempé dans un bassin de sang, dit Arekh en le rejoignant.

Essine acquiesça, visiblement épuisé.

— Les choses se calment, aïda. Nous avons repris le contrôle de la situation.

— Oui, mais combien de morts ?

Essine haussa les épaules et fit un geste vague. Puis il désigna du menton la porte de la cité.

— Aïda, si vous me permettez... Vous voulez bien jeter un coup d'œil ?

Arekh le suivit, la curiosité aiguisée malgré la fatigue. Ils montèrent un petit escalier, passèrent par la porte de garde, dans la tour, et sortirent de l'autre côté, à l'extérieur de la cité, là où le sable du désert étincelait sous les étoiles.

— Les hommes de Louarn viennent de me les montrer...

Arekh se retourna, cherchant de quoi il parlait, puis les vit.

Les étoiles à trois branches sanglantes du rituel, immenses, sanguinolentes, peintes partout sur les murailles de Salmyre.

Chapitre 10

Arekh entra en trombe dans la salle du conseil et se retrouva face à Marikani.

Leur réaction fut similaire. Le rejet. Marikani fit un pas en arrière, puis se glissa sur le côté comme pour lui laisser le passage. Arekh resta un instant figé – il avait choisi de passer par une petite porte pour ne pas se faire remarquer – et il lui fallut quelques secondes avant de pouvoir marcher à nouveau.

Il avança lentement jusqu'à la table. Marikani lui tournait le dos et parlait à voix basse avec l'émir. La réunion n'était pas encore commencée ; il manquait les shi-âr, les envoyés de Reynes et la plupart des chefs de guerre.

Hier encore, les serviteurs accrochaient des guirlandes de fleurs dans la Salle des Honneurs pour préparer l'ouverture du Haut Concile, prévue quand la Rune de la Sagesse entrerait en conjonction avec la première lune... Une ouverture formelle, rituelle, avec de longs discours, des prières aux dieux, un sacrifice et la bénédiction de tous les participants.

Il n'en était plus question. Les grands discours religieux sur la signification morale du retour des créatures attendraient. Il fallait décider que faire, et vite.

Les visages étaient pâles, sous le choc. L'émir était accompagné de trois de ses conseillers, et la peur défaisait les traits de ces hommes d'expérience. Periscas, le petit roi de Kiranya, semblait épouvanté.

Arekh comprenait leur réaction. Des guerres, des escarmouches, des morts, ils en avaient sans doute vu beaucoup – même l'enfant, malgré son âge tendre. Mais là, c'était autre chose. L'esclavage avait été décidé par les dieux. Et les dieux protégeaient les territoires de l'est contre le mal. Tel était le monde. Telle était la réalité. Et soudain, esclaves et dieux se rebellaient, et l'enfant, les rois, les conseillers sentaient la réalité glisser entre leurs doigts comme une poignée de sable...

Un serviteur entra, un grand plateau à la main. En d'autres circonstances, Arekh aurait été amusé de la réaction qu'il suscita. En entendant la porte s'ouvrir, deux conseillers et le petit roi sursautèrent. Puis tous les regards, même celui de Marikani, scrutèrent

l'homme, cherchant à distinguer s'il s'agissait d'un esclave ou d'un serviteur libre. Voyant des mèches de cheveux noirs sortir de sa coiffe à la mode pashnoue, la plupart des participants soupirèrent, soulagés, mais Periscas continua quand même à le surveiller un moment.

Si les grands des Royaumes réagissaient ainsi, alors quelles devaient être la peine et la terreur au sein des familles de Salmyre ? Arekh eut la vision soudaine des scènes sanglantes de vengeance qui devaient se dérouler en ce moment même dans les demeures de la cité... les maîtres achevant leurs esclaves survivants, enfants et vieux y compris, à coup de pierres, d'instruments de cuisine, de tout ce qui leur tombait sous la main... par panique, par rage, par vengeance, par pur désir de faire disparaître « l'ennemi ».

Arekh était passé à ses appartements pour vérifier le sort de la petite esclave et l'avait trouvée, effrayée mais indemne, sous le lit. Les autres avaient disparu et il ne s'était pas soucié de le chercher.

Une femme aux longs cheveux noirs nattés, debout derrière le siège de Periscas, prit l'initiative de servir le thé... une entorse à toutes les règles diplomatique, sûrement, mais dans l'aube blafarde de ce jour maudit, tout le monde s'en fichait. Ils n'étaient pas des rois, des hauts prêtres et des reines, pensa Arekh en prenant un siège et en s'asseyant – la nuit avait été longue et il était épuisé – ils étaient des hommes et des femmes glacés, mal à l'aise, dépassés par des événements qu'ils n'avaient ni prévus, ni contrôlés.

L'épuisement lui fit fermer les yeux un instant.

L'image de Marikani, son visage tendu quand elle l'avait vu entrer s'imprima sur ses paupières, mais il la fit disparaître.

Un bruit se fit entendre derrière la grande arche qui s'ouvrait sur la salle et Arekh se redressa, la tête douloureuse. Quatre serviteurs habillés de brun et jaune, les couleurs de Salmyre, se placèrent de part et d'autre de l'arche.

Les shi-âr entrèrent, le visage blafard sous leur maquillage. Derrière venaient d'autres serviteurs, qui se répartirent dans la salle, ainsi que Pier, les frères Louarn, Akas et d'autres chefs nomades. La délégation de Reynes suivait et Arekh eut l'impression qu'un vent froid pénétrait dans la salle à leur suite. Un grand homme sec, jeune encore, habillé en gris et argent fit son apparition, suivi d'hommes plus âgés habillés comme lui... Arekh fronça les sourcils. Ce n'était pas le Haut Prêtre de Reynes, du moins pas celui qui était en place quand il travaillait pour le Sénateur. D'ailleurs, le groupe portait les vêtements des Liseurs d'Âmes.

L'homme prit la plus grande chaise et s'assit, sans attendre les shi-âr. Les Liseurs d'Âmes se tinrent debout à ses côtés. À eux cinq, ils avaient plus de majesté et de puissance que tous les rois et les serviteurs réunis dans cette salle.

Pendant que les shi-âr s'installaient, l'homme en gris et argent balaya la salle du regard. Ses yeux ne s'arrêtèrent pas plus de deux battements de cœur sur Arekh, mais son regard se durcit quand il arriva sur Marikani. La jeune femme, qui discutait toujours avec l'émir, ne s'aperçut d'abord pas de son attention. Puis, sans doute avertie par une intuition, elle leva les yeux et croisa le regard du prêtre. Se redressant, elle inclina la tête poliment, et Arekh crut voir un mélange de méfiance et de défi danser dans ses pupilles. Le prêtre détourna la tête et reprit son tour de table.

— Qui est-ce ? souffla Arekh à son voisin, le cadet des frères Louarn.

— L'envoyé du Haut Prêtre de Reynes, souffla celui-ci. Laosimba.

— Pourquoi le Haut Prêtre n'est-il pas venu lui-même ? demanda Arekh. Je croyais qu'il devait se déplacer en personne...

— Il est malade, dit le cadet Louarn avec un geste léger... (Le sujet, visiblement, ne l'intéressait guère.) Mais officiellement, cet homme « est » le Haut Prêtre. Celui-ci l'a investi de sa divine essence.

Aucun doute ne perçait dans la voix de Louarn. Il n'était pas ironique, il n'était pas étonné, il énonçait un fait. Une divine essence avait été transférée d'un être humain à un autre. C'était une information, que lui, être humain, guerrier, n'avait pas à discuter.

Et six mois auparavant, lui, Arekh del Morales, ne l'aurait pas discutée non plus.

Et, soudain, il comprit. Il n'était plus comme les autres. Il avait maintenant le choix entre deux visions. En regardant Laosimba, de l'autre côté de la table, il pouvait voir – comme Louarn, comme le petit Periscas, comme Pier – un homme investi d'une puissance spirituelle profonde, un homme dont les yeux noirs étincelaient de la puissance de Fir, son ancêtre et le plus grand des dieux, un homme dont le jugement reflétait celui des forces du destin.

Ou il pouvait voir, comme Marikani, juste un homme.

Arekh eut un choc. C'était la première fois... La première fois qu'il considérait que Marikani lui avait fait un don, et non une blessure. Le don de double vue, pensa-t-il avec un amusement amer. Il pouvait voir l'univers, les hommes, les faits, sous deux angles.

À lui de choisir.

— Nous avons reçu des nouvelles du sud, annonça shi-âr Ranati sans préambule. Pas de révolte. Par contre, des problèmes dans les villages limitrophes... en voyant les flammes, des esclaves enchaînés aux bestiaux ont tenté de se révolter. L'un d'eux avait volé les clés de ses chaînes... mais les paysans ont réussi à les massacrer avant qu'ils ne fassent de dégâts.

— Il avait volé la clé des chaînes... cette nuit, comme par

hasard ? Il savait donc ce qui allait arriver, dit le petit Periscas, la voix tremblantes. C'était un complot... Ils avaient tout préparé...

— Évidemment, dit l'émir avec mépris, avant de se reprendre. Je veux dire, sire Periscas, que nous ne pouvons en douter maintenant. (Il sourit à l'enfant, et ses yeux noirs prirent un éclat aimable, comme paternel.) Nous devons nous rendre à l'évidence, même si l'évidence n'est pas agréable...

Le petit Periscas lui sourit en retour et malgré la situation, Arekh se sentit admiratif. Kiranya était un allié de Reynes et non de l'Émirat, et c'était sans doute la seule occasion que l'émir aurait de rencontrer Periscas seul à seul. Aussi, malgré les circonstances, allait-il saisir l'occasion pour s'en faire un ami, dans le but de renégocier plus tard quelques traités commerciaux... Guère étonnant que Reynes considère l'émir comme un souverain dangereux à surveiller de près. Un homme charismatique, intelligent, dangereux. Un tueur en habit de soie, pensa Arekh en le voyant tendre la main vers son verre de thé et le siroter lentement alors que le shi-âr reprenait la parole. Et sans doute un excellent souverain, adoré de son peuple.

— ... les pertes dans la cité sont immenses, disait le shi-âr. Plus de mille cinq cents morts, dont beaucoup de femmes et d'enfants. Ces monstres se sont d'abord attaqués aux plus faibles... Par bonheur, les forces de défenses ont à peine été atteintes. Les soldats ont réagi très vite, et nous n'avons à déplorer dans les palais que la perte de quelques palefreniers...

— Combien d'esclaves tués ? demanda un homme des Onze Tribus, un chef de guerre qu'Arekh ne connaissait pas.

Le shi-âr haussa les épaules.

— Difficile à savoir. Cinq cents, peut-être. Mais il y aura sûrement quelques massacres effectués par les propriétaires aujourd'hui... Il n'y aura pas beaucoup d'esclaves survivants à Salmyre ce soir...

— Ils ont voulu faire un « signe », dit Laosimba d'une voix tranchante.

Le shi-âr se tut aussitôt, et le Liseur d'Âmes continua :

— La raison pour laquelle les honorés shi-âr, mes assistants et moi-même sommes arrivés en retard à cette réunion est que nous avons interrogé quelques esclaves survivants avant d'arriver ici. (Marikani se tendit et Arekh vit le petit Periscas observer la robe de l'homme, comme s'il y cherchait des taches de sang.) Parmi eux se trouvait un des chefs de cette rébellion, et nous avons beaucoup appris en quelques heures d'interrogatoire... (Il ménagea une pause et attendit, avec un sens du théâtre certain, que tous les regards soient posés sur lui.) Il existe une prophétie, expliqua-t-il enfin, tandis que Pier se penchait en avant pour mieux écouter, ravi à l'avance de ce

qu'il allait apprendre... une prophétie obscure, dont les mots ont été tordus par le mal, mais qui leur tient à cœur. Les esclaves attendent un signe qui leur permettra de se révolter.

« Et Ayona se tourna vers les rois et les prêtres assis à la table derrière lui, et leur expliqua ce que les dieux lui avaient dicté, et les rois et les prêtres dirent : Cela est bien. Qu'il en soit ainsi. »

Un instant, Arekh crut voir les grands yeux bleus de la petite esclave scruter le ciel nocturne.

« Ainsi, tu me sers parce que les dieux en ont décidé ainsi ? »

— Les rebelles se trompent, dit-il soudain. Les chefs y croient peut-être... mais signe ou non, la masse des esclaves ne se soulèvera pas. Ils ne peuvent pas, dit-il, tandis que tous les membres du conseil étaient pendus à ses lèvres, et qu'il sentait, comme le courant souterrain d'une rivière, l'attention particulière de Marikani. (Le regardait-elle ? Il n'osa pas tourner les yeux dans sa direction.) Ils grandissent dans la crainte des dieux. Dès leur plus jeune âge, ils apprennent que la Rune de la Captivité les condamne, que leur obéissance est un devoir divin. Aucun signe ne peut contredire une telle éducation.

— Si c'était le cas, ils ne se seraient pas révoltés ! protesta Periscas, la voix presque criarde.

Arekh ne lui en voulut pas. C'était la peur.

— Ce n'est pas une rébellion de masse, sire. C'est l'œuvre de quelques-uns... comme vous l'avez dit : un complot. Les chefs, et ceux qu'ils ont réussi à entraîner... Des esclaves qui espèrent... qui espèrent... (il hésita) la liberté. Ils veulent réveiller les autres. Mais ils n'y arriveront pas. La religion et l'obéissance aux dieux ont pénétré leur cœur et leur âme...

De nouveau, les paroles de l'enfant résonnèrent à l'esprit d'Arekh.

« Il comprit que les dieux avaient condamné le Peuple turquoise à l'esclavage, et qu'il en serait ainsi pendant des milliers d'années, jusqu'à ce que la rune soit effacée. »

— Il peut y avoir des complots, des révoltes, bien sûr, comme aujourd'hui... Mais la masse des esclaves ne bougera pas.

Son discours sonnait-il aussi ambivalent aux oreilles des autres qu'aux siennes ? Arekh eut l'impression que ses doutes étaient transparents, évidents.

Mais ils ne l'étaient pas. En levant la tête, Arekh s'aperçut qu'au contraire, les membres du Conseil paraissaient soulagés. Marikani gardait les yeux baissés.

— J'aimerais vous croire, del Morales, dit l'émir. (Aucune trace d'ironie, ou de fausse bienveillance dans sa voix cette fois. Seulement un homme d'État, réfléchissant à un problème dangereux.) Oui,

j'espère que vous avez raison. Mais...

— Del Morales a raison, coupa Laosimba. Son analyse est excellente, et c'est celle que nous avons aussi, à Reynes. Ou plutôt, celle que nous *avons*. Car un autre élément est entré en jeu...

Nouvelle pause. Décidément, Laosimba aimait ménager ses effets.

— Quel élément ? demanda Marikani.

— Le retour des...

Laosimba s'interrompit quand la porte secondaire s'ouvrit et qu'Harrakin, accompagné d'un simple soldat, fit son entrée avant de se glisser, aussi discrètement que possible, au côté de Marikani. Laosimba le regarda, exaspéré, échanger quelques salutations rapides avec l'émir et s'incliner profondément devant Periscas. Puis Harrakin s'assit...

Et aperçut Arekh.

Des sentiments rapides se succédèrent sur son visage. Surprise, doute, fureur. Il jeta un coup d'œil à Marikani, mais celle-ci, concentrée sur Laosimba, ne lui prêtait aucune attention.

— ... le retour des créatures des Abysses, reprit Laosimba. (Le silence retomba dans la salle et il sourit, satisfait d'être de nouveau au centre de l'attention.) Le retour du mal. Le réveil du Dieu-que-l'on-ne-nomme-pas, dont l'influence monte et se répand par vagues sur les Royaumes, remuant la boue dans l'âme des esclaves, les excitant, les prenant sous sa sombre magie, leur susurrant à l'oreille des mots de révolte et de haine, assurant la destruction de notre civilisation...

Shi-âr Ranati eut un hoquet de terreur.

— Nous n'en sommes pas là !

— Et pourquoi pas ? dit Laosimba d'une voix forte, se levant et les faisant tous sursauter. Et pourquoi pas ? Le réveil du mal, coïncidant avec les plus grandes révoltes d'esclaves que nous ayons connues... Une coïncidence, vraiment ? Laissez-moi rire. Quelqu'un autour de cette table pense-t-il qu'il s'agisse d'un hasard ?

— Je voudrais en savoir plus sur les créatures des Abysses, dit Marikani d'une voix claire et calme.

Tous les regards – sauf celui d'Harrakin – se tournèrent vers elle. Laosimba posa sur elle ses yeux noirs et glacés.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement qu'avant de céder à la panique, je voudrais en savoir plus sur nos ennemis, expliqua la jeune. (Elle se tourna vers l'émir avec son sourire le plus délicieux.) N'est-il pas toujours sage d'en apprendre autant qu'on peut sur ses adversaires ?

— Il n'y a rien à apprendre. (La voix de Laosimba coupait comme une lame.) Ces créatures sont les incarnations du mal. N'en avez-vous pas déjà affronté une ?

— « Affronter » est un grand mot, dit Marikani, toujours sourire aux lèvres, comme si elle espérait que sa légèreté combattrait l'influence glaçante de Laosimba. J'ai vu... (Elle hésita, et Arekh, abasourdi, crut voir une étincelle de crainte passer dans ses yeux.)

Elle a peur, réalisa-t-il, abasourdi. Peur ?

— J'ai vu une forme noire, aux yeux de flammes, reprit-elle d'une voix neutre. (Le petit Periscas frissonna et un de ses conseillers lui posa une main rassurante sur l'épaule.) J'ai entendu un bruit... une musique... une sorte de chant de mort...

— N'est-ce pas assez ? dit l'émir en réprimant un frisson. Par Verella, ma chère, voilà quelque chose que je ne désirerais pas approcher de trop près !

— Mais n'est-ce pas justement ce qu'un ennemi désirerait que vous pensiez ? dit Marikani avec passion, et Arekh sentit, à ses côtés, le chef nomade et le cadet Louarn l'écouter plus attentivement. La peur est une arme plus tranchante que l'épée ! Ce que je sais, c'est que ces créatures étaient accompagnées par des cavaliers, des vrais, en chair et en os...

Malgré son énervement, Harrakin se permit un sourire.

— En chair et en os, je peux le confirmer. Mon épée a tranché dedans.

— Qui étaient ces hommes ? D'où venaient-ils ? Voilà ce que nous devrions chercher, continua Marikani. Un de mes officiers m'a droguée avant l'attaque. Il s'est suicidé au moment où le garde l'a appréhendé, en avalant une poudre blanche contenue dans une de ses bagues...

L'émir hocha la tête.

— Du *vali*, sans doute. C'est radical, confirma-t-il d'un air connaisseur.

Trois ans auparavant, le neveu de l'émir, qui avait un peu trop de partisans au goût de ce dernier, était mort brusquement, d'un « saut du cœur », ainsi que sa femme, ses deux petits frères, et une dizaine de nobles soupçonnés de soutenir sa cause. L'histoire avait fait le tour des Royaumes.

Une expression fugitive de satisfaction passa sur les lèvres de l'émir tandis qu'il se remémorait d'heureux souvenirs. Marikani reprit :

— Du poison dans une bague, cela me paraît très humain, reprit-elle. Nul besoin d'influence maléfique pour qu'on se mette à empoisonner les gens.

— Les voies du mal sont mystérieuses, dit Laosimba, sourcils froncés. Les cavaliers étaient des humains corrompus par l'obscurité qui ronge, comme votre officier, et comme les esclaves... Vous ne me trompez pas, ayashinata Marikani, dit-il, et de nouveau la violence

filtra dans sa voix, figeant l'assemblée comme une vague de froid. Vous avez senti vous-même le mal émanant de cette créature... (Il leva le doigt et malgré elle, Marikani eut un léger mouvement de recul.) Ne mentez pas, fille d'Harabec... J'en vois encore l'ombre sur votre visage, et l'obscurité dans vos yeux !

À l'immense surprise d'Arekh, et à celle d'Harrakin, qui jeta un coup d'œil étonné à son épouse, Marikani ne répondit pas. Et pour la première fois, Arekh remarqua d'étranges signes sur le visage de la jeune reine. Sa pâleur. Ses cernes. Quand il avait connu Marikani, la première chose qui l'avait frappé était le feu qui semblait couvrir en elle, de jour comme de nuit, et dont il croyait voir en tout temps le reflet derrière ses pupilles noires. Oh, il y avait encore de l'énergie en elle, mais où étaient les flammes ?

Heureux d'avoir remporté la victoire, Laosimba se préparait à reprendre la parole quand shi-âr Ranati le devança :

— Del Morales, dit-il, vous avez vu de vos yeux les effets de ces créatures. C'est vous que nous avons envoyé au village quand il y a eu ce... (il frissonna) ce massacre... Qu'en pensez-vous ? S'agit-il là de l'œuvre du mal ?

Tous les visages se tournèrent vers lui et pour la première fois, Arekh sentit le regard de Marikani. Il leva la tête, et leurs yeux se rencontrèrent, pour la première fois également.

Ce fut Arekh qui détourna la tête le premier.

Qu'allait-il répondre ? *Maudite sois-tu, Marikani*, pensa-t-il, sentant revenir la vieille colère. Ce don de double vue était bien, parfois, une malédiction...

Qu'avait-il vu au village ? Il se rappela de la terreur d'Essine. Mais lui. Qu'avait-il ressenti ?

— Del Morales ? dit Laosimba d'une voix sèche.

— Je réfléchis, dit Arekh du même ton, et leurs regards s'affrontèrent. (Fais le fier, disaient les yeux d'Arekh, j'en ai vu d'autres.) Je réfléchis. Il s'agit là d'un sujet important et je ne veux rien dire à la légère...

Dehors, le soleil s'était levé. Soudain, Arekh sentit le découragement l'envahir. Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas, dit-il enfin, et il sentit plus qu'il ne le vit la déception de Marikani. Je ne sais pas. Je ne suis qu'un guerrier, comment pourrais-je juger ? Il y avait là un sort... un rituel... ils avaient fait un rituel avec les cadavres, et allumé des feux avec un liquide étrange et noir, qui ne cessait pas de brûler. Les femmes et les enfants avaient eu les membres découpés...

— J'ai entendu parler de liquides qui brûlaient ainsi, reprit Marikani. On les trouve dans certaines failles du...

— Les détails importent peu quand le mal se réveille, dit

Laosimba, et sa voix forte sembla résonner sous le plafond de la salle. Les détails importent peu quand le monde tremble, car en vérité, le monde tremble aujourd'hui et je vais avoir besoin de toute la force des esprits purs pour le soutenir !

Un des shi-âr voulut prendre la parole mais Laosimba le fit taire d'un regard.

— Le mal envahit lentement nos terres, infiltrant les âmes faibles. À chaque pas des créatures des Abysses, la vague de révolte et de haine déferle dans les esprits de nos esclaves... S'ils n'étaient pas capables de se soulever hier, ils le sont aujourd'hui, car je vous le dis, derrière chaque pupille bleue couve aujourd'hui le feu des Abysses. Nos esclaves ne sont plus humains. Ils sont maintenant le mal, le mal infiltré dans chacune de nos demeures, chacun de nos palais, près de chacun de nos enfants... La guerre est nécessaire, nous devons nous défendre, bien sûr, mais elle ne suffira pas. Nous devons éliminer la putréfaction de l'intérieur...

Arekh entendit Marikani retenir son souffle.

— Nous allons effectuer le plus grand sacrifice jamais organisé en l'honneur des dieux, dit lentement Laosimba. Dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque ferme, les lames rituelles se lèveront pour trancher la gorge des esclaves. Chaque membre du Peuple turquoise, homme, femme, enfant, périra en ce jour béni entre tous ! Leurs corps brûleront en l'honneur des dieux, nous assurant une victoire décisive contre le mal !

Un silence de mort tomba sur les membres du Conseil. Il sembla durer une éternité.

Enfin, l'émir s'éclaircit la gorge.

— Comme vous y allez, dit-il, mais sa voix n'était guère assurée. Si nous les tuons tous...

— Nous garderons les enfants de moins de cinq ans, ceux dont l'âme n'a pas encore été trop contaminée, dit Laosimba. Et nous reprendrons l'élevage à partir de là.

— Mais nous avons besoin des esclaves, protesta l'émir. Leur travail est indispensable pour le commerce. Ils labourent, récoltent, taillent les pierres, construisent... Comment allons-nous faire sans eux ?

— Laissez-moi vous retourner la question... Comment allez-vous faire *avec* eux ? Savez-vous ce qu'il y a autour de ce Palais, ce matin ? Des cadavres, ô fils d'Um-Akr. Des cadavres pourrissant au soleil. Vos champs ne seront plus labourés quand vos paysans seront morts. Vos carrières ne seront plus exploitées quand les esclaves se seront baignés dans le sang des contremaîtres, qu'il n'y aura plus personne pour conduire les chantiers, plus un de vos citoyens vivants pour vivre dans une nouvelle demeure... Est-ce cela que vous voulez ?

Voir Fez dans l'état de Salmyre aujourd'hui ? Voyez-vous votre Palais, fils d'Um-Akr ? Voyez-vous vos femmes mortes, vos serviteurs massacrés, vos fils étranglés, votre cité dévorée par les flammes, tandis que le signe de l'annihilation teintera vos murailles de pourpre ?

— Mais... commença Marikani d'une voix blanche.

Tais-toi, Marikani, supplia mentalement Arekh. *Tais-toi. Cet homme est capable de tout...*

Mais Laosimba ne lui laissa pas l'occasion de s'exprimer.

— Vous..., cracha-t-il en pointant un doigt accusateur sur la jeune reine. Vous n'avez pas le droit à la parole. Régnerez sur Harabec, parlez stratégie militaire, intriguez à votre guise... Mais tout commentaire sur ce rituel vous sera interdit. Je connais vos opinions frisant l'hérésie... Je sais que vous avez tenté de m'empêcher de porter mon jugement sur la mine... Je sais ce que vous avez fait à l'esclave condamnée. Vous n'avez pas votre mot à dire !

De nouveau, le silence tomba comme une chape sur le conseil.

— Les chefs de guerre ont à parler tactique, ajouta Laosimba. Et je vais de ce pas envoyer un message à Reynes, pour faire part de ma décision. La réunion est terminée.

Chapitre 11

Marikani traversa les immenses salles du palais à grands pas, sans savoir où elle allait, les visages des gens qu'elle croisait se mêlant en un brouillard incertain. De la musique teintait à ses oreilles, un rythme lourd, violent, familial, le rythme de son cœur, non, le rythme de la créature, ou celui de la danse des fauves... Et elle ne marchait pas, elle dansait, se dit-elle en traversant les cours, tandis qu'autour d'elle évoluait le ballet des passants, des messagers, des courtisans, des serviteurs, et tous portaient des masques, des masques de fauves, et ils dansaient, dansaient encore, montrant les dents tandis que la créature riait...

Elle s'appuya sur un muret, prise d'une violente nausée. La douleur la plia en deux et elle tenta de vomir, mais il n'y avait rien, que la peur. La peur qui lui serrait le ventre comme un étau, qui lui causait une souffrance physique, réelle, étouffante...

Sans savoir comment, elle se retrouva dans la rue, tremblante, marcha droit devant elle, traversant sans même s'en apercevoir le trottoir des gens libres et le fossé à esclaves, marchant sur des cadavres frais de la nuit précédente, remontant de l'autre côté, continuant sans remarquer le regard étonné des passants. Tous les esclaves de plus de cinq ans d'âge... Était-elle marquée ? Cela se voyait-il sur son visage ?

Je ne peux pas laisser faire ça, pensa-t-elle, et elle se laissa glisser à terre, près du socle d'une statue représentant Liysossa, la nymphe de la source d'or, une des divinités préférées des habitants de Salmyre. *Je ne peux pas laisser faire ça*, répéta-t-elle, mais la pensée n'avait aucune énergie, aucune force. Elle avait trop peur. La peur l'avait réduite, l'avait diminuée. Elle n'arrivait plus à réfléchir. Il fallait qu'elle lutte, qu'elle se débarrasse de cet onguent noir qui semblait avoir pénétré son esprit, ralentissant son cœur, ses décisions, sa force. La créature m'a ensorcelée, pensa-t-elle, mais cela n'avait pas de sens. Elle savait ce qu'était la sorcellerie... quelques paroles creuses, quelques effets de voiles, de la fumée... Et la peur était née bien avant...

Pourtant, la terreur et la créature des Abysses avaient le même visage. Les yeux de feu de l'être qu'elle avait vu dans l'oasis brûlaient

encore derrière les paupières de Marikani, et elle se racornissait, se perdait sous ce regard...

Je ne peux pas laisser faire ça, pensa-t-elle, mais des paroles différentes sortirent de ses lèvres.

— Je n'y arriverai pas seule...

— Quoi ? dit une voix féminine à ses côtés. Marikani ? Que dis-tu ?

Marikani ouvrit les yeux. Penchée sur elle, dans la robe orange des maternités, une silhouette devenu épaisse, de grands yeux trop clairs au goût de certains, un visage inquiet...

— Liénor, soupira-t-elle.

— Marikani, répéta celle-ci, la secouant. Que se passe-t-il ? Tu te sens mal ? Je t'ai vue courir dans la rue... Tu es malade ?

— Non. (Marikani se mordit les lèvres, s'accrochant à la statue, se relevant.) Non. Je...

Comment lui expliquer ? Comment exprimer, par des phrases banales, des mots trop usés, la pure abomination de ce qui allait se produire ?

— Tu as vu Arekh ? demanda Liénor. C'est ça ?

Marikani la regarda avec des yeux vides, puis eut un petit rire quand elle se rappela. Pendant la panique de la nuit précédente, elle avait entendu mentionner le nom d'Arekh et avait compris qu'il était officier. Elle avait beau savoir qu'il y avait de grandes chances de le rencontrer au conseil, elle avait senti un choc en le voyant... la déception, l'amertume, la douleur qu'elle avait ressentie après son départ lui revenant comme un déchirement. Elle avait mis quelques minutes à reprendre contenance.

Oui, un choc. Comme tout cela semblait dérisoire maintenant.

— Non, dit-elle avec un rire sec, sentant sa tête tourner, non, ce n'est pas Arekh. Oh, Liénor... (Elle lutta contre une nouvelle douleur au ventre, se redressa.) Il faut... Il faut l'arrêter... Mais je ne peux porter ça seule...

— Porter quoi ? Marikani ?

Marikani parla, des phrases fiévreuses, sans véritable sens, devant le visage horrifié de Liénor, puis soudain elle se tut, chaque phrase semblant un fardeau, une souffrance. Les images de la danse des fauves lui revinrent à l'esprit et Liénor elle aussi sembla avoir sa place dans le ballet, et Marikani lutta contre la nausée.

Avec un signe de rejet, pour empêcher Liénor de la suivre, elle se remit à marcher, sans voile, sans protection, sans masque, sous le soleil brûlant.

Chapitre 12

Liénor resta un moment abasourdie en voyant Marikani s'éloigner. Puis, s'appuyant contre la statue, elle lutta elle aussi contre le malaise... un malaise bien concret, dont elle connaissait la cause. Elle était enceinte de sept mois et ses vêtements n'étaient pas adaptés au climat. Pourtant, elle les avait pris les plus légers possibles, en voile de coton fin, mais dans cette chaleur accablante, les plis, les pantalons complexes des vêtements rituels qui mettaient l'enfant sous la protection de Lâ formaient un carcan, un étiau...

La sage-femme attachée à la famille Mar-Arajec lui avait dit que l'enfant était fragile, et qu'il fallait éviter les émotions fortes. Elle n'aurait pas dû entreprendre ce voyage. Elle n'aurait pas dû poursuivre Marikani en courant sous les rayons de cet astre dément... Ce n'était pas le même soleil qu'à Harabec, pensa-t-elle, sentant une nouvelle douleur la traverser... La hanche, pas le ventre. Ce n'était pas une contraction. Que tous les dieux en soient remerciés !

Son cœur battait à tout rompre. Avait-elle bien compris ce qu'avait dit Marikani ? Une partie de son discours était si embrouillé que Liénor n'avait pas réussi à en saisir le sens... Elle parlait de rituel, de sacrifice, des esclaves. Pour être sincère, Liénor n'avait pas vraiment cherché à comprendre. Le destin de quelques esclaves lui importait peu en comparaison des dernières phrases prononcées par Marikani.

Si c'était vrai... Si telles étaient vraiment ses intentions...
C'était de la démente.

Liénor prit une profonde inspiration, réfléchissant. Marikani n'était pas partie vers le palais. Cela lui laissait un peu de temps. Comment empêcher son amie de commettre cette folie ? Elle ne l'écouterait pas. Quand la passion l'emportait, la passion pour une cause, pour un acte, pour une de ses idées insensées, Marikani était capable de faire n'importe quoi. Et rejetait les avis de Liénor sans même les écouter, Liénor étant pour elle le symbole de « la raison », ce qui dans la bouche de Marikani n'était pas toujours un compliment.

« Sans déraison, il n'y aurait pas de rêves, et si les humains ne rêvaient pas, quelle serait leur différence avec les hyènes ? »

Encore une phrase d'Azarîn, leur précepteur. Pas étonnant que

Marikani ait été son élève préférée, pensa Liénor en se tenant la hanche avec une grimace de douleur, lâchant la statue et suivant la rue pour se diriger vers l'ombre d'un bosquet de palmiers. Ces deux-là avaient le même caractère. Le cœur plein d'idées folles, et butés comme des sangliers.

Non, Marikani ne l'écouterait pas.

Liénor continua à marcher, la poussière de la route salissant ses sandales et ses chevilles. Pourtant, il fallait l'arrêter. C'était de la folie, de la folie pure, et Liénor n'était même pas surprise. Elle avait craint que ça arrive dès que Marikani lui avait annoncé son intention d'épouser Harrakin. Elle l'avait senti venir, elle connaissait trop son amie et sa naïveté, oui, pensa Liénor, presque furieuse, sa *naïveté* foncière... Mais elle n'avait rien dit, il n'y avait aucun moyen d'empêcher ce mariage, et prévenir Marikani contre sa propre faiblesse ne ferait que lui mettre l'idée dans la tête...

De la folie. Il fallait lui dire. Mais qui écouterait-elle ? À qui faisait-elle confiance ?

Changeant soudain de direction, Liénor se dirigea aussi vite qu'elle pouvait vers le palais des shi-âr. La chaleur pesait sur ses poumons, son ventre paraissait peser des tonnes, mais sa crainte se transformait en panique, en la certitude qu'une catastrophe irrémédiable se produirait si elle ne parvenait pas à l'arrêter.

Toutes ces années d'efforts, qui pouvaient être réduites en cendres d'une seule parole...

Elle arriva à l'entrée principale, essoufflée, et s'appuya contre une grille pour reprendre son souffle. Pourtant, elle était loin d'être faible. Des années d'équitation, de marche, une enfance à la campagne à se battre contre ses frères et ses cousines avaient fait de Liénor une fille solide, qui pouvait même se montrer dangereuse. Si elle défaillait sous une chaleur pareille, comment les femmes de Salmyre, enceintes, faisaient-elles pour faire trois pas dehors ?

Il y avait du sang près de la grille... deux grandes taches, et la tête d'un esclave plantée sur une pique. Charmant. Mais au moins avaient-ils enlevé les corps.

Deux servantes libres, portant un panier et une cruche, la virent reprendre sa marche d'un pas hésitant et se précipitèrent pour l'aider. Liénor accepta avec reconnaissance le bras qui lui était tendu, mais interrompit la jeune femme qui proposait de la ramener aux bâtiments réservés aux membres de la suite d'Harabec.

— Où est Arekh del Morales ? demanda-t-elle. (La servante la regarda sans comprendre et Liénor ajouta :) Il est officier. Un rang important. L'homme de Reynes... Le parricide, ajouta-t-elle, et une lueur de compréhension passa dans les yeux de la servante.

— Aïda Morales, répéta-t-elle avec l'accent musical des

pashnoues... Je ne sais pas... Peut-être à la salle des officiers. À moins qu'il ne soit dans les dunes, on dit qu'il y a eu de nouvelles attaques...

— Non, dit l'autre femme. Il était au Conseil ce matin, avec tous les rois. Il ne peut pas être déjà parti.

— Où est la salle des officiers ? demanda Liénor, exaspérée.

La servante désigna un bâtiment.

— Dans l'aile violette, à droite...

Liénor hocha la tête.

— Très bien. Passez-moi un peu d'eau, voulez-vous ? dit-elle en tendant la main vers la cruche.

La servante hésita. Qu'une femme de caste inférieure puisse ne pas réagir aussitôt à un ordre si simple, si direct, était si étonnant que Liénor, tirée un instant de son obsession, étudia les deux femmes.

— Vous m'avez entendue ?

— Bien sûr, bien sûr, dit la servante, lui donnant aussitôt la cruche. (Liénor prit deux longues goulées d'eau, puis rendit le récipient à la jeune femme, qui ajouta :) Pardonnez-moi, ehari. C'est seulement... À vrai dire, nous comptons garder l'eau pour nous... Il n'y en avait presque plus à la porte, et un des gardes nous a dit... C'est le cousin de ma sœur, vous comprenez, et il a dit...

Les deux femmes hésitèrent.

— Il ne faudrait pas le répéter, reprit la servante d'une voix basse, mais il paraît que la route du sud est coupée. Enfin, ce n'est qu'une rumeur...

La route du sud ne disait rien à Liénor, qui se contenta de hocher la tête.

— Merci du renseignement, dit-elle avant de se hâter vers le bâtiment violet.

Arekh n'était pas dans la Salle des Officiers. Il n'était pas non plus sur les murailles, lui expliqua un jeune nâla-di que Liénor interrogea dans le couloir, et qui était un genre d'aide de camp. Et il n'était pas de sortie. Galamment, le nâla-di accompagna Liénor jusqu'aux ailes des invités où Arekh avait ses appartements et la laissa dans le jardin pour plus de discrétion. C'était là le plaisir de la politique. Un homme de l'émir, qui, si le coup d'État d'Harabec avait réussi, l'aurait peut-être violée et égorgée sans un remords, lui montrait aujourd'hui une infinie de délicatesse... tel était le monde, la vie avait des détours plus étranges. Liénor ne s'attarda pas sur cette pensée et traversa le jardin aussi vite qu'elle pouvait.

Il était presque midi et malgré les superbes arbres en fleur de la cour, l'air se faisait de plus en plus âcre. Liénor vit une porte, la poussa, avança sous l'ombre bienfaisante du patio et entra dans la salle principale. Il n'y avait personne, qu'une petite esclave en robe de lin et un bassin rempli d'eau.

La gamine sauta sur ses pieds en voyant la nouvelle arrivante, puis se mit maladroitement à genoux et baissa la tête. Elle ne devait pas prendre la parole la première.

— Arekh del Morales est-il là ? demanda Liénor d'une voix sèche.

— Non, ehari, dit la gamine sans lever les yeux.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas, ehari.

Liénor regarda autour d'elle, impuissante. Elle n'avait pas beaucoup de temps. Quand Marikani avait pris une décision, elle la mettait vite en application. Et dans son état, Liénor ne pouvait pas courir dans les rues de Salmyre à la recherche d'Arekh...

— Écoute-moi, petite, dit-elle soudain, la voix tendue. Non. Mieux. Regarde-moi.

L'enfant leva ses grands yeux bleus étonnés et Liénor eut un sourire mélancolique en pensant à deux autres petites filles du même âge grandissant, heureuses et aimées, dans le Palais d'Été.

Bien sûr, il y avait les maladies, les révoltes. Mais elles avaient de l'affection, de la bonne nourriture, et le plaisir de courir dans les montagnes, le matin, dans l'air glacé...

Cette gamine n'avait rien, que des cercles de fer aux pieds.

— Arekh est-il bon avec toi ? demanda-t-elle.

— Oh, oui, dit l'enfant avec de l'amour et une infinie admiration dans le regard.

— Vraiment ?

Un grand sourire heureux apparut sur le visage de la petite esclave.

— Oh oui. Vraiment. Il ne me bat pas.

— Voilà qui est héroïque, en effet, railla Liénor avant de se passer une main sur le front, sentant une vague de fatigue l'assaillir. Écoute-moi, petite, répéta-t-elle. Si tu aimes ton maître... Il faut que tu m'aides. C'est important. (La petite fille ouvrit de grands yeux.) Il y a une femme... Elle s'appelle Marikani. Il t'en a déjà parlé ?

La petite fille secoua la tête.

— Bon, dit Liénor, luttant pour ne pas se laisser envahir par le découragement. C'est une femme qu'il... qu'il a aimée, je suppose...

La petite fille ouvrit la bouche, mais ne commenta pas.

— Il faut lui dire que Marikani va faire une erreur. Une grosse erreur. Qu'elle a besoin de son aide. *Saynir*, cracha Liénor et la vulgarité de l'expression fit frémir la petite esclave. C'est important, petite... Es-tu sûre de ne pas savoir où il est ? N'as-tu pas au moins une idée ?

L'enfant se leva et Liénor, comprit, à son expression, qu'elle lui disait la vérité.

— Je suis désolée..., balbutia la petite fille. Les autres esclaves racontent... Enfin, ils racontaient qu'il a une fiancée, maintenant. Je pense qu'il est allé lui rendre visite... Pour voir si tout allait bien...

— Une fiancée.

— Mais j'ignore où elle habite, reprit aussitôt l'enfant avec un geste impuissant. Ce ne sont que des ragots. Je ne connais même pas son nom.

Cette fois, Liénor sut qu'elle était battue. Une fiancée. Elle n'allait pas le temps de faire le tour des filles à marier de Salmyre avant que Marikani ne revienne au palais. Et puis, s'il y avait une autre femme...

— Très bien, dit-elle simplement. Très bien.

— Je suis désolée, répéta l'enfant. Si je savais...

— Bien sûr, dit Liénor en faisant deux pas vers la porte. (Elle se retourna finalement :) S'il revient, dis-lui seulement... Dis-lui que Marikani va dire la vérité à Harrakin. Il comprendra.

Liénor laissa errer ses yeux sur l'appartement. À part la gamine, il n'y avait aucun esclave. Normal, vu les circonstances.

Le bassin était à demi rempli.

— À quoi sert la route du sud ? demanda-t-elle soudain.

— C'est par là qu'arrive l'eau, répondit la petite esclave.

Liénor eut un demi-sourire, puis hocha la tête.

— La route de l'eau. Évidemment. (Elle soupira, amusée malgré elle.) Je savais bien que ce voyage était une mauvaise idée. Empêche-les de vider le bassin, petite, ajouta-t-elle. Tu vas peut-être en avoir besoin.

Chapitre 13

Harrakin entra dans la superbe chambre qui leur avait été attribuée, une bouteille à la main. C'était de la liqueur légère de pomme, délicieuse, un peu piquante, qu'il avait « empruntée » d'office à un serviteur qui allait porter des repas aux membres de la suite de l'émir. Le serviteur s'était montré très embarrassé : un des conseillers de l'émir en avait fait la demande particulière, paraissait-il. Ce qui n'avait pas arrêté Harrakin. Après avoir essayé de les envahir, les hommes de l'Émirat lui devaient bien ça.

En vérité, il se fichait bien de la liqueur. Il était soucieux, plus qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Ce Grand Concile devait être une de ces réunions inutiles, ennuyeuses à mourir, dont les prêtres raffolaient sans raison ni importance, une occasion de visiter les terres du désert. Mais contre toute attente, les problèmes semblaient réels. Les créatures des Abysses attaquaient vraiment les humains... qui l'aurait cru ? À force de faire fuir les populations devant eux, les troubles finiraient un jour par gagner Harabec... Sans compter cette histoire de rituel, et de sacrifice... La révolte des esclaves...

Et la présence de ce type.

Harrakin posa la bouteille sur une commode avec un geste plus rageur qu'il ne l'aurait voulu. Marikani n'allait pas être là, bien sûr, elle devait participer à une des innombrables réunions secondaires qui allaient suivre la première partie du Concile, à moins qu'ils ne l'aient envoyée, comme l'émir et le petit roi de Kiranya, passer en revue les troupes sur les murailles pour « leur donner du courage ».

Elle...

Elle était là.

Debout, les bras croisés, appuyée sur le mur du fond de la chambre, l'observant. Elle venait sans doute de prendre un bain, car elle était superbe, ses longs cheveux noirs dénoués et parfumés, vêtue seulement d'une robe de bain rouge sombre, sa couleur favorite, qui baignait légèrement sur sa poitrine. Malgré son mécontentement, Harrakin admira la finesse du corps de sa femme – signe de sang noble – les attaches délicates de ses poignets, la grâce de ses membres, son port de tête. Quelle belle créature. Elle portait fièrement en elle le sang d'Arrethas, le dieu leur ancêtre. Ils formaient un couple

parfait... si seulement elle voulait bien être plus souple, l'écouter, et arrêter de penser à ce fichu hors-la-loi, sorti des provinces boueuses de Reynes...

— Sa colère monta de nouveau à cette pensée.

— Ainsi, Arekh del Morales est à Salmyre, déclara-t-il. Je n'en suis guère étonné.

Marikani l'observa un instant, comme si elle ne comprenait pas de qui il parlait. Puis elle haussa les épaules.

— Je l'ignorais. J'ai appris sa présence hier.

— Eh bien il est là, dit Harrakin, et bien qu'il me déplaie souverainement de paraître jaloux, ma chère, laissez-moi vous dire que...

Marikani l'interrompit, faisant deux pas vers lui. Pour la première fois, Harrakin remarqua la lueur étrange qui brillait dans ses yeux.

— Arekh n'a aucune importance, dit-elle d'un ton si tranchant que la colère d'Harrakin s'évanouit, remplacée par la curiosité. Il s'agit de bien autre chose.

— Quoi ?

— Le rituel, dit Marikani. Le massacre des esclaves. De dizaines de milliers... que dis-je, de centaines de milliers d'êtres humains dans tous les Royaumes...

Harrakin hocha la tête.

— Je suis de ton avis... c'est insensé. Il nous faut des soldats, pas de la magie... Je n'ai rien contre un ou deux sacrifices, s'ils peuvent nous attirer la bienveillance divine, mais là... ! C'est bien les prêtres, avec leurs idées folles. Laosimba se rend-il compte de la catastrophe économique que cela va créer ? Qui va travailler dans les chantiers, dans les mines, dans les champs ? Commercialement, cela va être un massacre. (Il haussa les épaules.) Mais que veux-tu faire ? Quand le Haut Prêtre de Reynes est décidé...

— Il faut empêcher ça, dit Marikani d'une voix sombre.

— Comment ?

— Je ne sais pas encore. Nous trouverons. En envoyant une protestation à Reynes... En allant plaider notre cause devant l'Assemblée des Principautés... Il y a sûrement un moyen...

— Marikani, Marikani... dit Harrakin, et d'un geste inquiet et tendre, il s'approcha et la prit dans ses bras. Tu ne peux pas te lancer dans un tel combat. Tu as vu ? Laosimba t'en veut encore... Si tu fais des vagues, il dira que tu prends le parti du Peuple turquoise, t'accusera de blasphème, ou je ne sais quoi... Tu connais la politique, certains sont prêts à saisir n'importe quelle opportunité...

Marikani prit la main d'Harrakin et le conduisit sur un banc en bois sculpté, recouvert de coussins. Ils s'assirent.

— Je sais que cela va être difficile... et dangereux, dit-elle d'une voix ferme. Je vais avoir besoin de ton aide, de ton soutien. J'ai besoin que tu sois avec moi.

— Tu sais comme je te passe tes folies, ma belle, dit doucement Harrakin. Mais là... Je ne suis pas d'accord. Le danger est trop grand, pour Harabec, pour...

— J'ai besoin de ton soutien, répéta Marikani. Je sais que tu me crois... déraisonnable. Mais c'est... c'est quelque chose qu'il faut que fasse. Il le faut.

— Pourquoi ?

Dehors, derrière la fenêtre, s'élevèrent des voix joyeuses d'enfants. Le soleil brillait par les fenêtres, faisant des taches de soleil sur les mosaïques.

— Tu avais raison, quand tu m'as dis... que tu étais un mari parfait, tu te souviens ? dit Marikani avec un sourire forcé. Mais moi, je suis loin d'être une épouse parfaite.

— S'il s'agit d'Arekh...

— Il ne s'agit pas d'Arekh, dit Marikani, exaspérée, avant d'essayer de rire, sans y parvenir. Il s'agit de confiance. Nos relations n'ont pas toujours été faciles... mais depuis notre union, tu m'as toujours soutenue, sans me poser de questions. Tu as eu confiance en chacun de mes gestes, chacun de mes actes politiques.

Harrakin s'écarta, la regarda, et pour une fois Marikani ne lut nulle trace d'humour ou d'ironie dans ses yeux.

— Évidemment, dit-il. Tu es ma femme.

Il y eut un court silence.

— Oui, je suis ta femme, dit enfin Marikani. Et c'est pourquoi je te dois la vérité.

Elle se pencha à son oreille.

Chapitre 14

Mereïnnas et ses parents n'étaient pas chez eux. Par une servante, Arekh apprit qu'ils étaient sains et saufs, mais que, terrifiés par la situation, ils s'étaient réfugiés chez leur fils aîné, au Palais, dans la maison des officiers. La servante partie – elle voulait aller vérifier que son frère, qui servait chez un grand négociant, était indemne –, Arekh resta seul, debout devant la maison des Klesen, triste et désertée.

Il était épuisé. Officiellement, il ne devait reprendre du service que dans quelques heures, mais l'idée de repartir, de traverser les rues maculées de sang, d'entendre les pleurs et les gémissements s'élevant de chaque bâtiment l'emplissait d'une étrange lassitude. Oui, il était épuisé... si épuisé, d'ailleurs, qu'il avait l'impression de ne pouvoir faire un pas de plus.

Poussant la grille, il pénétra dans le petit jardin. L'herbe sentait toujours la vie et l'espoir, même si plus personne ne la foulait, et, accélérant le pas, Arekh avança jusqu'à la porte. Elle était barrée, mais une fenêtre était entrouverte et il n'eut qu'à la pousser pour enjamber le rebord.

À l'intérieur, la petite maison était sombre et calme. Dans le salon, la cage avait disparu ; il ne restait que les meubles de bois, les tapisseries, les coussins de cuir. Arekh fit lentement le tour des pièces, respirant le silence et la paix. Au premier étage, la chambre de Mereïnnas ne lui apprit rien : il n'y avait qu'un grand lit à baldaquin, des livres, une harpe de forme étrange et une broderie entamée, dont les aiguilles et les fils étaient rangés dans une boîte en ébène.

La fatigue attaquait maintenant Arekh en vagues successives, frappant son crâne jusqu'à la douleur. Le lit de Mereïnnas était accueillant mais il n'osa pas s'y allonger ; cela lui aurait paru être une profanation. Une brume devant les yeux, il redescendit l'escalier, arriva au salon, se laissa tomber sur un grand fauteuil en cuir et sombra dans l'inconscience.

Il sut aussitôt, en ouvrant les yeux, qu'il avait dormi trop longtemps. Derrière les volets, la lumière avait changé et ses membres étaient raides d'être restés dans la même position. Il se leva, pris d'une étrange peur, et ouvrit la fenêtre. Rien. Son pressentiment, si c'en était

un, était faux : pas de cris, pas de destruction, pas de catastrophe, du moins évidente. L'après-midi était bien avancé et dans la rue, le soleil faisait danser la poussière.

Il chercha de l'eau dans la cuisine des Klesen mais n'en trouva pas. Il se désaltéra avec des fruits, se rafraîchit comme il put avec des tissus propres, puis sortit. On le cherchait sans doute, il y avait mille choses à faire, les rondes à redéfinir, les murailles à surveiller. Et puis, il avait été attaché à la surveillance personnelle des shi-âr : après la révolte de la nuit, Ranati, au moins, devait être au bord de l'hystérie.

Sortant de la maison, il se dirigea vers le palais. Les cadavres, à peine moins nombreux, jonchaient toujours les rues, les taches de sang décoraient toujours les marches et les perrons, mais l'activité normale avait repris. Une activité plus que normale, même : on aurait dit qu'une fièvre, une légère hystérie flottait dans les rues. Des groupes de nomades et de Pashnous discutaient aux abords d'un entrepôt, non loin de la muraille. Arekh vit un soldat s'éloigner à grands pas d'un attroupement et le héla. Le reconnaissant, l'homme fit un rapide salut.

— Des problèmes ? demanda Arekh en désignant le groupe.

— Non, aucun, dit l'homme, étrangement raide. Les citoyens se sont plaints, mais nous nous sommes renseignés et il semble que le sergent ait eu raison de la tuer. La femme faisait courir des rumeurs inquiétantes et vu l'état d'esprit de la population, ce genre de conduite équivalait à la trahison...

Arekh hésita. Il lui importait peu de savoir quelle femme avait été tuée : vu l'état de nervosité de la population, les exécutions sommaires pour « trahison » étaient inévitables.

Mais le mot « rumeur » était inquiétant. Parlait-on déjà du rituel désiré par Laosimba... le sacrifice des esclaves ? Le bruit n'avait quand même pas couru aussi vite... La décision était-elle même prise ?

— Quelles rumeurs ? demanda-t-il enfin.

Le soldat se tendit encore plus.

— Aucune. Il n'y a pas de rumeurs, dit-il. Pas de rumeurs. La distribution de l'eau à la porte sud reprendra demain matin. L'interruption est due à un problème d'organisation suite à la révolte, ajouta-t-il d'un ton sec.

Arekh le regarda avec curiosité.

— Des problèmes de distribution d'eau ?

— Ils seront réglés demain matin, répéta l'homme.

— Bien, dit Arekh après un moment de silence. Demain matin, parfait...

— J'ai soif, maman, dit un petit garçon derrière lui.

Arekh se retourna, pour voir un gamin entre huit et dix ans, portant la livrée des serviteurs. Une femme aux cheveux nattés lui tenait la main et l'entraînait vers le sud avec hâte.

— Ils auront du lait aux cuisines, dit la femme sans s'arrêter.
— Mais ils ont dit qu'ils ne voulaient pas m'en donner...
— Je vais redemander. Ils auront du lait aux cuisines, répéta sa mère, le regard fixe, avant de tourner au coin de la rue.

Quand Arekh se retourna, le soldat avait disparu.

Il reprit sa marche, voyant autour de lui des groupes de plus en plus serrés, entendant des voix nerveuses. Contrairement à la mère et l'enfant, la plupart des passants se dirigeaient, comme lui, vers le nord et le palais des shi-âr.

Sur la place, devant les immenses grilles de l'entrée principale, les groupes s'étaient transformés en une foule compacte. Tous les regards étaient tournés vers le palais, tous les yeux levés vers l'immense terrasse du Conseil... tous regardaient vers le bâtiment des shi-âr, comme s'ils attendaient quelque chose. Pourquoi un tel rassemblement ? Ce n'était pas l'eau, pas déjà... Arekh avait eu une outre fraîche au matin, après la révolte. Les problèmes, s'ils étaient réels, ne devaient dater que de quelques heures. Ils ne justifiaient pas un tel attroupement...

Il avança encore de quelques pas, puis fut obligé de dévier sur la gauche, entraîné par les courants de la foule comme un poisson dans l'océan.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il quand il s'immobilisa.

À côté de lui, de jeunes Pashnous riaient et se frottaient les mains, comme s'ils attendaient l'arrivée de comédiens ambulants.

— Ils vont bientôt *la* montrer, dit un des plus jeunes, à la peau marquée par la vérole. Ils vont la montrer sur la terrasse, avec tous les shi-âr, et le type de Reynes ! Ça, c'est du spectacle !

— « La » montrer ? répéta Arekh, mais un nouveau mouvement l'éloigna et il se retrouva projeté au milieu d'un groupe de femmes voilées pépianant avec une excitation nerveuse.

Elles poussèrent de petits cris choqués et tentèrent de s'écarter de l'homme qui, par sa seule présence, leur manquait ainsi de respect, mais la foule poussait trop fort. Jouant des coudes, Arekh réussit cependant à se dégager et, écartant de force ceux qui se trouvaient sur son chemin, il avança lentement vers le palais, son esprit saisissant des bouts de conversation épars.

— ... il paraît qu'ils l'ont enchaînée...

— ... le shi-âr a déclaré...

— ... un blasphème pareil, il n'est guère étonnant que les dieux...

— Aïda Morales ! cria une voix, et regardant autour de lui, Arekh aperçut Essine, escorté de trois nâlas, fendant la foule à sa rencontre.

D'un geste, Arekh repoussa un commerçant replet au cou

duquel pendait une série de chaînes d'or et réussit à rejoindre son aide de camp. Essine fit un rapide salut en le voyant. Derrière lui, les nâlas tenaient la foule en respect et une minuscule oasis de calme se forma dans le chaos.

— Heureux de vous trouver, Aïda, dit Essine en souriant presque. La ville a sombré dans la folie, semble-t-il...

— Je vois ça, dit Arekh. Les problèmes d'eau ?

Essine haussa les épaules.

— J'ai vu le shi-âr Veryill en personne. Tout sera revenu dans l'ordre demain matin. Ils réorganisent seulement la distribution à la porte sud. Non, il s'agit...

Des cris s'élevèrent sur la gauche, et une vague d'excitation sans but sembla traverser la foule. Elle perdit vite de sa force, mais avant de mourir, l'onde percuta les soldats et Arekh, les faisant presque trébucher. Le bruit de fond était maintenant si fort qu'ils n'entendaient plus rien.

— ... la reine d'Harabec... disait Essine.

Le reste de ses paroles se perdit dans le chaos. Arekh écarta d'un geste brusque un nomade qui essayait de passer entre eux et se rapprocha.

— Quoi ?

Le jeune officier haussa la voix, mais Arekh n'entendit pas le début de la phrase.

— ... on ne sait comment, mais la rumeur qui court au palais veut qu'elle l'ait avoué à son mari, pour le convaincre de l'aider à arrêter les projets de Laosimba... Vous savez ? Le sacrifice rituel des esclaves ?

Arekh mit la main sur l'épaule d'Essine et le secoua durement.

— Avoué quoi ? dit-il d'une voix rauque.

Soudain, autour d'eux, la foule devint folle. Des cris d'excitation et de haine montèrent et des soldats apparurent sur la terrasse qui surplombait la place. Un coup de trompette retentit, puis une délégation suivit, composée d'officiers parmi lesquels Arekh reconnut le cadet Louarn et trois des chefs nomades. Ils se placèrent lentement sur la terrasse, dans un ordre rituel qui parut interminable à Arekh. Puis, un nouveau coup de trompette, et Laosimba apparut, accompagné de deux des shi-âr.

Les hurlements montèrent encore.

— La voilà, dit Essine.

— Tuez l'esclave ! hurlaient les voix autour d'eux. La reine blasphème ! À mort ! À mort !

Et elle apparut. Très droite, entourée de six soldats, les mains liées derrière le dos. Vêtue de la robe de bure des condamnés.

Marikani.

Chapitre 15

La petite esclave faisait de son mieux pour traverser la foule. Les hommes et les femmes de Salmyre se pressaient pour admirer le spectacle et elle pouvait à peine avancer. Pourtant, elle le devait. Après l'avoir cherché partout dans les cours du palais pour lui porter le message, elle avait aperçu son maître dans la rue et était sortie par une porte secondaire pour tenter de le rejoindre.

C'était de la folie, bien sûr. Rapidement, elle l'avait perdu de vue, et s'était trouvée presque étouffée par les corps puants et suants, étouffée par des fesses, des dos, des cuisses, écorchée par des sacs et des fourreaux, et cela faisait déjà deux fois qu'elle avait failli perdre l'équilibre. Si elle tombait, elle mourrait. Des centaines, des milliers de sandales la piétineraient, brisant ses os, transformant sa chair en pulpe sanglante, et elle ne se relèverait pas.

Mais son maître n'était pas loin. À quelques pas seulement, au milieu de la place. Elle pouvait le rejoindre. Il fallait qu'elle le rejoigne. Elle avait un message à lui donner...

Le silence se fit soudain autour d'elle. La petite esclave essaya de se hisser sur la pointe des pieds pour voir ce qui se passait, mais l'océan d'humains était trop compact. Elle reprit son avancée, profitant du calme relatif pour se glisser entre deux corps voilés, puis faire le tour d'un chariot sur lequel s'étaient perchés une trentaine d'adolescents.

— Peuple de Salmyre ! dit une voix qu'elle ne connaissait pas. Vous avez entendu ce matin votre shi-âr vous annoncer l'arrestation de l'être, de l'esclave maudite qui, durant toutes ces années, s'est fait passer pour la reine d'Harabec...

Une vague de huées traversa la foule, dans un sursaut de haine, et la gamine eut juste le temps de se glisser sous le chariot pour éviter de se faire écraser contre un montant de bois.

— C'est contre toutes les lois des dieux que cette femme...

Marchant à quatre pattes pour passer de l'autre côté, l'enfant n'entendit pas la suite. Quand elle ressortit entre les roues arrière, la foule était de nouveau immobile et les habitants écoutaient, tendus, attentifs, bouches ouvertes, la voix venue du ciel leur parler du mal qui avait infesté le pays, un mal dont la femme qu'il venaient d'arrêter

était à la fois le symbole et la cause, d'une offense aux dieux si grande, si prolongée, que les créatures des Abysses s'étaient réveillées de leur long sommeil. Puis il parla de pureté, de beauté, avec une voix profonde, faisant presque vibrer le cœur de l'enfant, même si elle ne comprenait guère, avant de conclure, dans une envolée superbe, sur le bonheur d'offrir aux dieux un immense sacrifice. Le mot « Peuple turquoise » fut prononcé plus de trois fois, mais si la petite écoutait la musique des phrases, elle n'en comprenait pas le sens. Elle avait l'habitude de ne pas écouter quand les gens libres parlaient d'elle et des siens. C'était trop douloureux, trop complexe. Cela réveillait en elle des sentiments incompréhensibles et violents. Non, mieux valait ne pas écouter.

La voix parlait toujours quand enfin, elle le vit. Son maître, entouré de quatre soldats qui formaient comme une petite île dans la foule. Elle se glissa entre deux groupes et avança vers lui.

Chapitre 16

Trois négociants, leurs femmes et leurs gardes du corps protégeaient Liénor des remous de la foule. Elle tourna la tête vers la gauche et aperçut Arekh.

Elle n'en fut même pas surprise. Toute l'après-midi, elle l'avait cherché en vain et maintenant, alors qu'il était trop tard, il était là, à moins de cinq pieds d'elle. Non, elle n'était pas surprise.

Elle hésita à lui faire signe, mais même si elle l'avait appelé il ne l'aurait pas vue. Ses yeux étaient fixés sur Marikani qui se tenait, très droite, là-haut, sur la terrasse, ses yeux noirs brillant de mépris. Arekh était pâle. Non, « pâle » n'était pas le mot, réalisa Liénor. Il était livide. Les nâlas à côté de lui suivaient, fascinés, le discours de Laosimba.

Le sacrifice des esclaves. Le soleil sur le visage de Marikani. Un grand froid envahit Liénor, et elle faillit perdre l'équilibre. Puis elle se reprit. Ce n'était pas le moment de flancher. Il fallait... Elle devait... Il n'y avait rien à faire.

Il n'y avait rien à faire.

Elle avait manqué quelques phrases du « spectacle », du coup l'apparition d'Harrakin sur la terrasse la prit par surprise. Sans doute attendait-il à l'intérieur de faire son entrée.

— ... le nouveau roi d'Harabec..., annonça Laosimba.

Harrakin s'approcha du balcon de la terrasse et scruta la foule. Des tonnerres d'applaudissements, de vivats, de cris de joie l'accueillirent. Dans cette pièce religieuse où se trouvaient déjà une traîtresse et un justicier, il était le troisième personnage, le héros, l'homme séduisant au cœur brisé dont on applaudirait, siècle après siècle, la loyauté aux dieux.

Les cris de joie redoublèrent et Harrakin se redressa, avalant l'adoration de la foule comme une drogue. Il ne souriait pas... Il aurait été malvenu de sourire, ne venait-il pas d'avoir le cœur arraché par la révélation de son épouse ? Non... Son rôle exigeait une aura mélancolique et noble.

— Ce matin, deux heures avant la mi-journée, commença-t-il, mon existence a été changée pour toujours.

Liénor jeta un coup d'œil à Marikani. La jeune femme regardait

toujours devant elle, le menton levé. Pas une fois elle ne posa son regard sur Harrakin.

Celui-ci fit une pause, et la foule lui hurla de continuer. Tous savaient ce qu'il allait dire, mais quel plaisir de l'entendre déclamer, de se sentir part intégrante d'un des plus grands scandales du siècle !...

— La femme que j'avais épousée, celle que je croyais être ma cousine, la descendante du dieu Arrethas et l'héritière en date du Royaume d'Harabec... cette femme m'a avoué être en vérité une esclave... une fille du Peuple turquoise !

Et c'est alors que malgré le hurlement de la foule, malgré le plaisir exprimé à pleins poumons des habitants de Salmyre, Liénor remarqua quelque chose de troublant.

La réaction des esclaves.

Malgré la révolte, malgré les vengeance qui avaient eu lieu après, il restait des esclaves à Salmyre, éteints, presque invisibles, qui avaient repris un travail d'autant plus écrasant qu'ils n'étaient plus beaucoup à le faire. Il y en avait dans les rues, il y en avait dans les fosses, et il y en avait dans la foule...

Une petite fille aux cheveux blonds qui avançait de groupe en groupe, jusque-là indifférente à ce qui se disait sur la terrasse, se retourna soudain, les yeux grands ouverts, avec dans les yeux une passion qui n'y était pas à l'instant précédent. Devant le chariot, les deux hommes entravés, le visage lacéré, réduits à l'état de loques humaines, se redressèrent, attentifs. Liénor regarda autour d'elle. D'autres hommes et femmes, aux cheveux clairs, portant des sacs ou des ombrelles, gardant des portes, réparant des murets, s'étaient arrêtés et, levant la tête, écoutaient. Dans un enclos fermé, derrière une grille, se trouvaient une centaine de prisonniers aux cheveux clairs – des esclaves révoltés de la nuit précédente, enchaînés à un immense chevalet, attendant leur exécution.

L'entendaient-ils, les habitants de Salmyre qui hurlaient dans la foule, ce silence des esclaves ?

Quelque chose saisit Liénor au ventre – le bébé qui bougeait, la tension, l'horreur de ce qui se passait, la crainte de l'avenir ?

Ces centaines de regards bleus... qui pourtant n'auraient pas dû lui faire peur... mais qui la terrorisaient pourtant...

Harrakin, là-haut, n'avait rien vu, rien entendu, comment l'aurait-il pu ? Les esclaves étaient dans la glaise, lui avait les pieds sur le marbre. Ne montait jusqu'à lui que la voix des hommes libres.

— L'horreur m'a alors saisi, continua-t-il, et la foule vibra de sympathie. Malgré ma peine, je n'ai eu qu'un réflexe... appeler la garde ! L'amour que je portais à celle qui était tout pour moi était trahi, foulé au pied par son mensonge... Appeler les Liseurs d'Âmes

était le seul moyen de venger les dieux de cet horrible blasphème !

— ... et de devenir le roi d'Harabec en moins de temps qu'il n'en faut pour sonner la cloche ! cria quelqu'un.

Autour de Liénor, quelques rires fusèrent, mais la voix du plaisantin n'avait guère porté.

— Elle m'avait tout expliqué, reprit Harrakin. La substitution s'était faite pendant son enfance, où elle avait pris la place de la véritable princesse, morte lors d'une épidémie. Imaginez la noire blessure faite aux broderies du destin, pendant que cette fille maudite grandissait à la place où aurait dû se trouver une descendante d'Arrethas, imaginez la toile d'araignée du mal se tisser à l'intérieur des Royaumes !

Cela ne ressemblait guère à la prose habituelle d'Harrakin, pensa Liénor. Laosimba avait dû écrire la partie religieuse de son discours.

— Mort au Peuple turquoise ! cria une voix dans la foule.

— Accomplissons le rituel ! cria une voix haineuse.

— À mort !

— À mort !

Un cri retentit alors qu'un esclave attaché à une charrette était arraché à ses rênes et mit en pièces par la foule. Le sang gicla sur le bois et sur les visages, et les habitants furent soudain pris d'une soif de meurtre, cherchant autour d'eux des victimes expiatoires pour tuer, eux aussi, tuer et sacrifier et offrir des corps hurlants aux dieux avant que le jour du sacrifice ne vienne. Près des portes, les esclaves furent assommés, déchirés, poignardés par des mains anonymes. Avec des cris de haine, quelques frêles jeunes femmes blondes portant les affaires de leur maîtresses furent piétinées sur le sol de sable et de pierre pendant que retentissaient des exclamations de joie. Un cri retentit à quelques pieds de Liénor, et elle vit la petite fille – l'esclave d'Arekh, reconnut-elle soudain – se faire attraper par les cheveux et tirer en arrière par un groupe de Pashnous.

— À mort ! cria une femme.

Les poings se levèrent...

Et soudain, Arekh fut sur eux.

Son épée s'enfonça dans le ventre de celui qui avait attrapé l'enfant et l'homme s'écroula, crachant du sang et de la bile. Les autres, aveuglés par la rage, se jetèrent en avant et Arekh frappa, du poing, de la lame, leur hurlant de reculer avec une fureur que Liénor lui avait rarement connue. Un nomade voulut intervenir ; Arekh le frappa d'une manchette à la gorge qui fit reculer l'homme, les yeux vitreux. Autour du groupe, les habitants de Salmyre hurlèrent et se préparèrent à se jeter sur l'intrus...

... et reculèrent en voyant les quatre nâlas qui l'avait rejoint.

L'épée au clair, le jeune officier qui accompagnait Arekh ordonna à la foule de reculer et un espace vide se forma autour des soldats. Arekh releva l'enfant et la serra contre lui, son regard furieux tenant la populace à distance.

— Pas elle, l'entendit dire Liénor. Pas elle.

Quelqu'un essaya de s'approcher et le nâla-di leva son épée, l'arrêtant aussitôt. Les hommes de l'émir ne comprenaient peut-être pas pourquoi leur aïda protégeait ainsi une esclave, mais c'étaient des soldats, et ils suivaient leur supérieur.

— Elle aura la gorge tranchée sur l'autel comme les autres ! cria une femme dans leur direction, avant d'ajouter : Elle va mourir, de toute façon !

— Pas aujourd'hui, cracha Arekh, et la femme recula elle aussi, effrayée.

Sur la terrasse, là-bas, Harrakin avait laissé la parole à shi-âr Barbas qui parlait des défenses de Salmyre, et la foule se calma. Arekh fit un signe du menton et les nâlas fendirent la foule. Tenant toujours la petite esclave, Arekh leur emboîta le pas... et se retrouva face à Liénor.

La jeune femme fit un pas vers lui, le regard fixé sur la petite esclave qui s'accrochait au bras d'Arekh comme une ancre.

Puis elle leva les yeux sur Arekh et ils se contemplèrent un instant, en silence. Liénor n'avait plus rien à dire. Il était trop tard.

— Êtes-vous folle ? dit Arekh à mi-voix quand il s'aperçut qu'elle était enceinte. Quittez la ville tout de suite !

— Comment, dit Liénor en levant le menton, Salmyre n'est pas un endroit sûr ? Une ville protégée par tant de vaillants soldats ? Les shi-âr nous ont pourtant assuré le contraire... (Arekh ne prit même pas la peine de répondre et Liénor fit un geste vague vers la terrasse.) Je l'ai accompagnée...

Il y eut un court silence, puis, à une parole du shi-âr, les hurlements reprurent dans la foule. Arekh secoua la tête.

— Partez, Liénor. Partez tout de suite, dit-il avec une sorte de rage. Ces fous, là-haut... Vous êtes la meilleure amie de Marikani, tout le monde le sait. Vous avez grandi avec elle. Vous serez accusée de complicité, arrêtée, torturée... Votre état ne les arrêtera pas... Ne remettez pas les pieds au palais. Partez tout de suite, sans escorte, retournez dans votre famille et ne revenez pas à Harabec...

Liénor ouvrait la bouche pour répondre quand la voix de Laosimba résonna, plus haute, plus forte, plus vibrante encore. Choquée par la vérité des paroles d'Arekh, elle manqua le début de sa phrase, et leva les yeux vers la terrasse pour entendre :

— ... contemplez le visage du mal !

Et Laosimba poussa Marikani en avant.

Marikani faillit trébucher, se reprit, fit deux pas en avant, et, seule sous le soleil éclatant, debout devant la balustrade, elle fit face au peuple de Salmyre.

Chapitre 17

Un silence de mort tomba sur la foule. Tout parut soudain plus grand, et Arekh eut l'impression qu'il « voyait », qu'il voyait la scène, les lieux, les hommes sous un autre angle, que la scène s'inscrivait dans son esprit comme s'il la contemplait par d'autres yeux que les siens, par ceux d'un oiseau, ou d'un dieu.

Les murailles de la ville. La splendeur du palais des shi-âr. La blancheur de la terrasse. L'intensité du soleil, qui noyait tout, qui brûlait les visages et les âmes. La haute silhouette de Marikani, sa robe blanche, ses cheveux bruns flottant sur ses épaules.

— Ayesha, souffla l'enfant à côté d'Arekh.

Celui-ci ne l'entendit même pas. Comme Liénor, qui prit une courte inspiration derrière lui, Arekh ne pouvait détourner ses yeux de la terrasse. Comme les habitants de Salmyre, il n'avait rien à dire.

Et soudain, Marikani parla.

— Nous n'avons pas à avoir peur, dit-elle, et sa voix claire et vibrante prit tout le monde par surprise. Ils ne peuvent rien nous faire. Regardez-moi !

— À qui s'adresse-t-elle ? murmura un nâla à Essine, et celui-ci secoua la tête, sans comprendre.

Mais Arekh savait à qui elle s'adressait. Il sentait l'enfant vibrer à côté de lui, toute son attention éveillée, il vit les esclaves enchaînés, dans la cour, se raidir et écouter, écouter, de toute leur âme.

— Regardez-moi ! Regardez-vous ! Nous n'avons rien à perdre que nos vies, et ils nous les ont déjà dérobées !

— Faites-la taire, dit une voix sur la terrasse, sans doute un chef nomade.

Une courte discussion sembla s'engager entre shi-âr Ranati et Laosimba, comme si le shi-âr insistait pour laisser Marikani parler – quel imbécile, pensa Arekh – mais Laosimba était plus intelligent et Marikani eut juste le temps de prononcer une dernière parole avant d'être tirée en arrière.

— Ils souffriront comme nous ! Entendez-vous ? (Laosimba prit l'épaule de Marikani, la secoua.) Ils souffriront comme nous !

Les esclaves enchaînés hurlèrent soudain en réponse, un hurlement de rébellion tel qu'Arekh n'en avait jamais entendu. La

foule des habitants de Salmyre frémit dans un mélange de panique et de fureur, et Laosimba leva le bras vers la cour.

— Tuez-les !

... Et c'est alors que la cité sombra.

Dans la mémoire de ceux qui survécurent à la chute de Salmyre, tout se déroula en même temps, et l'événement prit la nature tragique d'une mort annoncée, oui, annoncée par la reine-esclave dont les paroles avaient si bien anticipé la folie qui allait suivre. Les soldats qui étaient devant le palais avancèrent vers les esclaves, la foule hurla, les shi-âr lancèrent des ordres et soudain un cri s'éleva, venant du nord :

— Les Mérinides ! Les Mérinides sont aux portes de la ville !

La panique frappa.

Hommes, femmes et enfants commencèrent à courir, se heurtant, se piétinant, dans des directions opposées, cherchant à fuir vers le sud ou à regagner leurs foyers. Sur la terrasse, Laosimba attrapa Marikani et la fit rentrer dans le palais, suivi des shi-âr affolés et des chefs militaires. Du feu explosa sur les murailles nord – le projectile d'une catapulte ? – et le bruit et la lumière ajoutèrent à la terreur. Derrière Arekh, dans la cour, les esclaves tirèrent sur leur chaînes, et le chevalet s'écroula dans un bruit fracassant avant de se rompre. Certains s'échappèrent, les poignets encore entravés, bondissant par-dessus les haies ; ceux dont les mains avaient été libérées tentèrent de délivrer leurs camarades tandis que les gardes les chargeaient, épée au poing, frappant au hasard, faisant un véritable carnage. Arekh se retourna, cherchant Liénor des yeux.

Elle avait disparu.

Chapitre 18

Harrakin descendit en courant l'escalier qui menait au grand hall. L'officier qui commandait les cavaliers d'Harabec – il avait remplacé l'autre, qui s'était suicidé dans des circonstances mystérieuses – courut vers lui, essoufflé.

— Que se passe-t-il ? demanda Harrakin d'un ton sec. Les Mérinides ? Je croyais que les murailles étaient sûres ?

— Nous ne sommes sûrs de rien, dit le lieutenant. Il y a eu une attaque au nord... J'ignore si ce sont vraiment les Mérinides...

— Pourquoi les shi-âr n'ont-ils pas été prévenus ? Qui commande ici ?

Le lieutenant balbutia quelque chose sur les chefs nomades, les Faynas et les différentes hiérarchies de la défense, ajoutant que la révolte avait complètement désorganisé les patrouilles.

— Une armée n'a quand même pas pu prendre la ville par surprise, dit Harrakin, furieux. Envoyez-moi trente hommes. Je vais voir ce qui se passe.

Une demi-heure plus tard, les soldats d'Harabec montaient sur les remparts et Harrakin évaluait la situation avec le cadet Louarn. Comme d'habitude, la panique avait été causée par un mélange de réalité et de fantasme. Il y avait bien eu une attaque, mais les ennemis n'étaient qu'une cinquantaine, et ils avaient été repoussés... Les officiers en place n'avaient pas cru bon de prévenir les shi-âr pour si peu. Harrakin, guère au courant des problèmes militaires de la région, ne comprit pas, d'abord, la consternation qui se peignit sur le visage de Louarn quand ils descendirent regarder les cadavres.

— Ce sont bien des Mérinides, dit Louarn en regardant Harrakin.

Celui-ci eut un geste d'incompréhension.

— Qu'importe ? Vous les avez repoussés...

— J'espérais que c'étaient des bandits.

Sa voix était sans timbre et cette fois, Harrakin s'alarma. Il connaissait les gens de guerre. Ils ne s'inquiétaient pas pour rien.

— Et ?

Louarn le regarda un moment, les yeux fixes, avant de répondre.

— Les Mérinides ne devraient pas arriver à la ville, expliqua-t-il enfin. Akas et ses nomades les bloquent dans le défilé.

Harrakin observa le visage buriné du cadavre, l'armure brodée de fils d'étain et le tatouage en forme de lame qu'il portait sur le cou.

— On dirait qu'ils n'ont pas bloqué ceux-là, dit-il simplement.

— Alors Akas est tombé. Lui, et le défilé. Ils demandaient des renforts, mais les shi-âr ont cru...

Il s'interrompt, écoeuré, et encore une fois, Harrakin ne comprit l'importance de l'information qu'en voyant son expression. Il attendit la suite.

— Plus rien ne bloque la route des Mérinides maintenant, reprit lentement le cadet. Ils vont arriver. Ce n'est qu'une question de temps. Rien ne les arrêtera.

— Combien sont-ils ? demanda Harrakin.

Louarn haussa les épaules.

— Un peuple entier...

Le soir tombait lentement sur le désert. Harrakin se redressa et scruta les sables. Le bleu du ciel fonçait au-dessus des étendues scintillantes et vierges. Il n'y avait rien au loin. Le paysage était magnifique, tendre, superbe.

Un court instant, Harrakin pensa à Marikani. Elle aimait tellement les paysages. Elle entreprenait deux fois par an un grand tour d'Harabec, soi-disant pour aller rendre visite aux populations des provinces, en vérité, avait toujours soupçonné son époux, pour le plaisir de voir les collines, les plateaux, les montagnes et les carrières du pays, pour se promener, enfin libérée des contraintes de la cour, sous des soleils levants et des crépuscules aux couleurs changeantes.

La pensée n'emplit Harrakin ni de mélancolie, ni de regret, ni de haine. Il n'en voulait pas à Marikani. Il se souvint de ce qu'elle avait dit un jour, au palais, et retint un sourire. À sa place, il aurait fait pareil. S'il était un jeune esclave, et qu'un précepteur lui avait proposé de prendre la place d'un fils de noble, il aurait bondi sur l'occasion. Qui aurait refusé ?

Mais il avait agi de la seule manière possible, et, pensa-t-il avec une certaine ironie, Marikani elle aussi aurait fait comme lui. Il était certain qu'elle comprenait. Une occasion pareille de prendre la couronne, avec le droit de son côté. Qui aurait refusé ? De toute manière, qu'attendait-elle d'autre ? Il ne pouvait avoir des enfants avec une esclave. Le sang des dieux aurait été souillé, la lignée royale d'Harabec condamnée. Non, c'était la seule chose à faire, et s'il devenait roi par la même occasion il n'allait certainement pas rejeter le cadeau.

Les premières étoiles des runes divines s'allumaient dans le ciel. Une seule question avait traversé l'esprit d'Harrakin quand elle

avait parlé, et renaissait maintenant, alors que la Rune de la Captivité commençait à briller dans les ombres. Pourquoi ? Pourquoi parler ? Pourquoi, après avoir tenu pendant tant d'années son rôle à la perfection, Marikani avait-elle fait une telle erreur ? Pourquoi tout avouer, alors qu'ils auraient pu vivre heureux, ensemble, et partager le trône ? Harrakin haussa les épaules et se retourna vers les murailles de Salmyre. Tout être avait ses faiblesses et ses parts d'ombre, et il ne connaissait pas assez les âmes pour pouvoir juger celle de sa femme.

En haut des remparts, les soldats avaient allumé de grands feux et préparaient de l'huile bouillante. Louarn n'avait pas bougé, figé, le visage tendu, il regardait le désert où allaient apparaître, dans une heure, dans deux heures, dans deux jours, les silhouettes sombres des cavaliers de ses cauchemars.

— La ville n'est pas encore perdue, dit Harrakin. Nous allons nous battre. (Louarn ne réagit pas, et Harrakin ajouta :) Il y a votre armée, mes hommes, ceux de l'émir, les mercenaires de Reynes...

Louarn hocha enfin la tête.

— Vous avez raison, dit-il. Nous allons nous battre. Nous avons encore nos chances.

Mais il ne croisa pas le regard d'Harrakin avant de remonter l'escalier.

Chapitre 19

— M a place est sur les murailles, dit Arekh, qui arpentait l'antichambre de shi-âr Veryill depuis une petite éternité.

La nuit était tombée depuis plus de quatre heures, et la deuxième vague de Mérinides battait les remparts. Ses nâlas combattaient en ce moment même, faisant sans doute des sorties régulières pour décourager l'ennemi. Mais il n'avait pas eu le droit de les rejoindre. Shi-âr Veryill, le plus jeune, qu'Arekh ne connaissait que peu car, malade, disait-on, il ne participait guère aux conseils, l'avait fait mander et avait donné des ordres précis pour qu'il ne quitte pas le palais sans l'avoir vu. Et l'ordre était sérieux. La garde privée des shi-âr avait même empêché Arekh – avec une infinie politesse – de sortir quand il avait essayé.

— Shi-âr Veryill a besoin de vous, répéta le secrétaire, qui surveillait la porte, lisant des documents assis à son bureau.

— Vous n'auriez pas un verre d'eau ? demanda Arekh.

L'inaction le rendait fou. S'il ne bougeait pas, il pensait, et s'il pensait...

— Pas ici, non, dit le secrétaire d'une voix modulée, signe d'une parfaite éducation. Mais la distribution d'eau reprendra demain matin.

— Les soldats ont été approvisionnés ?

— Bien entendu. Les dernières réserves leurs ont été attribuées.

Sa voix était de plus en plus parfaite, de plus en plus douce. Arekh l'observa un moment, puis traversa l'antichambre, fit jouer la poignée de la porte, la trouva fermée, et fit sauter le verrou d'un coup de pied.

— Comment osez-vous... ? commença le secrétaire derrière lui. Arekh entra dans les appartements du shi-âr.

Ils étaient vides.

Complètement vides, d'objets comme de gens. Les bibelots précieux, les bijoux d'or et de pierres sculptées que les hautes familles de Salmyre avaient l'habitude d'accrocher à leurs murs, les tapisseries anciennes, tout avait disparu. Arekh se retourna vers le secrétaire qui l'avait suivi et regardait lui aussi les murs vides.

— Où est-il ? demanda froidement Arekh.

Le secrétaire hésita, et Arekh vit l'éducation, le devoir et la peur lutter dans ses pupilles.

— Il est parti, dit-il finalement.

— Parti... Il a quitté Salmyre ? Avec ses femmes, ses serviteurs ?

Le secrétaire se contenta d'acquiescer.

— Pourquoi m'avez-vous gardé là ? dit Arekh d'une voix qui aurait fait trembler n'importe qui, mais le secrétaire semblait au-delà de la crainte.

— Shi-âr Veryill voulait que vous fassiez partie de son escorte. Vous, vingt hommes, pour fuir la cité et le conduire jusqu'aux montagnes... Mais... je ne sais pas... Nous avons eu du mal à vous trouver, et il a sans doute préféré ne pas attendre.

— Vous saviez qu'il était déjà parti ?

— Je pensais... Je n'étais pas certain... (L'homme haussa les épaules.) Je me disais qu'il fallait mieux vous garder là, pour que vous ne colportiez pas les rumeurs de son départ...

Arekh laissa errer son regard sur l'appartement vide.

— La distribution de l'eau ne reprendra pas demain matin, j'imagine.

Le secrétaire regarda la tache blanche sur le mur, là où se trouvait auparavant une tapisserie.

— Les Vahars ont coupé la route du sud. Il n'y a plus d'eau.

Arekh se tut un moment.

— Je vois, dit-il enfin.

Il sortit et remonta les couloirs. Le soir tombé, les esclaves du palais allumaient les milliers de bougies des chandeliers en cuivre sculpté accrochés aux murs. Mais les esclaves étaient pour la plupart morts, ou enfermés. Pourtant quelques serviteurs devaient essayer de maintenir les usages car certains couloirs étaient éclairés, d'autres plongés dans le noir. Arekh croisa des femmes pashnoues portant le voile bleu, courant, leurs longues robes flottant derrière elles, les dieux seuls savaient où. Une longue plainte sortit d'un appartement – la voix d'une femme âgée, rauque, peut-être malade.

— Vous m'avez oubliée ? Shina, est-ce vous ? Vous m'avez oubliée ? Ma gorge est si sèche...

Arekh ne s'arrêta pas.

Dehors, dans les cours, une bataille éclata entre les valets pour une amphore de lait. Les gardes qui avaient arrêté Arekh, lui demandant de rester à la disposition de shi-âr Veryill, avaient disparu.

Arekh sortit.

Les rues de Salmyre, éclairées par la lumière des lunes, étaient pleines. Les familles fuyant les Mérinides s'entassaient sur des charrettes, des chevaux, emportant leurs possessions les plus

précieuses, espérant atteindre la porte sud. Mais quelque chose bloquait, et ils n'avançaient pas... La porte elle-même était bloquée, réalisa Arekh, en s'approchant pour entendre les conversations. Les charrettes s'entassaient devant, attendant la distribution d'eau.

Bien sûr. Ils ne pouvaient entamer la traversée du désert sans eau. Arekh longea la file de chariots, tentant de ne pas croiser les regards de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants qui attendaient l'aube... Les petits pleuraient déjà, la gorge serrée par la soif, les adultes gardaient un calme inquiet, plus par désir de donner l'exemple que par réelle certitude.

Les Vahars, la fermeture de la route... Les rumeurs devaient courir, elles couraient forcément, elles couraient déjà la veille...

... Et soudain une bagarre éclata, quand trois Pashnous conduisant une charrette contenant cinq femmes et une bonne dizaine d'enfants aperçurent deux nomades qui doublaient la file, fiers et nobles sur leurs chevaux portant chacun trois outres. Les Pashnous ne firent pas de détails. Après quelques mots échangés à voix basse, ils bondirent de la charrette, les poignards à la main, et quelques instants plus tard les nomades roulaient dans la poussière, la gorge tranchée. Les Pashnous commencèrent aussitôt à transvaser les outres dans leur chariot, distribuant de l'eau aux enfants, qui burent à grandes goulées, mais les voisins commencèrent à réclamer leur part... Les insultes volèrent, les voisins d'abord tenus en respect par la vue des couteaux, mais la soif fut la plus forte et un homme se risqua dans le chariot, puis deux, luttant pour prendre les précieux sacs, et bientôt le chariot ne fut plus qu'une masse grouillante et hurlante, jusqu'à ce qu'un nouveau cri résonne :

— Là ! De l'eau ! Elle a de l'eau !

Les doigts tendus désignaient une femme seule, sur un cheval, approchant de la file des réfugiés en tirant derrière elle un poney portant deux outres. La femme entendit les cris... et fit demi-tour aussitôt, éperonnant son cheval, partant au galop pour se perdre dans les rues. Arekh n'attendit pas de savoir si on la poursuivait. Tournant les talons, il rentra au palais et partit à grands pas vers ses appartements.

Tout était calme encore. Un serviteur faisait même reluire les statues avec un chiffon imbibé d'huile. L'homme lui fit un salut militaire et par pur réflexe, Arekh le lui rendit. Puis il réalisa que le salut sonnait faux. Il ne se sentait plus militaire ; il ne se sentait plus au service de Salmyre... alors qu'une heure encore auparavant, il arpentait l'antichambre, ne rêvant que de retourner au combat.

Que s'était-il passé ? Étaient-ce les appartements vides de shi-âr Veryill ? L'eau, la vision des familles désespérés qui le ramenait à sa propre survie ?

Marikani se fait torturer en cet instant même...

La pensée lui traversa l'esprit en un éclair douloureux et il la rejeta. Était-ce cela, pourtant ? Ne voulait-il plus se battre pour une cité où les Liseurs d'Âmes devaient à cet instant mettre à mort une femme... une femme qu'il avait aimée...

Encore une fois, il enfouit cette idée. D'ailleurs, peut-être ne l'avaient-ils pas tuée, pas encore... Ils voulaient sans doute la ramener à Reynes pour un procès religieux. La pensée l'emplit d'un immense soulagement – absurde, bien sûr. Qu'importait qu'elle gagne quelques journées de vie quand son destin était déjà écrit ?

Ses appartements étaient plongés dans le noir et le bassin était vide. Arekh chercha la petite esclave du regard, et la vit sortir de la chambre à sa rencontre.

— Bien, dit-il simplement en la voyant vivante. Bien.

La petite désigna le bassin.

— Je suis allée chercher des outres vides dans les entrepôts, et je les ai remplies avec l'eau, expliqua-t-elle. Puis je les ai cachées sous le lit.

Arekh la regarda, abasourdi, et l'enfant pâlit, comme si elle avait fait une bêtise.

— Tu as de l'eau ?

— Le bassin, répéta l'enfant, presque tremblante. La dame m'a dit... Elle m'a dit de garder l'eau, car nous en aurions peut-être besoin... Alors j'ai pensé... J'ai eu tort ?

— La dame ? demanda Arekh, avant de faire un geste vague. (Il importait peu.) Non, reprit-il, la voix rauque. Non, tu n'as pas eu tort.

Il lui posa la main sur l'épaule puis la serra contre lui, sans raison, pour le simple plaisir de la sentir indemne, sous sa protection, malgré la folie dehors, malgré les hommes en noir et gris qui torturaient les femmes, qui d'une parole condamnaient à mort des milliers d'êtres...

Pas elle, pensa-t-il. Pas elle.

Puis il partit s'allonger et regarda le plafond sans parvenir à dormir. Les heures passèrent, et quand il se releva, il trouva la petite esclave assise en tailleur par terre, sur le patio.

Ensemble, ils regardèrent l'aube se lever.

Chapitre 20

La journée du lendemain fut la plus chaude de la saison.

Le soleil frappait comme un gong dans les rues. Un peu avant midi, les pillages commencèrent. Des groupes indéterminés, alliés quelques instants avant de s'entredéchirer, entraient dans les maisons et les mettaient à sac pour chercher de l'eau, du lait, des fruits, massacrant tous ceux qui cherchaient à s'opposer à eux, puis s'entretenant pour le butin s'il y en avait. Les files de chariots avaient disparu. À l'aurore, les gardes de la porte sud s'étaient évanouis dans la nature pour ne pas se faire déchirer par la foule. Mais la plupart de ceux qui attendaient avaient compris avant le lever du soleil. Les familles s'étaient dispersées, certaines se lançant, contre tout espoir, dans les sables du désert, sans provisions et sans eau, les autres rentrant chez eux pour y trouver, sinon de quoi se désaltérer, au moins de l'ombre et un peu de fraîcheur pour leurs enfants... Les plus déterminés, les plus farouches ou les plus désespérés arpentant les rues à la recherche de quelqu'un de plus chanceux à dépouiller et tuer.

La rumeur disait qu'une bonne cinquantaine d'esclaves s'étaient enfuis... plus, peut-être. Ils erraient dans la ville comme des loups, prêts à tout pour survivre.

Les dernières réserves d'eau du palais avaient été attribuées aux escortes des shi-âr et à celles des royaux invités... et non pas à l'armée, comme l'avait affirmé le secrétaire. Arekh était finalement retourné se battre sans raison, sans véritable motivation, montant sur les murailles nord qu'Harrakin et les hommes d'Harabec avaient quittées quelques heures auparavant, quand la situation était devenue sans espoir. La troisième vague mérinide n'était pourtant pas si importante, mais sur les remparts, les hommes étaient épuisés et assoiffés... et surtout un prisonnier interrogé par Arekh avait donné l'information que tous attendaient et craignaient : le gros de l'armée mérinide suivait, une force de plus de deux mille hommes, envoyés pour faire tomber la cité. Essine devait se battre quelque part, mais Arekh ne réussit pas à le retrouver.

La force de défense était complètement désorganisée. La moitié des officiers manquaient. Le cadet Louarn s'était fait abattre par un carreau d'arbalète alors qu'il tentait courageusement une sortie. La

plupart des chefs nomades étaient partis avec femmes, enfants et réserves d'eau dès qu'ils avaient entendu parler des problèmes au sud, et Arekh n'arrivait même pas à les blâmer. N'avaient-ils pas raison ? Leur attitude n'était-elle pas plus intelligente que celle des soldats de l'émir, dont aucun n'avait fui, les fils des nobles familles de Fez, qui se faisaient tuer un par un pour défendre des pierres qui n'étaient pas les leurs, des habitants qui se moquaient bien de leur sort, des conseillers et des supérieurs qui n'avaient eu qu'une hâte, partir, en les laissant derrière ?

Pourtant Arekh était là, lui aussi ; il tirait des carreaux sur les Mérinides et renversait des marmites d'huile bouillante, ralliait des hommes aux visages tendus par la soif ; il était même sorti deux fois devant la porte nord, plus pour le plaisir de tuer, de frapper que par espoir de changer quelque chose. Il ne pouvait pas quitter la ville... pas encore... quelque chose le retenait ici... Était-ce de savoir que les Liseurs d'Âmes, leur prisonnière, leurs mercenaires et leurs soldats étaient toujours au palais ? Que quelque part, dans les sous-sols, la séance de torture rituelle devait se dérouler... ?

Ce n'était pas son affaire. Ce n'était plus son affaire, et même si cela l'avait été, il ne pouvait rien faire, il n'y avait rien à faire, il était impuissant, tout le monde l'était, et les vagues du destin frappaient des humains condamnés comme les Mérinides des murailles...

Soudain, il en eut assez. L'après-midi déclinait ainsi que les forces des soldats. Quelle que soit la folie suicidaire qui l'avait ramené ici en ce jour, elle était maintenant passée. De manière plus aiguë encore que la veille, en répondant au salut du serviteur, Arekh eut conscience que ce n'était plus sa ville, plus son combat. Rester le dernier debout pour défendre une cause perdue n'était pas son genre.

Après un dernier regard aux combattants, il descendit l'escalier.

Chapitre 21

Un chariot se tenait près d'un bâtiment en pierre jaune, entouré d'arbres fruitiers ; derrière les bosquets et le mur déterminant la limite du jardin des officiers, des entrepôts brûlaient, dégageant une fumée âcre. Il y avait eu un combat entre les esclaves révoltés et les soldats, et nul ne savait qui avait mis le feu.

Dans le jardin des officiers, cinq personnes s'affairaient, chargeant dans la panique des sacs, des meubles, des vêtements. Arekh n'eut aucun mal à distinguer les parents de Mereïnnas de leurs serviteurs. Même si Salmyre s'écroulait, les vêtements trahissaient toujours les rangs.

La mère de Mereïnnas, une femme d'une cinquantaine d'années, était perchée sur les sacs, les larmes creusant des sillons dans ses joues grises de terreur et de cendre. Le père, dont un léger embonpoint ralentissait les mouvements, aidait une servante d'âge moyen à attacher une sorte de commode à d'autres ballots. Après avoir vu leur fille dans une cage, Arekh aurait aimé les haïr. Comme le monde aurait été plus simple s'ils avaient paru secs, sans cœur, hautains et cruels. Mais tel n'était pas le cas, bien sûr. Malgré la peur, leurs traits paraissaient bons, presque naïfs, et Arekh reconnut même chez le père les grands yeux bruns intelligents de sa fille.

Mereïnnas aperçut Arekh la première – elle n'était vêtue que d'une robe bleue très simple, et si elle avait eu un voile, celui-ci était tombé depuis longtemps. La mère aussi avait le visage découvert – il semblait que les traditions klesen n'avaient pas tenu contre la terreur du moment. Et tant mieux, pensa Arekh. Les circonstances l'emportaient sur la tradition.

La jeune fille murmura quelque chose à ses parents et ceux-ci se tournèrent aussitôt en direction d'Arekh, le visage suppliant. La mère descendit maladroitement de la charrette et courut, manquant trébucher, à sa rencontre.

— Oh, aïda del Morales, je vous en supplie... Emmenez Mereïnnas... Emmenez notre petite fille, qu'elle au moins soit sauvée, je vous en supplie...

— Mereïnnas ! dit une voix d'enfant, et Arekh aperçut une petite fille d'à peine sept ans, à moitié dissimulée sous les sacs. Non,

ne pars pas...

Mereïnnès enlaça sa sœur, tandis que le père regardait Arekh avec un mélange d'espoir et de crainte. Se demandait-il, comme Arekh, si les chances de sa fille seraient meilleures avec un officier censé rester en première ligne que dans leur charrette ?

— Que comptez-vous faire ? demanda Arekh au père en défaisant les ballots de « vêtements » que la petite esclave et lui avaient traînés jusque-là. La porte sud ?

L'homme fit un geste désespéré.

— Milos... Notre homme de charge... Nous l'avons envoyé en reconnaissance et il n'est pas revenu... Il y a deux heures, j'ai entendu dire qu'on s'entretenait pour passer... Nous allons tenter notre chance par l'ouest...

Ses yeux s'agrandirent en voyant les deux outres d'eau dissimulées dans les sacs. La petite fille et la servante poussèrent un cri de joie, et la mère recommença à pleurer.

— Dissimulez-les au fond du chariot, sous les sacs, expliqua Arekh d'un ton sec, coupant court aux remerciements hachés du père. Ne buvez pas avant d'être loin de la ville – vous n'auriez pas l'air aussi assoiffés que les autres... Il suffit que quelqu'un ait des soupçons pour qu'on vous découpe lanière par lanière, afin de découvrir l'eau que vous cachez... Attendez d'être sans témoins dans le désert pour vous servir, et économisez chaque gorgée. Avec ça, vous devriez réussir à atteindre les montagnes...

La mère se mit à pleurer, murmurant des bénédictions. Mereïnnès s'approcha et timidement, avec humilité et tendresse, prit la main d'Arekh. Malgré cette terrible entorse aux usages, les parents ne réagirent pas.

— Quand allez-vous nous rejoindre ? demanda-t-elle. Nous allons à Fez, chez nos cousins. Je vous attendrai là-bas... Salmyre n'en a plus pour longtemps, dit-elle tout bas, comme si elle avait peur de le choquer. Il paraît que les shi-âr ont quitté le palais, et vous serez bientôt délivré de vos devoirs...

— Oui, venez à Fez, dit la mère, avec un regain d'espoir dans la voix, venez, aïda ! Nous pourrions célébrer le mariage au printemps...

Qu'elle passe si légèrement du désespoir au mariage ne choqua même pas Arekh... et à sa propre surprise, malgré l'odeur de bois et de chair brûlés qui montait de l'entrepôt, malgré les hurlements dans une ruelle proche et sa gorge sèche, une image passa dans son esprit : celle d'une rue ensoleillée dans la ville basse de Fez, le quartier klesen, l'image d'enfants jetant des pétales de fleurs blanches, celle de Mereïnnès à ses côtés, vêtue d'une longue robe de coton crème, la joie dansant dans ses yeux...

Il n'aurait aucun mal à se faire engager à la cour de Fez. Oui, il serait bien accueilli là-bas...

— ... à cause de cette femme, disait la servante. Fîr punit sa folie ! Se faire passer pour une reine alors que...

— Mala ! dit le père d'un ton sec. Ne prononce pas le nom des faux dieux en ma présence !

— Pauvre femme, dit Mereïnnès. Trahie par son époux... Par celui qu'elle devait aimer plus que tout... Quelle que soit sa nature, ajouta-t-elle alors que la servante protestait... Nulle ne mérite un sort pareil...

Elle est parfaite, pensa Arekh en la regardant avec tendresse... *vraiment parfaite*. Rares étaient les femmes – rares étaient les humains – capables d'empathie pour quelqu'un qui ne leur était rien alors que le monde s'écroulait autour d'eux, plus encore quand ce quelqu'un était membre d'un peuple que tous, au fil des millénaires, avaient appris à haïr... Oui, Mereïnnès était un trésor, et Pier avait bien choisi, et c'est alors qu'Arekh sut.

Mereïnnès aurait été l'épouse parfaite, et malgré cette perfection...

... malgré cette perfection il ne pouvait s'y résoudre.

Il enserra la main de Mereïnnès dans les siennes et la regarda dans les yeux.

— Je ne viendrai pas à Fez, Mereïnnès, et je ne t'épouserai pas. (Il vit la douleur dans ses pupilles, entendit le hoquet de sa mère, la respiration brusque de son père.) Je suis désolé. Mon... mon devoir m'appelle ailleurs, ajouta-t-il, conscient qu'il aurait été trop complexe de leur expliquer ce qui se passait en lui...

... D'ailleurs, il ne le savait guère lui-même, la seule chose dont il était certain est qu'il lui aurait fallu plus de paix dans le cœur, plus de certitude à l'esprit pour être heureux avec la tendre jeune femme debout près de lui.

Il se retourna vers le père et ajouta, désignant Mereïnnès :

— N'oubliez jamais, Klesen, que c'est à elle que vous devez ces deux outres d'eau. Que c'est à elle que vous devez votre vie, celle de votre femme, celle de votre autre fille. Alors quand vous arriverez à Fez (il avait failli dire « si vous y arrivez », mais s'était retenu), souvenez-vous-en avant de lui choisir un mari...

Il se retourna vers la petite esclave, qui avait presque autant de déception dans les yeux que Mereïnnès, lui fit signe de le suivre, et partit sans se retourner.

Dans le couloir du palais, les antichambres étaient désertes. Arekh remonta le couloir, trouvant deux cadavres égorgés. Pourquoi ? Pas pour boire leur sang, comme disaient certaines rumeurs, car celui-ci avait séché sur les tapis. On se battait dans les cuisines... peut-être

pour du jus, ou du lait. Les traverser était le moyen le plus court pour arriver à la Salle du Conseil, mais Arekh décida de faire un rapide détour. Il courut à travers les bâtiments des femmes, sans savoir vraiment ce qu'il voulait faire, ce qui le poussait – sachant seulement qu'il avait besoin d'agir sans penser, et qu'il saurait au moment voulu. Il avait renvoyé l'enfant dans ses appartements. Nul endroit n'était maintenant sûr à Salmyre, mais les cadavres des membres du Peuple turquoise jonchaient les rues... et pas seulement ceux des évadés. Des enfants, des femmes, beaucoup de l'âge de Marikani, parfois les mains enchaînées, abattus. Pourquoi ? Par vengeance ? Pour plaire aux dieux ? Pour qu'ils ne puissent pas boire, quelque part, une eau dont eux seuls connaîtraient l'emplacement ? Parce que lorsqu'on avait tout perdu, prendre la vie de quelqu'un était le seul moyen de se sentir puissant ?

Le palais était presque désert. Un râle résonna dans un salon et là non plus, Arekh ne s'arrêta pas. Des milliers de personnes devaient agoniser en ce moment même à Salmyre, et il ne pouvait pas... il ne pouvait pas... Il se passa la main sur la tête, réalisant à quel point ses pensées étaient chaotiques. Autant, pendant sa fuite de Sarsannes, il contrôlait ses actes et ses émotions, autant celles-ci le submergeaient maintenant, le rendant, il le savait, beaucoup moins efficace et réduisant ses chances de survie. Quand on se moquait de tout, quand on ne s'inquiétait pour le sort de personne, quand on n'avait rien à perdre que sa vie, la conduite à suivre était beaucoup plus claire...

Il traversa un couloir et entra dans un autre monde. Soudain, le palais était vivant à nouveau, rempli de secrétaires paniqués, de serviteurs terrorisés mais qui s'affairaient pourtant, remplissant des sacs de documents, entassant des bibelots dans des caisses. Vu la situation dehors, la scène paraissait surréelle, et Arekh s'arrêta un instant, regardant un secrétaire plier soigneusement un parchemin où était visible le cachet de la Guilde des Négociants de l'Émirat.

— Où est shi-âr Ranati ? demanda-t-il.

Le secrétaire le regarda, bouche bée, figé, un moment, avant de réagir.

— Shi-âr Ranati est... (Il s'éclaircit la gorge et Arekh réalisa que sa voix était rendue rauque par la soif.) Il a quitté la cité ce matin...

— Qu'est-ce que vous faites là, alors ? dit Arekh tandis que le secrétaire le regardait toujours, les pupilles presque fixes. Des pillards peuvent envahir le palais...

— Je dois ranger les papiers, dit l'homme, une lueur de folie brillant dans ses yeux. Je dois ranger les documents de shi-âr Barbas.

Arekh traversa la pièce à grands pas, passa dans un couloir et arriva dans la salle du conseil. Il s'attendait à la trouver déserte, et fut

surpris d'y trouver du monde : shi-âr Barbas, en train de ranger lui aussi documents et pierres précieuses dans un grand sac, Pier, assis à la table comme si de rien était, un autre conseiller et quatre soldats. Une outre d'eau pleine, brodée et rehaussée d'or, était posée négligemment sur la table, et Barbas paraissait en parfaite santé.

— Ah, Morales, dit-il, d'une voix posée. Très bien. Avez-vous vos hommes ? Nous allons sortir par la porte ouest, longer les murailles et rejoindre discrètement la route du sud. Nous atteindrons les Cités Libres dans une quinzaine de jours. Les provisions d'eau de la caravane sont suffisantes pour vingt personnes pendant une semaine... et nous trouverons des oasis aux contreforts des montagnes...

— Où est Marikani ? demanda Arekh.

Pier leva la tête et l'observa, le regard perçant malgré ses yeux myopes. Barbas ne remarqua rien.

— Je suppose que vos nâlas sont sur les murailles, continua-t-il sans réagir. Le gros de l'armée méridienne ne devrait pas tarder. Nous avons au mieux deux heures pour sortir de la ville...

— Où est Marikani ? répéta Arekh.

Cette fois, Barbas releva la tête, et quelques conseillers s'arrêtèrent de ranger.

— Je n'ai pas le droit de vous le révéler, répondit-il. Laosimba l'a fait mettre au secret. Il a peur que les évadés...

Arekh tira son épée et d'un coup sec, renversa la table. Les pierres et l'argent roulèrent à terre en cascade et l'outre glissa, ramassée aussitôt par un conseiller hystérique. Les serviteurs s'écartèrent avec un petit cri de terreur et Barbas étudia Arekh, abasourdi. Seul Pier, sur sa chaise, n'avait pas bougé. Ses yeux se plissèrent, comme s'il réfléchissait.

Arekh leva sa lame et l'approcha de la gorge de Barbas.

— Laosimba n'est pas là, dit-il, effleurant de la pointe la gorge du shi-âr. Moi, je le suis. Alors ?

— De l'aide ! De l'aide ! cria un conseiller en ouvrant la porte de la pièce par laquelle Arekh était passé. Le shi-âr Barbas est attaqué !

Personne ne bougea. Arekh imagina les secrétaires, les yeux brillant de fièvre, continuer à ranger les documents.

Barbas inclina la tête sur le côté, plus intrigué qu'apeuré.

— Pourquoi ? demanda-t-il enfin. (Arekh appuya l'épée, faisant jaillir une goutte de sang, et Barbas fit un signe rapide de la main.) Je vais vous le dire, Morales. Je me fiche bien de Laosimba et de ses règles. Mais je voudrais comprendre...

— Où est-elle ? répéta Arekh, détachant chaque syllabe.

— Dans les anciens entrepôts d'huile. Le Bâtiment des Échanges. La caravane de Reynes s'est réunie là...

Arekh hochla la tête.

— Merci. Et... Je ne comprends pas moi-même, ajouta-t-il avant de baisser son épée et de se retourner. Bonne chance, Pier.

— Les Mérinides vont arriver, et le palais sera bientôt la proie des flammes, dit celui-ci avec un étrange sourire.

Arekh le fixa.

— Quoi ?

— La reine d'Harabec laisse derrière ses pas un chemin de flammes, répéta Pier. Vous ne trouvez pas que c'est intéressant ?

Arekh le regarda un moment, puis sortit.

... Et plongea en enfer.

La peur avait été remplacée par le chaos le plus total. Le vent s'était levé, soufflant le sable et la fumée, des bruits de cavalcade résonnaient, ainsi que des hurlements. Des silhouettes en fuite s'éloignaient dans le noir. Trois adolescents couraient dans la rue, la cendre et la poussière maculant leur costume pashnou et Arekh se poussa, évitant de justesse un cavalier – un *Mérinide*, réalisa-t-il. Un *Mérinide* ? En plein milieu de Salmyre ? La ville était-elle déjà envahie ?

Arekh commença à courir vers le nord et les entrepôts, remontant la panique comme un courant. Sur la place, un groupe de cavaliers mérinides semblait perdu ; les habitants de Salmyre hurlaient et fuyaient, presque invisibles dans la poussière. Arekh longea les murs, tentant de protéger ses yeux et sa gorge du sable, dissimulé par l'obscurité et la tempête. Il avait remonté le temps, lui sembla-t-il un moment. Les dieux, tirant les fils du destin, l'avaient renvoyé à Sarsannes, le jour d'avant la chute, avant que le soleil ne se couche et que la seule lumière ne soit celle des flammes éclairant la nuit, il avait été renvoyé pour...

Pourquoi ?

Et soudain, le Bâtiment des Échanges fut devant lui, presque invisible dans la poussière. On se battait juste sous les colonnades où, en temps normal, les caravanes déchargeaient leurs marchandises. Arekh aperçut un homme, un nomade, une outre sur le dos, luttant, un couteau à la main, contre deux agresseurs... des esclaves, réalisa-t-il en voyant les chaînes à leurs pieds, et avant qu'il ne puisse approcher, les esclaves avaient déjà renversé leur victime et l'achevaient, lui arrachant son couteau, le poignardant avec rage et maladresse. Arekh les ignore et rentra dans le bâtiment. Il n'avait pas à intervenir.

La lutte pour une outre d'eau. La lutte pour la vie...

De nouveaux hurlements résonnèrent derrière lui, puis s'affaiblirent alors qu'il passait l'arche d'entrée.

De nouveau, cette impression d'irréalité. Il était passé du calme relatif du palais au chaos des rues, avant de rentrer dans une nappe de

silence. Le Bâtiment des Échanges était vide mais intact. Les murs de pierre épaisse coupaient le bruit du dehors, et dans le jardin intérieur, les arbres étaient en fleurs. Arekh avança, étonné du silence... N'était-ce pas un endroit parfait pour se mettre à l'abri ?

Il tourna une colonne, et les trouva.

Ils étaient là.

Le groupe de Reynes. Les Liseurs d'Âmes, les soldats. La caravane se préparait à partir, les mercenaires enfilant leurs armures dans les lieux vides qui avaient vu tant de tapis, de jarres d'huile et de vin, d'épices et de ballots de tissus. Aujourd'hui, dans le damier d'ombre et de lumière créé par les minuscules ouvertures, presque des meurtrières, il n'y avait qu'eux : des silhouettes obscures dans leurs costumes noir et argent, les soldats en uniforme sombre de Reynes, sellant les montures, chargeant les outres sur les mulets.

Une seule tache de couleur dans ce monde d'ombres : une femme, Vashni, en costume orange et rouge, ses longs cheveux noirs rassemblés en tresses élaborées sur sa nuque, prête à monter dans un des palanquins blancs.

Harrakin n'était nulle part en vue – bien sûr, pensa Arekh en s'approchant d'un pas pressé qu'il espérait naturel, il était le roi d'Harabec maintenant, il devait s'occuper de sa caravane... Peut-être était-il déjà parti. Vashni devait avoir pensé qu'elle serait plus en sûreté dans la caravane de Reynes, et elle avait raison. Les Liseurs d'Âmes avaient avec eux la protection des dieux, de bonnes réserves d'eau et de solides mercenaires.

— Aloas ? dit un des soldats en le voyant arriver.

« Qui va là ? » en dialecte du sud, dont les mercenaires devaient être originaires.

Un des Liseurs d'Âmes reconnut Arekh et dit quelques mots au soldat, qui baissa son épée.

Laosimba, qui descendait d'un palanquin, se tourna vers lui.

— Je suis envoyé par shi-âr Barbas, dit Arekh avant que le Liseur d'Âmes ne lui pose de question. Il veut savoir si vous avez besoin d'hommes supplémentaires.

Laosimba eut un instant l'air étonné – sans doute la question avait-elle déjà été discutée – puis désigna ses mercenaires.

— Nous n'aurions pas assez d'eau. Barbas est encore là ? Certains groupes mérinides sont déjà dans la cité.

Arekh pensa brièvement à la petite esclave, toute seule, terrifiée, dans les appartements déserts.

— Il sortait du palais quand je suis parti, ô béni de Fîr. La prisonnière est-elle en sécurité ?

Sa phrase sonnait faux, réalisa-t-il en la prononçant, on aurait dit une mauvaise pièce de théâtre. Mais il avait besoin de savoir où

était Marikani, si elle était vivante, et il était à court d'idées. Laosimba ne parut rien remarquer. Il désigna le palanquin.

— Tout va bien, dit-il simplement.

Un frisson glacé – de joie, de terreur, d'appréhension ? – parcourut Arekh. Ainsi, elle était vivante, elle était vivante, et...

Et maintenant ? Il y avait vingt-cinq soldats autour de lui... Pas des Mérinides, pas des bandits des sables... des mercenaires, des hommes solides formés aux techniques de l'armée de Reynes, des guerriers qui, malgré la chaleur, portaient des cottes de mailles sur leurs chemises en lin.

Arekh entendit un pas léger derrière lui et se retourna.

Vashni.

— Bonjour, Morales, dit-elle d'une voix douce.

Elle ne riait pas, ne souriait pas, ne plaisantait pas. Ses traits étaient tirés et ses yeux secs malgré son maquillage et sa coiffure impeccable. Qu'avait-elle pensé en apprenant la vérité sur Marikani ? En voyant sa reine, la femme qu'elle soutenait depuis toujours, enchaînée et montrée à la foule comme une bête de foire ? Vashni n'était pas Liénor, pensa Arekh en sentant les yeux noirs et pensifs de la courtisane posés sur lui. Elle tenait à son statut, à sa fortune, à sa réputation.

Et elle le connaissait. Elle savait ce qu'Arekh ressentait pour Marikani, là-bas, à la cour d'Harabec.

— Ehari Vashni, dit Arekh en s'inclinant poliment. (Puis il se tourna vers Laosimba.) J'ai besoin de voir la prisonnière.

Vashni le fixa et Arekh et elle échangèrent un long regard.

— Pourquoi ? demanda Laosimba.

Derrière, Arekh entendit le bruit du métal contre le métal : les cottes de mailles qu'on enfilait, les épées qu'on glissait dans les fourreaux.

— Shi-âr Barbas veut que je vérifie sa santé avant le départ.

L'excuse n'avait pas de sens, mais Laosimba, qui surveillait d'un œil le chargement de l'eau, ne prêtait pas qu'à moitié attention à la conversation.

— Très bien. Dépêchez-vous, dit-il en désignant le palanquin à deux des mercenaires. Descendez-la. (Puis il se tourna vers Arekh.) Je vous proposerais bien de nous accompagner, mais je crains que vous ne vous fassiez arrêter à la frontière... Vous êtes condamné sur tout le territoire de Reynes, c'est bien cela ?

— Merci de votre invitation... mais je fais déjà partie de l'escorte de shi-âr Barbas, dit Arekh avec un sourire forcé, conscient de chaque geste des deux mercenaires qui montaient dans le palanquin, du regard de Vashni qui ne le quittait pas, de la présence des trois soldats qui s'étaient rapprochés de lui pour bâter un mulet,

conscient aussi, comme si ses sens englobaient la cité, du chaos qui devait s'amplifier au dehors, de l'armée méridienne qui devait en ce moment même battre les murailles, conscient enfin du tourbillon de mort et de destruction tenu pour l'instant en respect par les murs épais de l'entrepôt.

Le mercenaire donna un ordre bref en dialecte du sud, et Arekh se tendit en entendant la voix de Marikani répondre un mot indistinct – une insulte, sans doute. Le mercenaire plongea la main à l'intérieur du palanquin et tira.

Arekh retint son souffle.

Marikani avait le visage pâle, plus pâle encore que celui de Vashni, la peau tuméfiée, de longues blessures sur le bras droit, l'épaule, le cou – ce n'était pas des traces de fouet, mais celles d'un long couteau, ou de la lame d'un scalpel. Arekh eut un léger frisson...

... et réalisa l'erreur qu'il venait de faire en voyant la compréhension dans les yeux de Vashni.

Si elle n'était pas certaine des intentions d'Arekh quelques instants auparavant, elle l'était maintenant. Arekh la vit regarder autour d'elle, la vit analyser la situation comme il l'avait fait en arrivant. Le nombre de mercenaires. Leur armement. La distance qui le séparait de la sortie.

Marikani mit un pied à terre et leva les yeux.

Son regard se posa sur Arekh et elle eut un moment d'arrêt. Puis elle détourna les yeux vers le fond de l'entrepôt, semblant observer avec une attention particulière les amphores vides et les sacs de grain oubliés. Pendant un moment, Arekh ne put détourner les yeux d'elle, contemplant chaque pouce de sa peau presque transparente, tendue sur les os, réalisant sa maigreur – comment pouvait-elle avoir maigri autant en trois jours ? –, étudiant la manière dont les hématomes faisaient des étoiles bleutées entre ses veines.

Elle avait les mains enchaînées derrière le dos, et les pieds... ses pieds étaient seulement encordés. Un instant, l'image d'un galérien lié au banc des provisoires lui revint furtivement, ainsi que la silhouette d'une jeune femme nageant entre deux eaux...

— Porte-t-elle la marque du fer de Salmyre ? dit-il en avançant vers elle.

— La marque de Salmyre ? répéta Laosimba, étonné.

Arekh fit un nouveau pas.

— Shi-âr Barbas a insisté, il dit que, puisqu'elle a été arrêtée à Salmyre (un nouveau pas), il est essentiel (Marikani tourna son regard vers lui, la surprise, l'attente dansant dans ses pupilles) que le gouvernement de Reynes voie que...

— Laosimba ! interrompit Vashni.

Le haut prêtre se retourna vers elle, un peu choqué, sans doute,

qu'une simple courtisane n'emploie pas une des formules rituelles pour s'adresser à lui.

— Ehari ? dit-il d'un ton désapprobateur.

Vashni resta un instant immobile, la bouche ouverte, hésitante. Son regard passa du visage hautain du prêtre aux poignets enchaînés de Marikani.

Puis elle recula. De deux pas, d'abord, comme pour se mettre à l'abri d'un éventuel coup d'épée. Puis plus encore, se dirigeant vers le fond de l'entrepôt.

— Je vais m'habiller, dit-elle, ce qui n'avait encore une fois aucun sens puisqu'elle l'était... mais l'important, comprit Arekh, était qu'elle s'éloigne, loin, encore plus loin du palanquin, passant derrière un mulet, puis, affectant de reprendre un voile dans un paquetage, se mettant à l'abri derrière un chariot...

— Nous n'avons pas le temps de la marquer au fer, reprit Laosimba, exaspéré par l'interruption, et c'est à ce moment qu'un messenger fit son apparition dans l'entrepôt, le visage maculé de poussière.

— Béni de Fîr ! cria-t-il en apercevant Laosimba, et il commença à courir vers le groupe. Shi-âr Barbas veut vous avertir que aïda Morales...

D'un geste sec, Arekh tira son épée et se retourna, tranchant la tête du mercenaire le plus proche, aspergeant de sang Marikani et Laosimba, qui poussa un cri de surprise. De l'autre côté du groupe, Vashni poussa un cri aigu, plus théâtral que spontané, alors qu'Arekh frappait le second mercenaire au bras droit... Il importait peu de tuer ou non, il lui était de toute manière impossible de battre tous ces hommes, la seule chose qu'il lui fallait était du temps... Il esqua le coup du troisième mercenaire, vit du coin de l'œil Laosimba crier des ordres, entendit le bruit d'une arbalète qu'on chargeait... Il plongea, poussa violemment Marikani à terre, entendit quelque chose craquer dans l'épaule de la jeune femme alors qu'elle heurtait le sol de pierre, coupa les liens qui attachaient ses chevilles, puis la releva en la saisissant par l'avant-bras, et commença à courir.

Un carreau d'arbalète claqua, tandis que derrière eux les ordres fusaient, avec l'accent de Reynes et l'accent du sud, et Arekh plongea de nouveau, faisant rouler Marikani à terre, sachant pourtant que, les mains enchaînées derrière le dos, elle ne pouvait se protéger en tombant – un carreau se planta dans le bras de la jeune femme, suivi d'un autre, dans l'épaule – *elle va mourir, elle va mourir dans mes bras*, pensa Arekh, sentant la panique monter. Il la releva, l'entraîna de nouveau par le bras, n'entendant que sa respiration saccadée, sifflante à ses côtés... Soudain ils furent protégés par les colonnes, Arekh vit la porte par laquelle il était entré, entendit le bruit des lourdes

chaussures des mercenaires sur la pierre, derrière lui, compris qu'ils ne s'en tireraient pas, ils allaient être rattrapés...

... Ils passèrent la porte...

Sarsannes. Arekh était revenu à Sarsannes. La nuit était tombée ; les étoiles formaient dans le ciel les lettres étincelantes de la mort et de la destruction, le feu des bâtiments qui brûlaient grimpait dans le ciel comme un appel, un rituel, l'atmosphère hurlait et la poussière saignait... L'air à côté d'eux vibra du bruit rythmé de dizaines de sabots martelant la rue... Les Mérinides, réalisa Arekh... et ils se lancèrent en avant, comprenant tous les deux que traverser la place avant les cavaliers, mettre le groupe de Mérinides entre eux et les mercenaires était leur seule chance de survie... et ils coururent, passant juste devant les sabots des chevaux, sentant l'odeur âcre et animale des montures derrière eux, devant eux, autour d'eux, alors que résonnaient les hurlements des fuyards – il y avait beaucoup de réfugiés sur la place, sans doute des familles cherchant, comme shi-âr Barbas, à sortir par la porte ouest – et que les têtes volaient, libérées par les arabesques étincelantes des épées des Mérinides... Et soudain Marikani et Arekh se retrouvèrent de l'autre côté de la place, près du muret d'une villa pour l'instant épargnée, les larmes aux yeux, touchant et crachant de la poussière et du sang...

... Oui, c'était comme à Sarsannes, mais Arekh n'était plus seul, il avait plus que sa vie à sortir de l'enfer, il en avait deux autres, et il desserra ses doigts, réalisant qu'il avait enfoncé si profondément ses ongles dans l'avant-bras de Marikani que la jeune femme saignait. Ils se regardèrent, mais les yeux de Marikani étaient vagues, presque vitreux. Elle avait dû perdre beaucoup de sang pendant la torture, et il y avait les carreaux...

— Ayashinata Marikani, dit-il d'un ton sec, presque méchant, et la jeune femme sembla reprendre conscience un instant avant de commencer à vomir des jets de bile et de sang, la tête appuyée contre le mur.

Ses jambes se dérochèrent sous elle et Arekh dut la soutenir pour ne pas qu'elle tombe... *Je n'y arriverai jamais*, réalisa-t-il, s'il devait sortir vivant de l'abysse de sang et de mort qu'était devenu Salmyre, il fallait qu'il la laisse, qu'il la lâche, qu'il la laisse s'écrouler à côté du trottoir de pierre, dans le fossé aux esclaves. Mais il ne la lâcha pas et, alors que le bruit des Mérinides semblait s'estomper derrière lui, il la poussa, la hissa, lui fit passer le muret et ils basculèrent tous deux sur les fleurs et les arbustes du jardin privé du palais d'un des négociants les plus riches de Salmyre, qui, à ce moment, était sans doute sur la route de Fez avec sa famille et dont les serviteurs hurlaient de soif avec le reste de la masse de la population fuyant sans espoir dans le désert.

— Voilà une étrange manière d'entrer chez les gens, souffla Marikani.

Arekh se retourna et vit qu'une lueur d'intelligence brillait de nouveau dans les yeux de la jeune femme, comme si le choc l'avait réveillée.

— Nous devons traverser la cité pour atteindre les appartements des officiers, dit-il, la respiration hachée par l'effort.

— La porte sud... (Marikani fut interrompue par une quinte de toux déchirante.) Si les Mérinides ont envahi la ville par l'ouest, la porte sud est le seul...

— Mes appartements d'abord.

Il l'aida à se relever et, la soutenant, la tirant à moitié, ils passèrent de jardin en jardin, de muret en muret, avançant vers le palais. Les hurlements et les flammes montaient autour d'eux tandis que l'obscurité se faisait plus profonde et qu'Arekh avait l'impression que les gouttes tombaient d'une pendule à eau, égrenant leur destin. Plus ils attendaient, plus la cité se transformait en piège, moins ils avaient leurs chances. Il aurait fallu partir, partir tout droit, maintenant...

La ruelle qui séparait les jardins de la villa du frère de shi-âr Ranati du palais était déserte : pas depuis longtemps, car le sang coulait encore des gorges de trois cadavres sur le pavé. Des esclaves, réalisa Arekh... La nuit, tous les cheveux des hommes étaient de la même couleur, mais ces corps avaient encore des chaînes aux pieds.

Les jardins des invités étaient déserts. À gauche, un bâtiment avait entièrement brûlé, mais les arbustes étaient encore intacts, et les fleurs d'un buisson luttaien courageusement pour faire sentir leur présence dans l'odeur omniprésente de mort. Arekh, qui tenait toujours le bras de Marikani, la sentit faiblir, puis lutter pour marcher.

— Nous y sommes presque, souffla-t-il, conscient de la dureté de sa voix.

Marikani souffrait, elle était mourante, peut-être, pourtant il ne parvenait pas à montrer de compassion. Il la haïssait, il s'en rendit compte, il avait pris des risques fous pour l'arracher aux Liseurs d'Âmes, mais il la haïssait... et conscient de sa propre folie, il la poussa durement en avant.

La tête de la jeune femme fila droit vers une des colonnes du patio et, les mains toujours enchaînées, elle l'aurait percutée durement si, par un réflexe de survie, elle ne s'était pas tournée pour que l'épaule encaisse le choc. Elle ne se plaignit pas, ne protesta pas, mais se tourna vers lui, et Arekh eut l'impression, malgré l'obscurité, de sentir le poids de son regard.

Une vague de colère le submergea, et nul ne sait ce qu'il aurait fait si une petite voix n'avait percé l'obscurité.

— Maître ?

Marikani se retourna et Arekh fouilla l'obscurité. La silhouette de la petite esclave apparut entre les colonnes.

— C'est moi, souffla-t-il. Tout va bien ?

— Des hommes sont venus dans le jardin, souffla l'enfant. Je m'étais cachée et ils ne m'ont pas vue – ni moi, ni les autres. Ils sont repartis.

Les yeux de Marikani passaient d'Arekh à l'enfant.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

Arekh ne répondit pas et, d'un geste encore dur, il la poussa à l'intérieur.

Les appartements étaient sombres et glacés. Marikani fit trois pas vers un divan puis se laissa tomber par terre juste devant, épuisée, reposant sa tête sur le coussin marron. Elle ne pouvait pas fuir, se dit Arekh, pas dans cet état. Un des carreaux s'était cassé dans son bras, mais une partie de l'autre sortait toujours. Il fallait lui enlever ça. Il fallait trouver un moyen de transporter les autres – donc voler un cheval quelque part. Il fallait atteindre la porte sud... et après ? Il fallait... Il fallait...

— Il me faut de la lumière, souffla-t-il à l'enfant. (Il désigna Marikani du menton.) J'ai besoin de regarder ses blessures.

— Tout de suite, maître, dit l'enfant à mi-voix.

Ils parlaient tous en chuchotant, comme si c'était en baissant la voix qu'ils pouvaient se protéger de l'enfer dehors. La petite esclave alluma une bougie, prit le chandelier, l'approcha du visage de Marikani... et eut un sursaut.

— Ayesha, dit-elle d'une voix rauque.

Marikani ouvrit les yeux et l'observa, une étrange lueur dans le regard. Le nom était familier à Arekh, mais il avait trop de choses en tête pour s'attarder. Prenant la bougie, il l'approcha de Marikani.

La lumière éclaira les lacérations qu'il avait aperçues dans l'entrepôt... de longues blessures habiles, soulevant la peau, évitant avec talent les veines et les artères, ainsi que les principaux nerfs... À quoi servait la torture si la victime ne sentait plus rien ? Ce n'était pourtant qu'un début... presque rien, quatre ou cinq heures de souffrances à peine, les légères prémices de la descente aux Abysses, de la mort douloureuse et lente que devaient subir les blasphémateurs. Ou bien le bourreau avait été interrompu par la guerre, ou bien, et c'était plus probable, les Liseurs d'Âmes voulaient garder le meilleur pour Reynes, de manière à faire de la mort de la reine-esclave un véritable spectacle pour leurs concitoyens. Peut-être avaient-ils aussi l'intention d'en profiter pour lui arracher quelques secrets militaires et stratégiques d'Harabec. Condamnation divine ou non, la politique restait la politique...

Mais les carreaux n'avaient pas été plantés avec la délicatesse d'un bourreau. Il fallait les enlever, et vite. Arekh alla chercher un long poignard dans sa commode et le passa à la flamme. Marikani se tendit quand il approcha la lame, puis s'arqua, serrant les dents, sans gémir, sans crier. Elle avait dû subir pire ces jours-ci, pensa Arekh, qui effectua les deux opérations froidement, sans émotion particulière. La flamme de la bougie tremblait, éclairant le cou de Marikani d'une lueur dorée, et une étrange pensée traversa l'esprit d'Arekh : jamais il n'avait autant touché Marikani. Par cette opération, ou cette boucherie, car même s'il faisait de son mieux, la chirurgie n'était pas son fort, il y avait plus de contact charnel entre eux qu'il n'y en avait jamais eu auparavant. Et la jeune femme frémissait plus sous son couteau qu'il ne l'avait jamais faite frémir – l'idée était perverse, presque écoeurante, et il termina l'opération rapidement, avant de déchirer une chemise d'officier pour lui bander le bras.

Alors ils restèrent quelques secondes ainsi, tous les trois, éclairés par la seule bougie... La petite esclave, observant Marikani qui, les yeux fermés, la tête renversée sur le bas du divan, oscillait entre la conscience et l'inconscience, Arekh, le poignard à la main, assis à côté d'elle, l'observant, tous trois, protégés un instant furtif de la tempête qui faisait rage dehors.

Enfin, Arekh se leva à contrecœur.

— Il reste cinq outres d'eau, dit l'enfant avant même qu'il ne pose la question.

Cinq outres, pour trois personnes. C'était excellent, bien plus, sûrement, que n'avaient la plupart des familles qui s'étaient lancées au hasard dans le désert. Avec ces outres, ils pouvaient arriver sains et saufs quelque part... Savoir où était un autre problème. Mais il y avait le poids. Un homme, une blessée et une enfant ne pouvaient porter un tel fardeau sur le dos. Oui, il leur fallait un cheval, mais un cheval les ferait remarquer, remarquer de tous – des autres fuyards, des soldats, des Mérinides –, ensuite il faudrait sortir... Ils n'y arriveraient jamais, pensa Arekh en se dirigeant vers la porte... C'était sans espoir, mais il allait essayer quand même, pas à pas, une étape à la fois.

— Sors les outres, dit-il à l'enfant. Je vais aller chercher un cheval. (Il se dirigea vers la porte. Il regarda le visage hagard de Marikani et réalisa que ses bourreaux n'avaient pas dû lui donner d'eau... depuis combien de temps n'avait-elle pas bu ?) Et donne-lui à boire, ajouta-t-il.

Il n'avait pas traversé la place qu'il comprit que son pressentiment était justifié.

Ils s'étaient attardés trop longtemps. Leur chance était passée.

Les défenses étaient tombées et les cavaliers mérinides ravageaient la ville, galopant en hurlant tel un vent de mort, frappant

tous ceux qui n'avaient pu sortir... serviteurs abandonnés par leurs maîtres, familles croyant encore trouver de l'eau avant de se lancer sur les chemins, esclaves espérant fuir malgré les chaînes de leurs chevilles. Des groupes indéterminés se mouvaient dans l'obscurité, leurs visages éclairés par les torches à la fois féroces et désespérés. Arekh voulait atteindre les écuries du palais – pas les principales, qui devaient avoir été vidées par les soldats et les escortes des shi-âr, mais les secondaires, où on soignait les bêtes malades et qui n'étaient connues que de quelques palefreniers. C'était là aussi qu'on élevait les jeunes animaux... Peut-être trouverait-il un animal délaissé, dissimulé dans quelque cour...

L'épée à la main, il traversa les rues sans s'arrêter, sa lame et la détermination de son visage lui servant de sauvegarde. Il atteignit l'aile du palais, fit hésiter un groupe d'hommes et de femmes, vêtus de la livrée des serviteurs, qui, accroupis tels des fauves près d'un mur, le regardaient avec des yeux sauvages, et parvint enfin aux écuries. Les portes étaient ouvertes, et les stalles étaient vides, mais un faible hennissement retentit, et Arekh se retourna pour découvrir, un peu plus loin, derrière une palissade, un jeune alezan terrorisé par la fumée et le bruit. Il était accroché par une longe à un piquet. Arekh le détacha, puis sortit.

Il remonta les rues pendant un certain temps, conduisant le cheval, avant de réaliser que quelque chose n'allait pas. Il lui fallut encore quelques instants pour comprendre qu'il s'agissait du silence.

Plus de cavaliers, plus de cris. Arekh s'arrêta, puis reprit son avancée dans les rues désertes. À l'ouest, une étrange procession de lumières attira son attention. Intrigué, il s'approcha lentement.

Alors il comprit.

Le chaos avait laissé place à l'ordre... mais un ordre de destruction, un rouleau de mort lente mis en place par les Mérinides. Ceux-ci avaient formé une ligne, un ligne large d'une cinquantaine d'hommes, suivis par les cavaliers au pas... et cette ligne avançait lentement dans la rue, la barrant de part en part, détruisant tout sur son chemin. Maison par maison, rue par rue, les soldats mérinides avançaient, ne laissant rien passer, prenant hommes, femmes et objets précieux dans leur terrible nasse : les humains étaient tués, passés au fil de l'épée, les trésors saisis, enveloppés, puis envoyés derrière pour être entassés dans des chariots suivant l'abominable convoi.

Arekh les regarda remonter la route de l'ouest. Il allait devoir faire un détour pour rejoindre le palais et il se hâta, tirant le cheval derrière lui. Si les Mérinides passaient d'est en ouest, le mieux serait de longer la muraille pour atteindre la porte sud, et...

C'est alors qu'il vit la fumée dans les jardins du palais. Une autre ligne était en marche... Il y avait deux fronts, et le deuxième

était presque arrivé aux appartements des officiers.

Oubliant toute prudence, Arekh grimpa sur l'alezan terrifié et le lança au galop, suivant l'approche des Mérinides par la ligne de fumée qu'ils laissaient derrière eux, estimant la distance qui les séparait de l'endroit où il avait laissé Marikani et la petite esclave. Les soldats étaient dans la cour principale... Ils fouillaient le bâtiment des shi-âr... Ils arrivaient aux écuries...

Quand Arekh sauta du cheval, les Mérinides mettaient à sac les cuisines, à quelques pas à peine de ses appartements. Arekh courut comme un fou à l'intérieur, pour trouver Marikani et la petite sur le patio, écoutant avec inquiétude les bruits qui résonnaient près d'elles. Sans un mot, ils chargèrent les outres sur le cheval, puis sortirent du palais, aussi vite qu'ils pouvaient sans attirer l'attention.

Ils n'avaient gagné que quelques minutes. La deuxième ligne mérinide avançait vers eux. Lointaine encore, mais visible, remontant la rue principale, les ombres mouvantes des soldats éclairées par les torches. *Nous avons employé la même technique au moment de la révolte des esclaves*, réalisa Arekh avec une certaine ironie.

Mais la nasse, ici, était impossible à passer...

— Pouvons-nous traverser en force ? demanda Marikani à voix basse, tandis que des hommes et des femmes serrant dans leurs bras des enfants hurlants remontaient la rue dans la direction opposée, fuyant l'ennemi, et se précipitant, sans le savoir, droit vers l'autre ligne qui descendait le long du palais. En mettant le cheval au galop, peut-être ?

Arekh secoua la tête.

— Il y a des cavaliers derrière les fantassins. Nous nous ferions tuer aussitôt.

Marikani se tourna soudain vers lui, les yeux brillants dans l'obscurité.

— Si nous mourons dans quelques minutes, je voulais dire... Je voulais vous dire... Merci.

— De vous avoir jetée sous les lames des Mérinides ? dit Arekh sans la regarder.

— Oui. Par rapport à ce qui m'attendait... Avoir bu, m'être passé de l'eau sur le visage... Avoir échappé à la torture...

— Ne vous emballez pas, dit Arekh d'un ton sec. Si les Mérinides vous reconnaissent, ils vous feront peut-être prisonnière avant de vous vendre à Reynes...

Marikani haussa les épaules.

— Ils ne me reconnaîtront pas. Regardez-les, dit-elle en désignant les flammes qui embrasaient maintenant toute la partie sud de la ville. Ils ne font pas de détails.

Elle avait raison. Conduisant toujours le cheval, ils

descendirent en direction de la lame humaine puis se dissimulèrent derrière un petit temple, observant. Les soldats avançaient lentement, remontant à la fois la rue, les villas et les jardins, chassant de leurs foyers les occupants qui ne s'étaient pas encore enfuis. Ceux qui réussissaient à atteindre la rue se faisaient achever par les fantassins ; ceux qui échappaient aux coups d'épées étaient abattus à coups de flèches ou de carreaux d'arbalète, petites silhouettes se découpant devant la lumière des torches, courant, libres, quelques instants avant de s'écrouler à terre.

La petite esclave commença à réciter une prière à Fîr, et Arekh n'eut pas le cœur de l'arrêter.

— Si Harabec tombait ainsi..., murmura Marikani.

La fureur d'Arekh lui revint en vague, sans explication.

— Oubliez Harabec ! cracha-t-il, si fort que ses deux compagnes sursautèrent et regardèrent autour d'elles pour voir si on ne l'avait pas entendu. Oubliez la cour, vos stratégies, vos foutus conseils... (Il se retint de la gifler, là, au bord de l'abîme, dans un geste futile de violence qui lui aurait fait tant de bien. Se contentant de la prendre par le coude, il lui tordit cruellement le bras, faisant tinter les chaînes qu'elle portait toujours aux poignets.) Vous êtes une esclave, ayashinata Marikani, vous m'entendez ! Une esclave ! Mon esclave, ajouta-t-il, la secouant durement avant de la lâcher. Ma possession ! Compris ?

— Eh bien, votre possession risque d'être de courte durée, dit Marikani en désignant les Mérinides du menton.

Elle avait raison, et soudain Arekh n'eut plus envie d'attendre. Si la mort était inévitable, autant aller à sa rencontre, autant jouer ses dernières cartes et espérer l'impossible. Poussant Marikani devant lui, il la fit avancer, suivi par la gamine qui tirait le cheval par les rênes, et l'entraîna dans un jardin, sur la gauche, là où les lignes mérinides paraissaient un peu – un tout petit peu – moins serrées. Puis, de haie en haie, ils avancèrent derrière les villas, à la rencontre des soldats.

Arekh n'avait pas de plan. Il pensait seulement avoir plus de chance au bout, là où les jardins étaient les plus obscurs... Plus encore, peut-être, si les Mérinides étaient captivés par un important butin... Il choisit enfin l'endroit qui lui semblait le plus propice, le fond d'un grand parc, dans l'ombre d'un bosquet d'une immense villa de marbre.

Là, ils attendirent.

Arekh n'entendait que la respiration hachée de Marikani et celle, calme et confiante, de la petite esclave. L'alezan, nerveux, s'agitait, mais au moins ne hennissait-il pas.

Une nouvelle maison prit feu. Les Mérinides n'étaient plus qu'à deux villas d'eux.

Plus qu'une.

Des ordres brefs, la lueur des torches. Pas de cris ; les habitants devaient s'être enfuis. La fouille fut brève, ou peut-être leur parut-elle ainsi.

De nouveaux ordres.

Les Mérinides pénétrèrent dans le jardin.

Leur ligne était parfaite. Les trois hommes du bout longeaient le mur du parc, le Mérinide le plus à gauche passant même sa main sur la pierre pour ne rien manquer.

Pas à pas, ils remontèrent le parc, foulant chaque brin d'herbe. Les cavaliers avançaient derrière, au pas, bavardant et plaisantant à voix basse.

Arekh sentit son cœur se serrer.

Ils étaient perdus. Les Mérinides ne pouvaient pas les manquer.

Les Mérinides étaient maintenant à dix pas.

Neuf. Huit.

Arekh sentit Marikani se tendre... la petite esclave faire un pas en arrière...

Puis l'idée le frappa soudain, et il ne réfléchit pas, il ne réfléchit plus. Détachant une outre du cheval, il prit son couteau et l'enfonça dans le gras de la jambe de la bête. L'alezan se cabra, et avec un hennissement de douleur, il bondit en avant, dans le jardin, droit vers les Mérinides. Dans la nuit, tout ce que les soldats allaient apercevoir, c'était la silhouette d'un cheval avec des sacs accrochés à ses flancs. Du butin ? Des trésors ? Les fantassins se lancèrent à la poursuite de la bête, et les deux premiers cavaliers de la ligne éperonnèrent leurs montures pour le rejoindre.

— Allez ! cria Arekh, mais l'ordre était inutile.

Marikani et la petite fille coururent, droit devant, tête baissée, traversant la ligne mérinide à l'endroit où elle s'était légèrement désorganisée. Des cris d'alarme retentirent, qu'Arekh ignora ; il courait, lui aussi, son outre à la main, en passant, il donna un nouveau coup d'épée dans un cheval, le faisant cabrer pour créer un peu plus de panique. Courant encore, il fit basculer d'un coup d'épaule un fantassin qui s'interposait, en frappa un autre, lui tranchant net le poignet... Ils passèrent dans le jardin suivant, où la fumée du bâtiment qui brûlait avait transformé l'air en un brouillard opaque... La petite esclave commença à tousser mais Arekh la prit par le bras et tira, attrapant l'épaule de Marikani, les propulsant toutes deux en avant tandis que derrière eux les bruits des Mérinides se mêlaient aux craquements de l'incendie et qu'il leur était impossible d'entendre s'ils étaient poursuivis ou non.

Ils continuèrent à courir, traversant des champs de ruines et de cendres, puis sortirent des jardins, tournant au hasard dans une rue,

puis dans une autre, n'entra percevant autour d'eux que des morts et des bâtiments sombres éclairés sporadiquement par les flammes.

Courir, encore et toujours, jusqu'à ce qu'ils perdent tout sens de direction dans la nuit...

... jusqu'à ce que la forme immense et noire des murailles se dresse devant eux...

Ils s'arrêtèrent. Dans l'ombre des remparts, l'obscurité était totale. Seules les braises des poutres d'un ancien entrepôt rougeoyaient dans l'ombre. Arekh ramassa une planche, ranima le feu, improvisa une torche et regarda autour de lui.

Devant eux, sur les escaliers, au bas de la muraille, s'étalait un océan de cadavres. Des soldats, tous, des Faynas, des nâlas, des nomades, reconnaissables à leurs habits tribaux ou à leurs différents uniformes... et Arekh, Marikani et la petite esclave avancèrent, enjambant les corps, marchant sur des chairs, des habits ensanglantés, vers la forme immense et sombre de la porte, dont les immenses battants de bois bardés de métal avaient été enfoncés.

La porte nord.

Ils étaient du mauvais côté de la ville.

Derrière eux retentirent des bruits de cavaliers, et de nouvelles torches apparurent parmi les décombres. Arekh éteignit vite la sienne et, tirant ses deux compagnes par le bras, ils passèrent la porte en courant.

Devant eux, scintillant sous les étoiles, s'étendait le désert.

Chapitre 22

L'aube n'était levée que depuis cinq heures, mais Arekh avait perdu depuis longtemps toute notion du temps. Le monde n'était que soleil, un soleil immense, qui dévorait le ciel, le sang, l'espoir. La chaleur semblait tangible et chaque pas était une lutte, un combat. Parfois, en fermant les yeux, il lui semblait qu'il était revenu dans les marais, qu'il était tombé dans la vase et qu'il essayait de marcher au fond, son corps se mouvant avec peine tandis qu'il essayait désespérément de respirer. Le désert n'était que cauchemar, il se noyait, mais l'eau lui brûlait la gorge et ses poumons étaient oppressés...

Parfois, il ouvrait les yeux, et dans son rêve il n'était pas seul : Marikani marchait à ses côtés, le visage hagard et brûlé, trébuchant presque à chaque pas. La petite esclave les suivait sans un mot, ayant déchiré le bas de sa chemise pour se créer une sorte de turban. Elle avançait sans un gémissement, et elle mourrait sans un gémissement, réalisa Arekh dans un court moment de lucidité. Ainsi avait-elle été éduquée, ainsi vivait-elle, ainsi périrait-elle.

« ... les dieux avaient condamné le Peuple turquoise à l'esclavage, et il en serait ainsi pendant des milliers d'années, jusqu'à ce que la rune soit effacée... »

Pour l'instant, la rune était invisible dans le ciel, car le soleil avait fait disparaître les étoiles, et les dieux eux aussi étaient invisibles, cachés par un rideau de lumière, les dieux étaient invisibles, à moins qu'ils soient morts, morts, tués par la femme qui trébuchait à ses côtés, les dieux tissaient les fils du destin mais ces fils étaient tombés, et c'étaient ces fils qui retenaient Arekh, qui l'empêchaient de marcher, et non la boue des marais, à moins qu'ils ne soient que des marionnettes et que les fils soient accrochés à leurs pieds et à leurs mains, et que les forces du destin tirent dessus et les fassent danser, danser, un pied, puis l'autre, sur le sable brûlant...

Un léger bruit à côté de lui. Arekh ouvrit les yeux et vit que Marikani était tombée, la tête la première dans le sable, inconsciente. Il la regarda un moment avant de réagir, puis, durement, il la prit par le bras et tenta de la soulever. Elle ne réagit pas. Son visage brûlé par le soleil était exsangue, et sur son bras, les blessures s'étaient

rouvertes.

Elle va mourir. Nous allons tous mourir, pensa Arekh, et la pensée lui permit de revenir à la réalité. Il ne pouvait pas la porter longtemps, et il ne servait à rien de marcher sous un tel soleil. Laisant retomber Marikani à terre, il s'y laissa tomber lui aussi, puis enleva sa chemise de lin brun et essaya de la tenir à bout de bras pour en faire une sorte d'ombrelle, pour les protéger tous trois. La petite s'assit à ses côtés et Arekh resta un long moment immobile, ne bougeant ses bras que pour garder le visage de Marikani dans l'ombre. Puis, ses bras fatigués, il finit par tirer la jeune femme vers lui, mettant sa tête sur ses genoux, laissant la chemise étendue sur la petite esclave et lui-même.

— Ayesha a besoin de boire, dit la petite.

Arekh hocha la tête. Il voulait économiser l'eau de l'outre, et ne l'avait distribuée qu'avec parcimonie, mais ils périraient plus vite encore s'ils ne buvaient pas. Il fit avaler à l'enfant une gorgée de liquide tiède, but lui aussi, puis souleva la tête de Marikani et tenta de lui en faire avaler. Elle toussa d'abord, perdant un peu du précieux liquide, puis finit par déglutir.

Arekh attendit qu'elle ouvre les yeux avant de donner l'ordre de repartir. Le soleil était toujours écrasant, mais il était mû par la même impulsion qui l'avait fait avancer droit vers les Mérinides. Si la mort était inévitable, autant aller à sa rencontre. Autant jouer ses cartes.

La marche épuisante reprit, et cette fois, l'esprit d'Arekh ne se perdit pas dans un délire parlant de marais et de fils du destin. Il était lucide, chaque pas bien réel, chaque souffrance évidente, et il le regrettait amèrement. Devenir fou serait la meilleure solution, pensa-t-il, mourir de soif serait moins cruel... Peut-être la démence l'attendait-elle, d'ailleurs, dans une heure, dans deux, quand il n'y aurait plus d'eau dans l'outre...

Quand le soir tomba, ils étaient toujours vivants, et Marikani n'était pas retombée. Lorsqu'ils s'écroulèrent de nouveau sur le sable, alors qu'au-dessus d'eux le ciel tournait à l'océan et que la température de l'air devenait supportable, Arekh prit conscience du miracle absolu représenté par ce simple fait. Il n'en était que plus amer. Le destin jouait en leur faveur, et cela ne les aidait en rien. Que Marikani, malgré les tortures subies, malgré ses blessures, ait réussi à marcher jusque-là, que l'enfant ne se soit pas évanouie, qu'il y ait encore de l'eau dans l'outre, tout cela était un miracle, et tout cela était parfaitement inutile. Demain, ils mourraient. Ils avaient épuisé leurs dernières forces, mobilisé leur dernière énergie... pour traverser quelques lieues de désert, qui ne les menaient nulle part et ne les rapprochaient de rien.

La nuit fut glaciale. Marikani délirait, laissant échapper des mots, des noms. De temps en temps, elle était secouée d'un spasme, et se redressait, ouvrant des yeux fixes, avant de retomber.

Au matin, Arekh les fit boire encore. L'outre était encore à moitié pleine, mais ce n'était pas seulement une question d'eau. La chaleur et l'épuisement finiraient par les abattre bien avant qu'ils n'aient atteint un abri... car il n'y avait rien, que des lieues de désert s'étendant à l'infini.

Le soleil remonta dans le ciel et quand il commença à redescendre, ils étaient toujours vivants. Avaient-ils avancé ? Difficile à savoir dans ce paysage inchangé... Ils n'étaient que des fourmis, des fourmis écrasées de chaleur espérant follement traverser une mer interminable de dunes.

Au milieu de l'après-midi, Marikani tombait si souvent qu'il devint évident qu'elle ne passerait pas la journée. Arekh la releva pourtant à chaque fois, la maudissant, maudissant la folie qui l'avait poussé à tout risquer, sa vie et celle de l'enfant à ses côtés... Pour quoi ? Pour arracher Marikani à la torture, tout cela pour qu'elle périsse de soif dans le désert ? Qu'y avait-elle gagné ? Un rire nerveux le prit quand il se souvint de ce qu'il avait dit à Marikani, une éternité auparavant, alors que Mîn, un adolescent qu'elle avait sauvé de la noyade, était en train de mourir d'une blessure infectée. Arekh lui avait affirmé qu'elle avait eu tort. Qu'en forçant le destin, elle avait arraché le garçon à une mort simple pour le condamner à une agonie bien plus douloureuse...

Et il venait de faire exactement la même erreur.

Il fallait réfléchir, se dit-il, la tête brûlante de fièvre. Marikani était perdue, perdue de toutes les manières possibles : elle avait perdu trop de sang, elle ne survivrait pas au voyage et même si par miracle, par la bénédiction des dieux, aurait-il dit en des temps plus anciens, ils arrivaient à atteindre une oasis, quel avenir avait-elle ? Dès qu'elle serait reconnue, elle serait abattue. Si Arekh voulait sauver la fillette – et il le voulait, sans en comprendre réellement les raisons – il devait abandonner Marikani... lui trancher la gorge pour abrégé ses souffrances, peut-être, mais ne pas perdre une goutte d'eau supplémentaire... Chaque gorgée qu'il lui donnait, chaque instant qu'il perdait les condamnaient, la condamnaient, elle, la petite qui avançait courageusement derrière lui, sa peau laiteuse brûlée par le soleil.

Abandonner l'une pour sauver l'autre.

C'était la seule solution raisonnable, et Marikani elle-même, stupide comme elle était, pensa Arekh avec une sorte de rage, aurait proposé de se sacrifier pour sauver l'enfant.

Oui, c'était la seule solution.

Marikani tomba de nouveau et il sortit son couteau.

La petite se figea, ses yeux bleus grands ouverts.

Arekh s'accroupit près de Marikani, posa la lame sur sa gorge...

... puis se releva.

Il ne pouvait pas. Ce simple geste, de pitié plus que de violence, lui était impossible, et il se mit à rire, à rire à gorge déployée, car cette fois tout ce en quoi il croyait avait été détruit.

Il croyait aux dieux, et Marikani les lui avait arrachés.

Il croyait à son sain égoïsme, à son instinct de survie, et il avait tout risqué pour d'autres.

Mais plus encore, il croyait à la raison. La raison froide, l'intelligence, qui vous poussait à prendre la bonne décision, la plus logique, l'évidente. Et là, sous le soleil qui n'avait pas de nom, puisque les dieux ne l'avaient plus enfanté, la raison même lui était enlevée...

Il prit le corps inconscient de Marikani sur son dos, puis, lentement, se redressa et leva le visage vers le ciel vide.

— Soyez conscients de ma folie ! cria-t-il soudain, s'adressant à il ne savait qui, il ne savait quoi. Vous qui réglez là-haut, qui que vous soyez, et même si vous n'êtes pas, vous qui avez tout dévoré, regardez, car je vous offre aussi ma raison en pâture ! Maintenant, faites de nous ce que vous voulez !

Le ciel ne répondit pas et Arekh reprit sa marche, presque plié en deux par le poids de la jeune femme. Il était fou, se dit-il, secoué d'un rire hystérique, il était devenu fou, au point de crier tout seul, comme si le destin, là-bas, pouvait l'entendre...

— Maître, regardez, dit l'enfant, levant le doigt. Une oasis !

Ce n'était pas une oasis. Le point marron que la petite avait aperçu au loin se précisa au fur et à mesure de leur avancée pour prendre la forme d'un chariot abandonné. Abandonné parce que ses occupants avaient été tués, devint-il vite évident quand ils furent assez proches pour voir les mouches tourner autour des cadavres. Le chariot, en bois de rûs, portait le blason de la guilde des épices de Salmyre et d'après leurs habits, les anciens occupants étaient sans doute pashnous. Ils étaient cinq, un couple, un serviteur et deux enfants, qui, au moment de quitter la ville, avaient sans doute décidé de tenter leur chance vers le nord. Puis ils avaient fait une mauvaise rencontre – des Mérinides ? Des pillards ? D'autres réfugiés ? Nul ne le saurait sans doute jamais. En tous cas, la charrette était renversée – sans doute avaient-ils tenté de fuir. Les montures avaient disparu, et il ne restait dans la charrette que des ballots de vêtements et de foulards, un paravent cassé, un vieux tapis, une chaise, un sac de gâteaux, de la farine et les cadavres.

Non, ce n'était pas une oasis, mais pour Arekh et l'enfant, épuisés, c'était presque aussi bien : c'était de l'ombre. Une vraie

protection contre la folie du soleil. Un havre de paix et de fraîcheur relative. Arekh ne put s'empêcher de rire de nouveau, un rire sec et haché, presque impossible à réprimer, en voyant l'enfant prendre le tapis dans le chariot et le déplier consciencieusement sous les roues de leur abri. Arekh y allongea Marikani, puis aida la petite à déplier le paravent et tendre les vêtements autour du bois pour faire du dessous une véritable petite tente. S'il y avait eu des bibelots, la gamine les aurait utilisés pour décorer l'intérieur, réalisa Arekh en la voyant s'affairer, et il dut la tirer de force à l'intérieur de leur refuge pour qu'elle s'arrête enfin.

S'asseoir dans l'ombre, s'allonger sur le tapis, fermer les yeux sans sentir ses paupières brûler fut un tel soulagement qu'Arekh en aurait presque pleuré de joie. Il passa l'outre à la gamine, lui dit de boire – s'il avait eu une bouteille de vin, il l'aurait ouverte pour fêter l'événement –, fit avaler deux gorgées à Marikani, toujours inconsciente, puis but lui aussi.

Fermant les yeux, il eut conscience que cela faisait des mois qu'il n'avait connu une telle impression de bonheur.

Le froid le réveilla et il sortit pour prendre des vêtements dans les ballots. Frissonnant, il se couvrit et laissa la petite esclave faire de même avant de s'occuper de Marikani. Puis, arrachant une planche au chariot, il entreprit d'enterrer les cadavres, non par respect, mais parce que l'odeur commençait à devenir dérangeante. Il les avait bien sûr fouillés d'abord, ne trouvant d'intéressant que le lorgnon du père. Il serait facile de s'en servir pour allumer un feu.

C'est ce qu'il fit quelques instants plus tard, arrachant des lamelles de bois au rebord du chariot. Bien sûr, la lumière et la fumée risquaient d'attirer les intrus, peut-être ceux-là même qui avaient massacré les anciens propriétaires. Tant pis. Arekh n'avait plus envie de s'amuser à évaluer les risques. Leurs chances de survie étaient si minces que s'il ne leur restait que quelques nuits, autant ne pas les passer à geler.

Bientôt le bois flamba, haut et clair, sous le ciel du désert et Arekh et la petite esclave se réchauffèrent aux flammes, grignotant les gâteaux secs. La gamine avait réussi à faire avaler à Marikani quelques bouchées de farine trempée d'eau et – était-ce une illusion due au feu ? — il semblait à Arekh que la jeune femme reprenait des couleurs. Puis les braises moururent et ils se rendormirent sur le tapis, serrés dans de superbes saris de soie en guise de couverture.

Le lendemain matin, à l'aube, Arekh décida d'explorer les environs. Quand ils avaient aperçu le chariot qui leur avait sauvé la vie, il était à moins d'une lieue, et pourtant ils l'auraient manqué si la gamine n'avait pas eu de si bons yeux.

Qui savait ce qu'il y avait autour ?

Il n'y avait rien. Arekh passa deux bonnes heures à tourner autour de leur refuge, s'éloignant autant qu'il le pouvait mais sans jamais perdre le chariot de vue : les dunes se ressemblaient toutes, et sans point de repère il se perdrait vite.

Non, il n'y avait rien, même pas, au loin, un accroc sur la ligne d'horizon pouvant leur donner quelque espoir. Arekh avait espéré que la présence du chariot était un signe, qu'il verrait une route, un village, mais le ciel et la terre étaient d'une pureté fatale et désespérante.

Quand il revint, Marikani était réveillée. Les mains toujours enchaînées, les poignets brûlés par le métal qui avait dû chauffer pendant leur interminable marche, elle était pâle, maigre, la peau pelée par le soleil, mais vivante et alerte. Elle se tenait assise, le dos très droit, regardant avec curiosité la petite fille qui s'était installée à l'extérieur pour fouiller les ballots. Pour la première fois depuis qu'il l'avait arrachée aux Liseurs d'Âmes, Arekh eut l'impression de retrouver la véritable Marikani, celle avec qui il avait traversé les Royaumes et dont les paroles avaient le don de tant l'exaspérer.

Et avec Marikani revinrent les émotions, et avec les émotions la vieille haine.

Il entra dans leur refuge et lui jeta un regard sec.

— Vous avez mangé ?

Marikani hocha la tête.

— Des gâteaux. Et un peu de farine.

— Vous allez mieux ?

Elle hocha de nouveau la tête, et Arekh s'éloigna. Il ne savait pas quoi lui dire, ou il avait trop de choses à lui crier. Et on ne criait pas sa haine à une femme enchaînée...

Le soir, il ralluma le feu et Marikani sortit de sous le chariot, se relevant avec difficulté – elle ne pouvait prendre appui sur les mains – avant de s'asseoir à leurs côtés. Ils mangèrent sans rien dire, l'enfant passant les gâteaux à Marikani et la faisant boire. Quand ils eurent terminé, Arekh regarda l'outre, dont il restait maintenant moins d'un tiers. Ils mourraient de soif bien avant d'avoir terminé la farine.

— Nous avons deux choix, expliqua-t-il, regardant les flammes. Repartir dans le désert, dans la direction que suivait le chariot, en espérant que les propriétaires savaient où ils allaient. Pour survivre sous le soleil, nous devons boire. Si nous marchons la nuit, nous consommerons moins d'eau, mais nous n'aurons pas notre tente pour nous abriter en dormant. Avec un tel régime, l'outre ne nous durera pas deux jours. Bien sûr, nous avons maintenant des tissus pour mieux nous protéger, et de la nourriture.

— Où pouvons-nous arriver en deux jours ? demanda Marikani.

Arekh haussa les épaules.

— En théorie, nulle part. Les nomades disaient qu'il y avait dix jours de marche au nord avant les premiers plateaux. Mais nous pouvons toujours espérer un coup de chance : une oasis, d'autres réfugiés...

Il vit au regard de ses compagnes que comme lui, elles n'y croyaient guère.

— Ou nous pouvons rester ici. Avec de l'ombre et du repos, nous aurons moins soif, et l'outre nous durera au moins cinq jours. Mais au bout de cinq jours, nous mourrons.

Un silence accueillit sa déclaration. Marikani finit par sourire, les yeux fixés sur les flammes.

— Vous avez toujours été un optimiste, Arekh.

— La situation vous déplaît, peut-être ? Vous préférez que je vous rende aux Liseurs d'Âmes ?

— Je vous ai déjà dit que n'importe quelle mort serait préférable à celle qui m'attendait là-bas.

— Pas forcément, dit Arekh pour le seul plaisir de la blesser. Vous ne savez pas quelles sont mes intentions. Je vous aurais peut-être vendue au plus offrant... Je suis sûr que vous auriez atteint un bon prix. L'émir aurait sûrement aimé s'amuser avec vous. Il vous aurait violée avant de vous jeter en pâture à ses hommes, ou quelque chose de plus inventif encore... Cet homme a toujours eu de l'imagination, il faut le reconnaître.

Marikani haussa les sourcils.

— Vous avez failli vous faire tailler en pièces par les mercenaires de Reynes pour me vendre ?

— Pourquoi pas ? cracha Arekh. Pour de l'argent, beaucoup seraient prêts à prendre plus de risques... Mais vous avez raison, ce n'est pas ce que j'aurais fait. (Il réalisa qu'il parlait au conditionnel, comme s'ils étaient déjà morts.) Je vous aurais gardée comme esclave personnelle. Par vengeance. Et je crois que vous auriez rapidement regretté Laosimba.

Son discours venimeux aurait eu plus d'effet si Marikani n'avait pas levé les yeux au ciel. Elle ne répondit pas, ce qui exaspéra Arekh, qui remua le feu avec rage.

— Je suis prête à vous croire, eheri Arekh, dit-elle enfin. La vengeance semble plus votre propos... Vous avez raison, je vous ai fait tant de mal...

Sa voix était si railleuse qu'Arekh jeta furieusement la planche dans le feu.

— Oui, siffla-t-il, furieux. Oui. Mais vous ne pouvez comprendre ce mal, bien sûr. Vous êtes tellement plongée dans les maléfices des Abysses que vous ne les voyez même plus. Vous avez

tellement menti que vous ne savez même plus comme les mensonges peuvent blesser...

— Les maléfices des Abysses ? répéta Marikani. Ainsi c'est ce que vous croyez toujours ? Les enfants du Peuple turquoise sont maudits ? Je suis maudite ? Elle est maudite ? demanda-t-elle en désignant l'enfant.

Arekh resta coi un moment. La petite esclave les fixait, buvant chacun de leurs mots... comme Mîn, pensa un instant Arekh, non, avec plus de passion, plus d'intérêt affamé que n'en avait jamais montré le jeune paysan.

Il ne pouvait pas répondre. Il ne pouvait plus répondre, car la réponse était si évidente, si gravée en lui qu'il n'aurait pu mentir, même pour faire taire Marikani. Quand la vérité s'était-elle faite jour ? Quand avait-il senti que la gamine aux cheveux blonds était une enfant comme les autres ? Lorsque Laosimba avait parlé du rituel, et que pas un instant, Arekh n'avait pu croire à l'utilité du massacre ? Lorsqu'il avait vu les habitants de Salmyre se jeter sur les esclaves comme des hyènes ? Ou l'avait-il toujours su... dès que Marikani lui avait parlé, mais refusait-il de l'admettre ?

— Non, dit-il enfin. Je ne le crois plus.

Ils restèrent un moment immobile, à regarder le feu craquer. Marikani eut un mouvement de victoire, comme si dans la guerre qui l'opposait à Arekh, elle avait au moins marqué un point.

— Il n'empêche que vous m'avez menti, ayashinata. Que vous avez menti à tous, après avoir déblatéré tant de bêtises sur l'honneur et la vérité...

— J'ai essayé la vérité, dit-elle après un moment de silence. Elle ne m'a pas réussi.

Je vous l'avais bien dit, eut envie de répondre Arekh, rageur. *Je vous l'avais dit, que vos idioties vous conduiraient à votre perte...*

Mais il ne pouvait pas le dire tout haut. D'abord, parce qu'il ne pouvait lui reprocher sa sincérité sans contredire tout ce qu'il venait d'affirmer, ensuite comment reprocher à Marikani son manque de raison, quand il était assis là, dans le désert, avec une outre aux deux tiers vide ?

— Alors ? dit-il en désignant le chariot, où étaient rangées les provisions Que décidez-vous ? Toutes les deux ? Partir ou rester ?

La petite esclave le regarda avec des grands yeux, comme si c'était la première fois qu'on lui demandait son avis. Soudain, elle se leva et monta dans le chariot, à la recherche d'une écharpe pour s'envelopper.

— Je ne peux répondre. Qu'Ayesha le fasse à ma place.

Marikani fronça les sourcils, comme si ce n'était pas la première fois qu'elle entendait ce nom.

— Dis-moi, petite... Comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-elle à Arekh.

Celui-ci resta bouche bée... L'idée que l'enfant avait un nom ne l'avait même pas effleuré. Marikani lui jeta un regard exaspéré avant de s'adresser directement à la petite.

— Mes maîtres ne m'ont pas offert de nom, répondit celle-ci. Mais ma grand-mère, aux cuisines... parfois, elle m'appelait Non'iama.

— Non'iama. *Trésor*, dans le langage de l'ancien empire, commenta Marikani. C'est très joli. Non'iama... Mon nom est Marikani, pas Ayesha.

La petite descendit du chariot, se serrant dans une écharpe trois fois trop grande pour elle.

— Vous êtes Marikani, l'Ayesha, expliqua-t-elle comme s'il s'agissait d'une évidence. Celle par qui doit venir le changement, le signe. La fille du Dieu-que-l'on-ne-nomme-pas, dans les veines de laquelle coule le sang divin. Le feu.

Ce fut au tour de Marikani de rester bouche bée.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit-elle enfin.

— Je le sais, dit Non'iama en souriant. Tous les esclaves le savent. Vous le savez aussi.

— Il n'y a pas de dieux, Non'iama, dit Marikani en haussant les épaules. Je ne peux être une déesse.

— Alors vous ne le savez pas encore, dit Non'iama. Mais vous le saurez. Et nous ne mourrons pas, pas dans le désert, car Ayesha ne peut mourir avant d'avoir apporté le signe...

Marikani recula pour s'appuyer la tête contre l'essieu, puis eut un petit rire.

— Nous ne mourrons pas ? Ma foi, Non'iama, tu es plus optimiste que moi, et plus folle encore. Je me demande si Arekh pensera que ce soit possible...

— En effet, j'ai du mal à y croire, dit celui-ci en se levant. Alors ? Non'iama ? dit-il en appuyant sur chaque syllabe, trouvant que le nom sonnait étrange à ses lèvres. Ta décision ?

La petite hésita, puis secoua la tête.

— Je ne veux pas recommencer à marcher dans le désert, dit-elle enfin. C'est trop dur.

Marikani acquiesça.

— Je suis de son avis.

De nouveau, elle appuya sa tête contre le bord du chariot. Cela ne devait pas être facile, pensa Arekh avec un mélange de compassion et de rage. Cela ne devait pas être facile d'avoir les mains enchaînées derrière le dos depuis des jours, de savoir qu'elle allait périr, sans doute, sans les avoir libérées.

— Alors nous restons.

C'était ce qu'il aurait choisi, lui aussi. Ils pourraient marcher jusqu'au bout de leurs forces sur le sable, ils ne trouveraient rien, et ils mourraient d'une agonie cruelle. Au moins, ici, seraient-ils à l'ombre et passeraient-ils en paix les quelques moments qui leur restaient. Il serait toujours temps qu'il mette fin à leurs souffrances quand il n'y aurait plus d'eau.

— C'est entendu, répéta-t-il. Cinq jours.

— Nous ne mourons pas, dit simplement l'enfant.

Le soir du premier jour, ils parlèrent des dieux.

Ils avaient passé la journée à se reposer sur le tapis, à l'ombre. Quand les étoiles étaient apparues, ils avaient rallumé le feu et Marikani s'était allongée dos sur le sable, le visage tourné vers les infinités bleutées.

— Tant de beauté, soupira-t-elle. Le monde est magnifique.

Arekh avait regardé son profil si pur éclairé par les flammes.

— Je trouvais le ciel beau, moi aussi, avant. Mais vous me l'avez arrachée.

Marikani fronça les sourcils.

— Arrachée ? Arrachée quoi ?

— La beauté du ciel. Et celle de la terre, et celle du sable, et celle du vent. Avez-vous jamais pensé à ce que vous m'avez fait ? dit-il en levant lui aussi la tête vers le firmament. Avant, chaque étoile avait une signification, chaque constellation une légende. Je voyais les filles des dieux souffler dans le vent, la chevelure des nymphes onduler dans la glace... Le monde était magique... Et tout cela, vous l'avez détruit. Maintenant, mon ciel est vide. Le monde est vide.

— Mais non, protesta Marikani, se redressant. Mais non ! D'où viennent les étoiles ? N'est-il pas encore plus magique d'ignorer leur mystère ? Le monde entier est un mystère, dit-elle en désignant le désert. N'est-ce pas plus important que les élucubrations d'un prêtre devant son autel ?

Arekh haussa les épaules.

— Si vous voyez le mystère des choses, vous avez plus de chance que moi. Maintenant, je ne vois plus que du sable.

Marikani le regarda, un feu dansant dans ses yeux sombres.

— Plus de magie ?

Un moment, Arekh ne put détourner ses yeux des siens. Puis il se tourna vers la petite esclave, qui dormait à poings fermés, la tête sur son sari.

— Plus de magie. D'ailleurs, évitez de lui parler de votre philosophie, dit-il en désignant Non'ïama. Elle n'a pas grand-chose pour vivre, ne lui arrachez pas ses dieux.

— Des dieux qui l'ont condamnée ? demanda Marikani.

Arekh n'eut pas de réponse à lui offrir.

Le deuxième jour, ils parlèrent d'Harrakin, de sincérité, de principes. La même querelle revenait : Arekh déclarant que suivre son instinct était folie, qui l'avait conduite à l'abîme, Marikani affirmant qu'elle avait fait ce qu'elle devait, tant pis pour les conséquences. Mais les deux adversaires n'avaient plus leur conviction d'antan. Arekh avait assez fait d'entorses à la « raison » pour savoir qu'il n'appliquait pas ce qu'il prêchait, et il y avait maintenant un léger fond d'amertume chez Marikani, touchant au cynisme. Ils étaient plus proches de s'entendre sur le fait que le destin était absurde, et qu'ils n'y comprenaient pas grand-chose.

Le troisième jour, un oiseau perça l'outre.

C'était un gros rapace du désert, un de ceux qui avaient commencé à dévorer les cadavres avant qu'Arekh ne les enterre... des rapaces qui volaient parfois en rond au-dessus d'eux, comme s'ils savaient que pour leur prochain repas, il leur suffirait d'être patient. Ils avaient déjà fait des attaques en piqué sur le sac de farine, croyant peut-être qu'il s'agissait d'un animal mort, et en fin d'après-midi, un des rapaces fonça sans prévenir sur l'outre, posée négligemment sur le bord du tapis. En trois coups de bec, il avait goûté la marchandise et décidé que le cuir de l'outre n'était pas de son goût. La plus grande partie de l'eau s'écoula par le trou avant que les humains ne réagissent.

Il ne restait que quelques gorgées, au fond, et la soif se fit sentir dès le lendemain matin.

Le quatrième jour fut une plongée en enfer. Ces quelques moments de calme leur avaient fait oublier le goût de la souffrance, mais sans eau, malgré l'ombre protectrice, la cruauté du désert les tortura de nouveau. La journée s'étira, interminable, alors qu'ils restaient blottis derrière leurs tissus, à l'ombre... mais la chaleur paraissait s'infiltrer partout, par le bois, par le sable sous le tapis. Leurs lèvres craquelèrent, leur peau commença à se dessécher, bientôt, chaque mouvement fut une douleur, chaque pensée un délire.

Pourtant, dans la soirée, ils rallumèrent le feu. Marikani s'allongea de nouveau, les yeux vers les cieux, et commença à rire sans pouvoir s'arrêter.

— Je ne pensais pas mourir à vos côtés, Arekh del Morales, dit-elle d'une voix rauque quand il lui demanda ce qui l'amusait tant.

— Que pensiez-vous faire ? Y vivre ? demanda-t-il farouchement.

— C'était dans mes intentions, en effet. J'ai toujours préféré la vie à la mort. Alors que vous me semblez avoir un goût certain pour la douleur, si vous me permettez cette réflexion...

La petite esclave, le visage rendu hagard par la soif, les regarda avec inquiétude. Arekh se leva, le regard furieux.

— Je ne vous permets pas, ayashinata, cracha-t-il, et Marikani se redressa, étonnée de son ton. Que connaissez-vous de la douleur ? Vous avez été élevée dans la soie, nourrie avec les mets les plus précieux, cajolée par toute une cour qui croyait vos mensonges... Alors ne vous permettez pas d'insulter les gens !

Un feu noir couva dans les pupilles de Marikani.

— C'est vous qui allez m'en empêcher, peut-être ? Nous allons mourir ! Qu'allez-vous faire si je dis la vérité... me tuer ?

— Il y a de nombreuses autres possibilités, dit Arekh en s'avançant vers elle, et cette fois Marikani se releva maladroitement, sans pouvoir prendre appui sur ses mains enchaînées.

— Vous ne me faites pas peur, cracha-t-elle. Vous ne m'avez jamais fait peur. Est-ce pour cela que vous me haïssez ? Parce que votre petit numéro ne marche pas sur moi ?

— Je pourrais vous faire hurler, dit Arekh en la prenant par les épaules et en la plaquant contre le chariot, tandis que la petite esclave, terrifiée, se bouchait les oreilles et fermait les paupières. (Il la secoua de nouveau, lui cognant la tête contre le bois, prêt à la gifler, à l'étrangler, ou pire encore.) J'ai toute la nuit devant moi avant que vous ne mouriez, alors pourquoi ne pas m'amuser ?

— Réveillez-moi quand vous aurez fini, cracha Marikani, et Arekh la jeta sur le bois dans un dernier élan de rage, avant de rentrer seul sous la « tente », conscient qu'il fallait qu'il se calme s'il ne voulait pas commettre l'irréparable.

Et d'ailleurs pourquoi pas ? Tout ce qu'il avait dit était vrai, s'il était trop affaibli demain, s'il agonisait, pourquoi ne pas en profiter cette nuit ?

Il eut l'impression de se voir posant la lame sur la gorge de Marikani, quand il avait essayé de la tuer dans le désert.

Il ne pourrait pas, pas comme ça, pas par la violence... à moins qu'il ne se trompe ? À moins qu'au contraire, il ait tant de haine qu'il ait trouvé là le seul moyen de se venger, de l'humilier ?

Il se prit la tête entre les mains et resta longtemps ainsi, essayant de réfléchir, mu par des impulsions contradictoires. Il avait faim, réalisa-t-il soudain, mais manger un gâteau avec sa gorge si sèche l'étoufferait. Hors de question, aussi, d'avaloir de la farine, et malgré ses pensées qui, officiellement, tournaient autour de la nourriture, des images lui venaient toujours, celles de Marikani, les mains enchaînées, le visage tuméfié par ses coups, impuissante tandis qu'il...

— Et que font deux tourterelles perdues, comme cela, au milieu du désert ?

Arekh se figea. La voix était masculine, profonde, avec un léger accent nomade. Il se concentra, écouta. Il y avait aussi un cheval. Non,

plusieurs.

— À vrai dire, rien d'intéressant, dit la voix de Marikani. Nous n'avons rien à boire. Nos... nos maîtres nous ont abandonnées là, ils ont dit qu'ils n'avaient plus assez d'eau...

— Comme c'est triste, dit la même voix.

— J'en ai le cœur brisé, dit une deuxième, et Arekh entendit un bruit d'éperons et des pas sur le sable.

Quelqu'un avait mis pied à terre.

— N'est-ce pas aimable de la part de vos maîtres de vous laisser ainsi, à la merci du premier venu ? Vous n'êtes pas très prudentes, mes tourterelles. Allumer un feu sur le sable... La lumière se voit à des lieues, vous savez ?

Arekh se pencha et vit les pieds : ceux, nus, de Marikani qui reculait d'un pas, les jambes de la petite esclave, qui, terrifiée, n'avait pas bougé, deux paires de bottes, et les sabots de trois chevaux. Un des nomades devait être resté en selle.

— Nous l'avons fait exprès, dit Marikani. Nous espérions que quelqu'un l'apercevrait, c'était notre seule chance...

— Maligne, pour une esclave, dit une troisième voix. Mais un peu trop bavarde.

— Nous pourrions lui couper la langue, proposa l'un d'entre eux.

— Eh, mais ce visage me dit quelque chose, dit soudain le premier homme qui avait parlé. Ce ne serait pas...

Arekh sortit du chariot et bondit, le couteau à la main. Attrapant le bras du nomade qui était resté à cheval, il le tira brusquement à terre et lui trancha la gorge. Marikani, qui avait reculé pour le laisser passer, donna un coup de pied dans le feu, envoyant des braises et des morceaux de branches enflammées sur un cheval, qui rua, ajoutant au désordre, mais Arekh n'en avait nul besoin. La rage qui bouillait au fond de lui trouvait enfin un exutoire. Ses mouvements précis, rapides, meurtriers, il frappa un autre nomade à la gorge, puis le troisième au ventre. Celui-ci s'écroula.

Vingt battements de cœur plus tôt, il y avait trois hommes, maintenant il y avait trois cadavres.

Arekh leva les yeux vers les chevaux. Sur chaque, se trouvaient deux sacoches et une outre.

Ils avaient maintenant des montures, de l'eau et des provisions.

Chapitre 23

La ville la plus proche s'appelait Nômes ; c'était, comme toutes celles de la région des plateaux, une petite cité de pierre orange, dont les maisons minuscules étaient construites en glaise séchant au soleil. De loin, on aurait dit une cité de fourmis, une ville construite par un enfant, car tous les bâtiments ressemblaient à de petits pâtés, mais malgré les apparences, Nômes était prospère. Rien de comparable avec Salmyre, bien sûr ; il ne s'agissait que d'une ville de marché, où chaque semaine, se retrouvaient dans les rues des marchands de légumes, de viandes et d'épices, un marché où affluaient les villageois de la région pour vendre leur lait et leur bétail. Mais c'était assez pour que les habitants aient l'air bien nourris, et qu'ils craignent la guerre.

Celle-ci les avait pour l'instant épargnés, mais on ne parlait que des Mérinides qui déferlaient à l'est, des attaques de bandits au nord, et des créatures, bien sûr, des créatures qui avaient détruit trois villages, un peu plus haut dans les plateaux. À part Arekh et ses deux compagnes, aucun réfugié de Salmyre n'était arrivé jusque-là. Personne, à part eux, n'avait réussi à traverser cinquante lieues de désert.

Avant d'arriver, Marikani avait enveloppé ses cheveux d'un turban et maquillé légèrement sa peau à la mode shi-âr : cela pouvait paraître étrange pour une esclave, mais mieux valait qu'on la trouve étrange et qu'on ne la reconnaisse pas.

Il y avait de l'argent dans les sacoches des nomades... et de nombreux bijoux féminins, certains encore tachés de sang. Malgré la nourriture et l'eau, les trois voyageurs étaient épuisés. Même s'ils ne comptaient pas s'attarder à Nômes, ils avaient besoin de repos. Arekh avait, pour quelques piécettes, loué une des petites maisons de glaise et pendant une semaine, Marikani, la petite esclave et lui n'y avaient fait que dormir, boire et manger.

Marikani ne sortait pas – cela aurait été trop dangereux. Arekh faisait de temps en temps le tour de la cité, se familiarisant avec les lieux, regardant les montagnes poussiéreuses et rouges qui s'élevaient vers le nord-est : après tant de désert, n'importe quel relief lui semblait superbe.

Il ne parlait pas à Marikani... encore une fois, il y aurait eu

trop à dire. Simplement, il était heureux de la voir, jour après jour, reprendre des forces et du poids.

Elle portait toujours les chaînes. Il ne savait pas ce qu'il allait décider pour elle. Elle ne savait pas quelles étaient ses intentions. Mais la rage d'Arekh, sa haine avaient disparu avec le meurtre des nomades. Il ne sentait qu'une immense lassitude, et d'autres sentiments aussi, qui lui mordaient le cœur et dont il ne savait encore que faire.

Chaque matin, la petite esclave allait acheter des légumes et de la viande au marché, et chaque déjeuner elle cuisinait des ragoûts simples, mais qui, après des jours de farine, de petits gâteaux et d'eau, leur paraissaient délicieux. Enfin, la vie était simple, mais infiniment reposante, et presque belle, après la tourmente à laquelle ils avaient échappé.

Un matin, la petite esclave ne revint pas.

— Où est Non'ïama ? demanda Marikani quand Arekh rentra dans la maison.

Arekh sut tout de suite, en regardant la maison vide, qu'il était arrivé quelque chose. Le marché était fermé depuis deux heures, et Nômes n'avait aucune distraction. Il sortit à grands pas et se dirigea vers la place principale, maintenant vide et battue par les vents. Ne voyant personne, il se dirigea vers le chef de la ville, qui vivait avec ses deux femmes dans la plus grande des maisons de glaise.

— Tous les esclaves ont été parqués hors de la ville, dans la caverne aux amphores, expliqua le chef en mâchant une écorce odoriférante dont la ville faisait le commerce. Ordre religieux. Ils devront être conduits aux ruines du temple, là-haut, pour le grand sacrifice...

Arekh resta figé. Entre la chute de Salmyre et l'arrestation de Marikani, il avait complètement oublié cette histoire de rituel, et avait vaguement espéré que l'idée disparaîtrait avec l'incendie de la ville.

Mais tel n'était pas le cas.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-il enfin. Laosimba... enfin, le Liseur d'Âmes avait dit qu'il demanderait l'autorisation de Reynes... Il n'a pu faire l'aller-retour si vite.

Le chef haussa les épaules.

— Vous êtes trop instruit pour moi, voyageur. Je sais seulement ce qu'il y a sur la lettre.

La lettre, que toutes les villes de l'ouest avaient reçue – du moins celles auxquelles la guerre ne barrait pas l'accès – expliquait qu'étant donné la montée du mal et la recrudescence des créatures, un Grand Sacrifice allait être réalisé au jour de la conjonction de la Rune de la Captivité et de l'étoile de Fir... puis suivaient les arguments religieux qu'Arekh avait entendus au conseil et qui lui donnaient la

nausée.

La lettre portait le blason du Haut Prêtre de Reynes, elle était datée, signée, et portait la mention du lieu où elle avait été écrite : Ralène, à l'ouest des montagnes, à une quarantaine de lieues de Salmyre.

— Laosimba n'est donc pas reparti à Reynes, commenta Marikani quand Arekh lui porta les nouvelles. Il s'est arrêté dès qu'il a pu et a mis son plan à exécution.

Arekh hocha la tête.

— Il doit mettre la chute de Salmyre sur le compte du mal. Il veut arrêter les créatures...

— Il veut accomplir au plus vite l'acte qui le rendra immortel aux yeux de la postérité, dit Marikani d'une voix tremblante. Je ne sais même pas s'il y croit... J'ignore comment il peut être aussi aveugle... (Elle frissonna et Arekh eut l'impression qu'elle avait la fièvre.) Il faut arrêter ça, Arekh. Il faut arrêter ça... C'est pour cela que j'ai dit à Harrakin... que je lui ai dit...

Elle avait tout perdu, elle était sans argent, sans pouvoir, enchaînée dans une petite maison au milieu de nulle part, et elle voulait arrêter la machine religieuse, une machine à broyer comme même les Mérinides n'auraient pu en inventer... Ce n'était plus de l'optimisme, ou de l'idéalisme, c'était de la folie, pensa Arekh, à moins qu'elle-même ne croie plus à rien et qu'elle prononce simplement ces mots parce qu'il le fallait, comme un rituel, en espérant qu'ils deviennent vérité en étant exprimés.

Et soudain Arekh ne supporta plus de lui voir les chaînes au poignet. Il sortit de la maison, emprunta un marteau et des ciseaux à l'homme qui ciselait les armures destinées aux guerriers qui venaient parfois s'approvisionner à Nômes, et quelques instants plus tard Marikani avait les mains libres. Elle se frotta les avant-bras et le regarda, incertaine.

— D'accord, dit simplement Arekh. De toute manière, j'ai déjà donné ma raison en offrande aux divinités du désert. (Marikani le regarda sans comprendre, et il leva la main dans la direction du nord est.) D'accord. Il faut arrêter ça. Comment ?

Marikani se laissa tomber sur un banc avec un sourire amer.

— J'aimerais, moi aussi, avoir perdu mes derniers lambeaux de raison. Cela me permettrait peut-être de mieux supporter l'inévitable... Car il n'y a rien à faire, n'est-ce pas ?

Arekh crut entendre la voix de Pier. « ... *dans le grand fleuve de l'humanité, dont il est impossible d'infléchir le cours...* »

Non, évidemment, il n'y avait rien à faire. Mais il ne voulait pas le dire tout haut, de manière à ce que ces mots-là ne deviennent pas encore vérité...

— Allons voir où ils ont emmené Non'ïama, dit Marikani en se levant.

Chapitre 24

Délivrer Non'ïama fut simple. Ils se rendirent jusqu'à la caverne aux amphores, qui n'était gardée que par des hommes de Nômes, guère nombreux et guère motivés, et il suffit à Arekh de s'approcher et de leur demander s'il pouvait parler à son esclave pour qu'aussitôt, l'homme lui propose de la lui rendre contre un pot-de-vin équivalent à un demi-res. C'était le prix en cours, semblait-il, et on pouvait même avoir une réduction si on reprenait une famille entière.

Arekh n'était pas le seul à être intéressé, réalisa-t-il tandis que Non'ïama sortait de la caverne et courait vers lui. Le monde aurait été plus simple si les possesseurs d'esclaves n'étaient que des monstres, mais tel n'était bien sûr pas le cas. Des hommes libres tentaient de soudoyer les gardes pour sauver leurs maîtresses, leurs enfants illégitimes, des familles pour délivrer le vieux serviteur qui leur avait été fidèle pendant tant d'années, les enfants avec lesquels les leurs avaient été élevés, la nourrice aux cheveux blonds qui avait donné le sein à leur premier-né. Et puisque les « gardes » n'y voyaient aucune objection, et que le prix demandé était raisonnable, tout le monde y trouvait son compte.

... Parce qu'ils se trouvaient dans une région reculée où le clergé n'avait guère de poids, bien sûr. Les maîtres n'auraient qu'à dissimuler leurs esclaves si un représentant du temple venait un jour leur rendre visite... À part eux, dans les maisons en glaise de Nômes, nul ne se soucierait de leur présence.

Mais à l'Émirat ? Mais à Reynes ? Mais à Harabec ? Là où les temples faisaient partie du tissu de la ville, où les dieux semblaient suivre chaque pas, qui oserait résister aux ordres ? Surtout, qui oserait prendre le risque d'une dénonciation ?

Tenant Non'ïama par la main, Arekh observa Marikani arpenter les lieux, cherchant une solution, tandis que la milice amenait à chaque heure de nouveaux esclaves, au point que bientôt la caverne fut trop petite et que les nouveaux arrivants durent être parqués dans un enclos. Il y en avait deux ou trois cents dans la caverne, et déjà cent derrière les barrières... Le rituel, prévu dans quatre jours, aurait lieu au même instant dans tous les Royaumes, chaque ville, chaque région ayant choisi l'endroit sacré où se tiendrait

le sacrifice. Ici, ce serait un temple de l'ancien empire, dont les ruines blanches et translucides s'élevaient sur la montagne toute proche. Un immense autel était en train d'être construit, et des « volontaires » choisis par le chef de Nômes montaient en grommelant de lourdes planches de bois.

Bien sûr. Bien sûr, il n'y avait là que les esclaves de Nômes et de la région. Qu'avait espéré Marikani en voulant « arrêter ça » ? Seuls cinq cents ou six cents esclaves seraient sacrifiés ici. Comment pourrait-elle « arrêter », ou même influencer, sur les sacrifices monstrueux qui devaient se préparer à Reynes, et dans toutes les grandes villes des Royaumes ?

Mais elle n'avait sans doute rien espéré, elle devait se sentir impuissante et perdue, pensa Arekh en la voyant suivre des yeux les charrettes portant des familles entières qui criaient et pleuraient avant d'être jetées dans l'enclos.

— Au moins ceux-là, souffla-t-elle quand Arekh s'approcha. Sauvons au moins ceux-là...

Pourquoi ? eut envie de dire Arekh. Pourquoi tenter d'en sauver quelques centaines quand des centaines de milliers allaient périr ?

Ou au contraire... pourquoi pas ?

Ils étaient loin de tout. Dans une ville perdue, dans des montagnes sauvages, dans un endroit loin de tout centre de décision, de toute influence. Que faisaient-ils là ? Que faisait Marikani, à s'acharner contre la fatalité ?

Arekh donna un coup de pied dans une pierre et la regarda rouler.

Que faisait-il ici ?

La réponse lui vint soudain, et avec elle un sentiment étrange. Le chemin de pierre. Il avait été mené ici. Quelques mois auparavant, il s'était offert au destin, il avait jeté des cailloux sur une route déserte et maintenant il était ici...

Pas à Salmyre. Ici, sur ces pierres rouges, dans cet endroit oublié.

Ici.

Il leva les yeux vers le temple, en haut de la montagne, éclairé par la lumière oblique du ciel d'orage. Le sentiment d'attente se fit plus fort tandis qu'il regardait les gardes, les esclaves, les curieux, les familles et Marikani se mouvoir sur la terre rouge comme des danseurs préparant le clou du spectacle. « Tout était dans tout », c'était une des phrases du Livre des Sages, un des innombrables textes philosophiques que les précepteurs d'Arekh l'avaient obligé à avaler quand il était petit.

Tout est dans tout.

Était-il possible que leurs actions ici, sur le plateau de Nômes, puissent avoir une répercussion ailleurs, dans tous les sites du rituel ? Si tout était lié, puisque les prêtres affirmaient que chaque sacrifice résonnait sur les autres, que chaque acte religieux de chaque homme transcendait l'individu pour former un tout, alors était-il possible que le contraire soit réel aussi, et que ce qui était fait contre un rituel puisse résonner sur les autres ?

Je suis devenu vraiment fou, se dit Arekh en souriant, mais la pensée ne lui déplaisait pas. Dans un moment comme celui-ci, mieux valait la folie. Les êtres raisonnables n'agissaient pas.

Marikani le rejoignit de nouveau, la détermination flottant dans ses yeux noirs.

— Il suffit qu'ils se révoltent, chuchota-t-elle. Ils sont des centaines, et il n'y a que quelques gardes...

— Où iront-ils après ? demanda Arekh.

La jeune femme haussa les épaules.

— C'est la guerre. La région est en plein chaos. Ils pourraient piller Nômes, prendre des provisions et de l'eau et partir vers le nord-ouest...

Vers le nord-ouest, dans la direction des créatures ? Pourquoi pas, en effet. Les soldats n'iraient pas les chercher là. Bien sûr, ils couraient au danger, mais mieux valait une vie incertaine que se retrouver la gorge tranchée sur un autel...

Et ainsi, pendant les quatre jours suivants, Marikani tenta d'organiser la rébellion. Sans succès. Ce n'était pas que les moyens de communiquer étaient difficiles : encore une fois, tout le monde s'en fichait. Une piécette dans la main des gardes suffisait à Marikani et à Arekh pour entrer comme ils le désiraient dans l'enclos, et parler à qui ils voulaient. Les enfants du Peuple turquoise allaient et venaient sans véritable surveillance autour de la caverne, les maîtres compatissants s'en servant pour faire porter un peu d'eau et de nourriture à leurs esclaves condamnés... car bien sûr, pourquoi les nourrir s'ils allaient être exécutés ? Mais la situation n'était pas trop atroce, encore une fois grâce aux enfants et à l'indifférence des gardes : les petits allaient chercher de l'eau à la rivière, ramenaient à leurs parents du pain ou de la farine qu'ils volaient, ou mendiaient.

Rapidement, Marikani découvrit à qui parler : même chez les esclaves, comme dans toute communauté, il y avait des chefs. Un jeune homme blond et fougueux, nommé Res, placé chez une famille de commerçants et qui avait un peu d'éducation, embrassa aussitôt le plan de Marikani et tenta de convaincre les autres. Res aurait pu s'échapper facilement pendant la nuit, mais il avait, semblait-il, été utilisé comme étalon par ses maîtres et loué à plusieurs familles de Nômes pour engrosser les jeunes esclaves. Il se sentait maintenant lié à

elles, et à beaucoup d'enfants de l'enclos, et ne voulait pas les abandonner. Il y avait aussi une forte femme, qu'Arekh vit d'ailleurs fondre en quatre jours, qui commandait aux autres esclaves de sa ferme et dont, apparemment, on écoutait toujours les conseils. Et puis un vieil homme, qui n'avait d'autres qualités que celui d'être vieux, mais avoir survécu si longtemps était pour le Peuple turquoise un exploit en soi, et tout ce qu'il disait était considéré comme la parole divine...

La parole divine. Tel était l'adversaire, tel était l'ennemi, et Arekh s'en voulut presque d'avoir vu si juste pendant le Conseil de Salmyre. À l'exception de quelques fortes têtes, les esclaves avaient le plus profond respect pour les dieux. Leur destin était écrit dans le ciel, leur condamnation était signée sur le firmament en lettres de feu, et telle était la réalité, telle était la loi. « ... Jusqu'à ce que la rune soit effacée »... Que les dieux exigent leur sacrifice leur brisait le cœur, leur déchirait l'âme, mais puisque qu'ainsi le voulait Fîr, les esclaves ne pouvaient, ne voulaient que prier.

Voilà pourquoi les gardes ne se fatiguaient pas, réalisa Arekh. Ils savaient que le gros des esclaves obéissait, que la plupart ne tenteraient pas de s'enfuir. S'ils en perdaient un ou deux, quelle importance ?

Marikani y croyait cependant, et Arekh la vit avec peine s'échiner à les convaincre. Contre un peu d'argent, les gardes laissèrent même certains esclaves aller et venir, officiellement pour « aller chercher à manger » et de petites réunions eurent lieu à la lisière du plateau, où Marikani, Arekh et Non'iama s'étaient installés.

Puis, le deuxième jour, un changement s'annonça.

Hélas, ce n'était pas le changement désiré par Marikani. Les esclaves ne voulaient toujours pas se rebeller, mais ils voulaient l'adorer.

Adorer Ayesha.

Comment les rumeurs avaient-elles commencé ? Était-ce Non'iama qui les avait lancées ? À la grande surprise d'Arekh, l'histoire de la reine-esclave et de son discours de la terrasse avait survécu à la chute de Salmyre, et la plupart des habitants de Nômes, du Peuple turquoise ou non, en avaient entendu parler. Une esclave se faisant passer pour une princesse, et montant sur le trône... L'histoire était trop belle, elle avait matière à être racontée, déformée ; on lui attribuait différentes morales, différentes significations. Les habitants de Nômes ne faisaient pas le rapport, bien sûr, entre le mythe qui commençait à se former autour de Marikani et la jeune femme au visage tendu et aux habits poussiéreux, qui, un turban sur la tête, perdait tant de temps à parler aux hommes parqués dans l'enclos. Mais les membres du Peuple turquoise, eux, savaient, et doucement, au fil

des heures passées sous le soleil, à attendre la mort, la présence d'Ayesha près d'eux, en leur sein, était passée de l'hypothèse à la certitude.

Ayesha viendra nous sauver, chantaient les enfants.

Ayesha donnera le signe, psalmodiaient les femmes, et les chansons montaient dans l'air du soir, alors que le temps avait passé et que le jour du rituel se faisait maintenant proche.

— Je ne suis pas Ayesha, déclara Marikani, furieuse, à Res qui était venu leur rendre visite près du feu.

Res était épuisé par la faim, la soif, le désespoir. Il se jeta sur la soupe que lui tendit Marikani et l'avalait avec férocité.

— Ils vont mourir, dit-il ensuite, les larmes aux yeux. Ils vont se laisser conduire à l'abattoir sans réagir...

— Avez-vous parlé à Mano ? demanda Marikani, faisant allusion à un esclave musclé, et dont la rébellion pourrait entraîner les autres.

Res secoua la tête.

— « Les dieux m'ont condamné. » Je l'aurais frappé. J'aurais peut-être dû, dit-il en prenant une outre et en buvant une longue gorgée.

— Partez, Res, dit Marikani. Le rituel est demain soir, et la surveillance va se faire plus serrée. Partez pendant qu'il en est encore temps. Vous ne pourrez pas les sauver... personne ne le peut.

La voix de Marikani était si amère qu'Arekh se sentit navré. Non'iama frémit elle aussi.

— Ayesha, dit-elle d'un ton suppliant.

— Je ne suis pas Ayesha ! cria Marikani. Il n'y a pas de dieux, pas de déesse, pas de fille du Dieu-que-l'on-ne-nomme-pas, Non'iama, tu comprends ? Tu es seule maîtresse de ton destin. Toi ! Toi et nulle autre !

La petite fille la regarda de ses grands yeux ébahis et Marikani eut un geste exaspéré.

— Je ne vais pas les abandonner, reprit Res, le visage hanté. Ce sont mes enfants, mes frères, mes sœurs. Qui les abandonnerait ? S'ils meurent, je meurs avec eux.

Le même pressentiment serra le cœur d'Arekh... le pressentiment que malgré les apparences, quelque chose d'essentiel était en train de se préparer, quelque chose qui transcendait les cinq cents vies des esclaves, la jeune femme fatiguée et nerveuse assise à ses côtés, la poussière rouge de Nômes. Il leva les yeux vers le temple, le ciel nocturne et la Rune de la Captivité qui luisait dans le ciel.

Puis il la vit. La lueur orange dans les montagnes. Non... Pas une... deux, trois lueurs. Se dirigeant vers Nômes.

Il se leva brusquement, tirant Marikani par le bras, la mettant

debout de force.

— Res, dit-il d'une voix rauque, retournez dans l'enclos. Marikani, Non'ïama... Nous partons. Tout de suite.

Marikani voulut protester, mais le regard d'Arekh l'en dissuada. Elle le suivit et ensemble, ils s'enfoncèrent dans les roches, se dissimulant à la vue des gardes, puis allant encore plus loin, au cœur de la montagne.

— Que se passe-t-il ? souffla la jeune femme.

— Les créatures, souffla Arekh en désignant les lueurs orangées. Elles approchent de Nômes.

Il sentit Marikani se tendre en apercevant les lumières.

— Il faut les avertir, dit-elle lentement.

Arekh se souvint de l'étoile sanglante, des membres découpés des enfants du village dans lequel il avait été envoyé.

— Allons-y.

C'est alors que tout prit une nouvelle dimension.

Le chef de la ville ne mit pas un instant la parole d'Arekh en doute. La terreur des créatures s'était répandue dans toute la région, et leur seule mention le rendit blanc de peur. Aussitôt, la population fut réunie au cœur de la ville, des barricades furent érigées, des patrouilles organisées. Les habitants, épouvantés, s'armèrent de fourches, de couteaux, de tout ce qu'ils pouvaient trouver.

... et bien sûr, ils mirent tout leur espoir dans le rituel.

Ce qui n'était auparavant que de l'obéissance indifférente à un ordre venu de loin devint soudain une question de vie ou de mort. Le Prêtre de Reynes la lointaine l'avait dit, les créatures étaient le mal, et le mal avait perverti le Peuple turquoise ; offrir aux dieux le sang des esclaves était le seul moyen de combattre les créatures, d'attirer sur la ville la protection divine.

La garde fut doublée, les enfants esclaves parqués, l'eau et la nourriture interdits. Les esclaves rachetés par leurs maîtres furent capturés de nouveau et renvoyés dans la caverne, malgré les protestations ou les larmes de leurs propriétaires... mais pouvait-on prendre le risque de mécontenter les dieux quand l'ennemi était si proche ?

Toute la population de la ville participait maintenant aux préparatifs. Ceux qui ne construisaient pas les barricades ou ne faisaient pas partie des patrouilles montaient au temple porter des fleurs et des offrandes. Les fortes têtes, dont Res, furent torturées et les rumeurs concernant Ayesha, la reine-esclave d'Harabec, furent soudain prises au sérieux. Si l'infâme était parmi eux, si elle avait souillé leur terre de sa présence, alors il n'était guère étonnant que la punition divine frappe... On envoya une patrouille fouiller la montagne, mais elle ne trouva personne et on n'insista pas. Les

habitants préféraient avoir les hommes valides avec eux au cas où l'attaque vienne.

Le soir du rituel arriva.

Comme pour montrer la bienveillance des dieux, le ciel nocturne était lavé et superbe. Les esclaves, affaiblis par la faim et la soif, furent conduits en procession par deux sur les pentes, montant vers l'antique temple en haut de la montagne. Les habitants de Nômes les entouraient, grimpant avec eux sur le chemin pierreux, chantant des hymnes en l'honneur des dieux, lançant des fleurs et des insultes aux futures victimes. Puis, un par un, les esclaves furent agenouillés sur et autour de l'autel, tandis que les prêtres venus d'une ville voisine aiguisaient leurs couteaux sacrificiels. Ils allaient essayer de trancher les gorges le plus rapidement possible, au moment précis où l'étoile de Fir entrerait en conjonction avec la Rune, afin que, comme l'avait demandé le Liseur d'Âmes, le sang impur coule à flots au même instant, partout dans les Royaumes.

Sur le rocher où elle était assise, un peu plus haut, Marikani leva les yeux vers la Rune de la Captivité : une étoile turquoise entourée des sept étoiles blanches dont la forme, avait décidé Ayona quelques millénaires auparavant, formait la rune, le signe de l'esclavage. Seulement quelques points dans le ciel, et tant de souffrance.

« ... les dieux avaient condamné le Peuple turquoise à l'esclavage, et il en serait ainsi pendant des milliers d'années, jusqu'à ce que la rune soit effacée... »

Et il n'y aurait ici que cinq cents victimes. Partout dans les Royaumes, en cet instant même, les esclaves étaient agenouillés sur les autels. Partout, sous le même ciel, sous les mêmes étoiles, les prêtres aiguisaient leurs lames. Partout, de la petite chapelle du village à l'autel de marbre gigantesque du Grand Temple de Reynes, le sang allait bientôt couler.

Un peu en contrebas, derrière un gros rocher, Non'iama à ses côtés, Arekh surveillait les alentours. Ce n'était pas le moment de se faire capturer par une patrouille... et puis, il ne voulait pas que l'enfant assiste au spectacle. Il regarda Non'iama, tentant de ne pas penser au rituel qui allait suivre. Quand ils partiraient d'ici, il allait devoir changer les vêtements de la fillette, lui teindre les cheveux et lui mettre des bracelets de cheville pour cacher la marque des chaînes. Après cette nuit, nul enfant de plus de cinq ans n'aurait le droit d'avoir les cheveux blonds. Quant aux yeux bleus, il ne pouvait rien y faire, mais certains hommes libres avaient les yeux clairs, et s'ils étaient mal vus, la couleur n'engendrait pas automatiquement une condamnation... Oui... Dès que le rituel serait fini, Marikani, Non'iama et lui partiraient vers le sud-est, décida Arekh. Ils pourraient

se perdre dans les plaines, quelque part, trouver un endroit perdu...

La lueur orange éclaira les rochers juste à côté de lui.

Non'iama cria et soudain une ombre noire submergea Arekh, accompagnée d'une odeur fétide et étouffante. Il voulut se dégager, mais il avait été surpris... Quelque chose de froid et de visqueux se serra autour de son cou, et il perdit son souffle, tandis que des étoiles sombres passaient dans son champ de vision et qu'il sentait la mort arriver, une mort obscure, désespérée, atroce...

L'étau se desserra soudain et la chose qui l'avait attaqué tomba sur le côté, inerte. Arekh se releva et vit Marikani debout, un poignard à la main. Une tache de sang s'élargissait sur la cape de la créature, au milieu du dos.

Du sang. Une cape. Un dos.

Tandis que Non'iama regardait autour d'elle pour voir si l'échauffourée n'avait attiré personne, Arekh se releva lentement. Ensemble, lui et Marikani étudièrent la « créature ».

L'homme était habillé de noir et portait une grande cape, une capuche, et un masque noir troué au niveau des yeux. De longs gants noirs en peau de serpent ornaient ses mains, et une écharpe rouge sang lui protégeait le cou. Marikani rassembla ses souvenirs : les yeux rouges et brillants pouvaient être dus à une lampe passée derrière le masque, les lueurs oranges à des torches, la musique rythmée à des tambours.

Prenant une courte inspiration, elle se pencha vers l'homme et d'un geste vif, lui arracha son masque.

Il avait la peau sombre et le visage fin, de longs cheveux noirs brillants et une cicatrice sur la joue.

— Un Sakâs. Une peuplade vahar du nord, dit Arekh en désignant le lobe de l'oreille gauche coupé. Ils se tranchent l'oreille quand ils atteignent l'âge adulte.

Marikani retourna le corps du pied.

— Banh m'a parlé du chef sakâs, je crois, dit-elle, rassemblant ses souvenirs. Un jeune roi guerrier et ambitieux, que ses voisins considéraient comme dangereux...

— Pourquoi... pourquoi se déguisent-ils en monstres ? demanda Non'iama, qui s'était rapprochée.

Arekh haussa les épaules.

— « Pour conquérir, sème la terreur dans l'esprit de tes ennemis... » Prendre l'aspect des créatures, copier la rune de la destruction est un trait de génie. Les Sakâs viennent de déclencher une des plus grandes guerres qu'aient connues les Royaumes, et la moitié du nord leur appartient déjà...

— Et lui ? Que faisait-il là ? ajouta la petite, qui ne comprenait toujours pas.

— Allez savoir. Il s'était peut-être éloigné des autres...

— Je n'ai plus peur, dit soudain Marikani.

Arekh et Non'ïama l'observèrent, étonnés. Un feu dansait sur le visage de la jeune femme, ainsi qu'une résolution qu'Arekh ne lui avait jamais connue.

— Quoi ? demanda-t-il doucement.

— Regardez-moi ça, dit elle en poussant de nouveau le cadavre du pied. Les peurs sont comme ces créatures. Il suffit de les affronter pour qu'on s'aperçoive à quel point elles sont pathétiques. Je vais là-bas, Arekh, dit-elle en levant la main en direction de l'autel. Ma place est à leur côté.

— Non !

Arekh bondit vers elle et l'attrapa par l'épaule. Marikani se pencha vers lui, lui donna un bref baiser, puis se dégagea.

— Ma place est à leur côté, répéta-t-elle. Je n'ai pas peur. Que peuvent-ils me faire qu'ils ne m'aient déjà fait ?

Marikani apparut en haut des marches du temple au moment où l'étoile de Fîr entra en conjonction avec la Rune de la Captivité. Les habitants de Nômes cessèrent leurs chants, les esclaves levèrent la tête et un grand silence tomba sur le temple.

Au même instant, pensa Arekh, qui contemplait la scène d'un peu plus loin, le cœur serré, le temps s'arrêtait partout dans les Royaumes, et les Prêtres levaient leurs couteaux pour frapper...

— Ayesha, murmura une femme.

— Ayesha, reprit une autre, puis une autre, et bientôt la mélodie monta, devint une vague, un cri, tandis que Marikani descendait les marches, la longue écharpe rouge prise à la créature flottant sur ses épaules comme une flamme, la lumière des lunes derrière elle nimbant son corps d'une aura dorée.

— Tuez-la ! dit un prêtre, mais personne ne réagit.

— Ayesha ! Ayesha ! chantaient les esclaves, se dressant un par un sur l'autel.

Marikani prit une grande inspiration.

— L'heure du changement est venue, dit-elle de sa voix la plus profonde, espérant, contre toute espérance, que ses paroles pourraient allumer l'étincelle de révolte qu'elle avait vainement cherché à créer, espérant qu'» Ayesha » pourrait, peut-être, réussir ce dont Marikani était incapable. Relevez-vous ! Quittez cet autel, rejetez vos chaînes ! Combattez ceux qui vous enchaînent et vous frappent !

— Tuez-la ! cria de nouveau le prêtre, et cette fois il fut entendu.

Une dizaine d'hommes se détachèrent de la foule et montèrent l'escalier en direction de Marikani. Non'ïama étouffa un cri de terreur et Arekh, sortant son épée, courut vers le temple.

Les esclaves ne bougeaient pas de l'autel. « ... Jusqu'à ce que la rune soit effacée », pensa Marikani. Dans une tentative désespérée, elle leva un bras vers le ciel, prête à prononcer un dernier appel...

... et au-dessus d'elle, dans la Rune de la Captivité, l'étoile turquoise sembla soudain doubler de brillance, puis tripler, décupler, jusqu'à que sa lueur nouvelle envahisse l'atmosphère, illumine le ciel, effaçant par sa pure brillance les étoiles autour d'elle.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME